

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

# Les Procès de Jean Huss

Etude historique et dogmatique

---

THÈSE

*présentée à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris*

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN THÉOLOGIE

*et soutenue publiquement le 20 Décembre.*

PAR

JOSEPH ROSTISLAS STEJSKAL

---

*Vox sanguinis fratris tui clamat  
ad me de terra. Gen. IV (Opera.)*

---

PICART, ÉDITEUR

59, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 59

PARIS

—  
1923







FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

# Les Procès de Jean Huss

Etude historique et dogmatique

---

THÈSE

*présentée à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris*

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN THÉOLOGIE

*et soutenue publiquement le 20 Décembre.*

PAR

JOSEPH ROSTISLAS STEJSKAL

---

*Vox sanguinis fratris tui clamat  
ad me de terra. gen. IV (Opera.)*

---

PICART, ÉDITEUR

59, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 59

PARIS

—  
1923

Faculté Libre  
de Théologie Protestante de Paris

---

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE :

M. John VIENOT, *Président de la soutenance.*

MM. John VIENOT,  
Henri MONNIER, } *Examineurs.*  
André JUNDT, }



*La Faculté n'entend approuver ni désapprouver les  
opinions particulières du candidat.*

N° 511

*A Monsieur l'Evêque de l'Eglise Tchèque slovaque*

D<sup>r</sup> CHARLES FARSKY

*A la Faculté libre de Théologie protestante de Paris*

*et à ses MAITRES*

*En témoignage de vive et respectueuse reconnaissance*

I. R. STEJSKAL.



## INTRODUCTION

---

La vérité est éternelle et une nation ne vit qu'autant qu'elle la possède et la réalise.

Il ne s'agit pas seulement de la vérité théorique, mais surtout de la vérité morale et pratique qui doit se réaliser dans la vie de chaque individu, comme de chaque nation et de toute l'humanité.

On peut avoir des Eglises ou plutôt de la religion une idée différente, mais il faut avouer qu'une Eglise ne se justifie que dans la mesure où elle prêche cette vérité morale et pratique non seulement par ses paroles mais par son exemple.

C'est l'unique raison d'être non seulement des Eglises mais de toute société, et tant que les Eglises ou la société ne se rendront pas compte de cette vérité, elles ne vivront pas d'une véritable vie et seront tôt ou tard vouées à la mort.

Elle constitue la base, sur laquelle repose tout — la vie de chaque nation et de la société entière — soit la vie intellectuelle et politique, soit la vie sociale et économique.

Personne ne peut s'imaginer la véritable civilisation sans la base de la véritable morale ; il en est de même pour la vie politique, économique et sociale. Sans moralité, non seulement il n'y a pas de vie véritable, mais c'est le contraire de la vie — la mort — pour chaque nation sans distinction.

Socrate a dit que la cause du péché est l'ignorance ; il est donc nécessaire d'abord, pour toute individualité, toute nation, toute Eglise, de se rendre compte dans quelle relation elle se trouve vis-à-vis de la vérité morale et pratique, qui se manifeste dans sa vie et par sa vie, et après seulement elle parviendra à son com-

plet épanouissement intellectuel et social, but où tendent tous nos efforts, mais qui est bien loin d'être encore atteint.

Mais beaucoup de chefs et de représentants de nations oublient que c'est sur cette base que repose tout édifice durable. Ce n'est pas la cathédrale de la Fraternité pleine de l'esprit divin qu'ils construisent, mais la pauvre mesure de la misère humaine ruinée d'avance dans ses fondements.

Nous pensons que la religion — et même les Eglises — auraient un rôle à jouer dans la construction de cette cathédrale, à condition que cette religion — ou cette Eglise — soit elle-même fondée sur cette vérité morale.

Pour bâtir une cathédrale éternelle, il faut que la pierre soit éternelle, et cette pierre est la vérité.

Chaque nation civilisée a ses chefs intellectuels, ses prophètes, qui non seulement la conduisent et la représentent, mais qui sont l'âme de cette nation — qui la créent et la forment pour les siècles à venir. Et de même qu'ils vivent dans la nation, la nation vit en eux et elle ne vit qu'en tant et qu'aussi longtemps qu'elle vit en eux, c'est-à-dire dans leurs idées.

Et ce chef, ce prophète pour la nation tchécoslovaque, c'est Jean Huss.

Il a vécu jadis au moyen âge, mais il vit encore plus aujourd'hui. Ce sont ses idées qui ont soutenu son peuple dans ses combats pour la défense de la vérité, dans sa gloire comme dans sa souffrance et dans son humiliation. Ce sont elles qui l'ont sauvé de la mort et le font vivre aujourd'hui.

Ceci explique la vénération que tout véritable Tchécoslovaque a pour Jean Huss, un simple prêtre, qui, s'il ne fut pas un génie de la science, fut un héros de la force morale. Ce n'est pas l'originalité dogmatique, ni un savoir extraordinaire ou un talent oratoire spécial qui l'ont rendu célèbre, mais son amour de la vérité et son désir de la réaliser. Il a prouvé par sa mort que la vérité théorique n'acquiert sa pleine valeur que dans sa réalisation pratique.

Pour le juger équitablement et écarter d'avance tous

les malentendus dont sa personne est souvent victime, il faut se représenter clairement ce que Huss a voulu ou n'a pas voulu.

Quel a été le but de Huss, il le déclare lui-même dans cette proclamation qu'il a faite à ses amis comme à ses ennemis avant de mourir.

C'est un fait psychologique que l'homme ne se rend jamais mieux compte de sa vie qu'au moment de la quitter ; à ce moment, il devient un juge impartial et implacable de lui-même, parce qu'il part.

Le testament du Christ légué aux siens avant sa mort est connu de tous. Peu de martyrs d'ailleurs ont comparé si vivement leur sort avec celui de Jésus que le fit Jean Huss. C'est pour sa vérité, non pour Wiclef (1) ou d'autres — et Huss en est conscient lui-même, comme nous le verrons plus tard — qu'il est prêt à sacrifier sa vie.

« Seigneur Jésus Christ, s'écrie-t-il avant sa mort, je supporterai très patiemment et très humblement cette dure, ignominieuse et cruelle mort *pour votre évangile* et pour *la prédication de votre parole* (2) » et plus loin, sur le bûcher : « Dieu m'est témoin que ce qu'ils m'attribuent est l'ouvrage de faux témoins ; je ne l'ai jamais enseigné, ni prêché, mais le but principal de mes prédications et de mes actes ou de mes écrits a été seulement de détourner les hommes du péché ; dans cette vérité de l'*Évangile*, que j'ai écrite, enseignée et prêchée, *ex dictis et ex positionibus sanctorum docto-*

---

(1) Cp. Joh. Loserth ; Hus und Wiclef, Prag 1884 p. 157. D'ailleurs, la doctrine de Wiclef n'est pas non plus originale. Ce ne sont en général que les idées de saint Augustin, d'Occam, de Grossetête, de Fritz Ralph de Bradwardina, etc., que Wiclef a habilement systématisées. Pour le voir, il suffit de lire le : Johann von Wiclef de Lechler (Leipzig 1873). L'originalité à cette époque n'est pas un mérite, et Huss accepte ces idées rédigées par Wiclef — quoique non sans exception et sans choix (la rémanence!) — mais non parce que c'est de Wiclef, mais parce que c'est *la vérité*, c'est-à-dire l'Écriture, saint Augustin, etc., ce qui d'ailleurs sera mentionné plus tard.

(2) Documenta Mag. Joan. Hus, édités par Palacky (Prague 1869) p. 322.

rum (1), je veux aujourd'hui mourir avec joie. (323.) »

Ces paroles montrent clairement l'idéal et le but de la vie et de la mort de Huss.

1° La vérité de l'Evangile du Christ sur la base des saints docteurs (saints pères) ;

2° Détourner les hommes du péché.

Voilà son seul but qui semblera aux uns d'autant plus hérétique qu'il semblera plus chrétien aux autres.

Huss n'était pas un « novateur », il n'a jamais voulu être original en dogmatique, sachant très bien que l'originalité « individuelle » en matière de dogme était — et est encore — une hérésie pour l'Eglise catholique romaine et personne ne voulut être moins hérétique que Huss.

Loserth essaie dans son traité de diminuer Jean Huss en démontrant son absence d'originalité, comme si à Prague et même à Constance il n'avait pas reconnu lui-même être le disciple de Wiclef.

Le mérite de Jean Huss n'est pas, nous le répétons, dans son originalité, car sa dogmatique est celle de l'Eglise catholique du moyen âge.

Palacky réussit mieux et sans partialité à comprendre son idéal — bien que, comme il l'avoue, il n'aime

---

(1) Huss ne rejette donc pas la tradition comme on le pense parfois, et ici aussi son point de vue est catholique. Ce que dit Loserth (p. 250) est partial et incorrect. L'Ecriture n'est pas seulement mise en avant par Huss ou par Wiclef, mais par tous les Saints Pères et docteurs catholiques comme saint Augustin, saint Jérôme, Ailly et Gerson, etc. Que dirait Loserth du traité de Gerson : « De examine doctrinarum » (Vindiciae 211) où il dit : « Quoniam sacra scriptura nobis tradita est tamquam regula sufficiens et infallibilis pro regimine totius Ecclesiastici corporis et membrorum usque in finem saeculi... » point de vue qui est maintenant rejeté complètement par l'Eglise romaine d'aujourd'hui et accepté par les protestants ? Loserth, en citant les mots ci-dessus pour confirmer sa thèse, omet (250 n. 4) tout simplement la phrase « ex dictis et ex positionibus sanctorum doctorum ». Il suffit de lire un traité de Huss pour voir qu'il fourmille de citations des Saints Pères et spécialement de St Augustin. Naturellement, il ne faut pas oublier que nous sommes ici au xv<sup>e</sup> siècle où la doctrine catholique n'est pas la même que celle d'aujourd'hui. D'ailleurs, il faut remarquer que Loserth va chercher les preuves dogmatiques des hérésies de Huss chez Lenz (249 n. 1, 250 n. 3, 2) qui tout à fait incorrectement compare la doctrine de Huss avec celle de l'Eglise romaine « post Tridentinum et post Vaticanum » pour pouvoir prouver ainsi son hérésie... et Loserth le suit...

guère à s'occuper de théologie, connaissance qui seule cependant permet de porter un jugement équitable sur le martyr de Constance.

Critiquant le travail de Höfler, Palacky dit justement : « Je sais aussi que Huss dans sa doctrine ne prétendait pas à l'originalité, qu'il ne voulait rien dire de nouveau ou d'inédit, mais seulement beaucoup de choses vraies et salutaires. » (1).

C'est exact ; personne ne détestait l'hérésie plus que Huss. Et conscient de son innocence, il demande, avant de partir pour Constance, à l'archevêque et à l'inquisiteur de Prague Nicolas, son certificat d'orthodoxie, que celui-ci lui délivre (2).

Partout il fait afficher à la porte des églises des intimations en tchèque, en latin et en allemand (3) où il annonce qu'il est prêt à rendre raison et compte de sa foi à quiconque l'accuserait d'hérésie, devant l'archevêque et les prélats, mais « *ad poenam talionis* », s'ils ne peuvent l'en convaincre — et de même à Constance, « *cum dei auxilio vult respondere, juri stare, ac juxta sanctorum patrum decreta et canones suam innocentiam in Christi nomine demonstrare* » (4).

Et dans l'intimation affichée à la porte du château royal, où Huss se plaint que l'archevêque ne lui a pas permis à lui et à ses avocats d'entrer au synode du clergé, il proclame que personne ne l'a accusé d'hérésie (5) et il déclare de nouveau : « *Ac praeter haec omnia notum facio toti Bohemiae aliusque terris antea satis magnis, velle me sisti Constantiae in concilio pronuntiato, si papa ibi futurus sit coram papa et coram eo concilio generali. Ac si quis haeresim ullam de me deferre potest paret ad illud concilium, ut ibi coram*

---

(1) L'histoire du hussitisme et le professeur C. Höfler, p. 113 (Prague 1868).

(2) Doc. 239. L'archevêque répondit évasivement que ce n'était pas lui qui l'accusait d'hérésie, mais le pape (Jean XXIII !)

(3) Cp. Doc. 238.

(4) Cp. Doc. 66.

(5) Cp. Doc. 68. « *Verum quia nemo prodiit...* »

papa et toto concilio suo nomine (1) proferat, quam unquam haeresim a me audierit (2). »

Ces paroles prouvent la bonne volonté de Huss et en même temps la conviction qu'il a de son innocence.

Il faut aussi faire remarquer que Huss est allé à Constance de sa propre volonté, car il est vrai, comme il le déclare publiquement au concile, que, jouissant de la protection des seigneurs tchèques, personne — ni le roi Venceslas ni le roi Sigismond — n'aurait pu l'y contraindre (3).

S'il est allé à Constance, c'est qu'il était sûr de son orthodoxie, comme il en sera sûr devant le concile (4) et sur son bûcher, et le concile n'a pu lui prouver le contraire (5).

Du reste, cette question de l'orthodoxie de Huss a soulevé les polémiques de nombreux historiens qui l'ont résolue dans des sens différents, parfois suivant leurs buts et désirs personnels. Elle a été rarement traitée d'une façon scientifique et tout à fait impartiale.

Les raisons religieuses ou politiques ont toujours joué un grand rôle dans l'affaire de Huss.

Les uns l'aiment parce qu'ils le croient hérétique ; les autres le détestent pour la même raison. Beaucoup le jugent du point de vue humain et chrétien sans se soucier de l'exactitude ou de l'inexactitude dogmatique de sa doctrine.

La faute de la plupart des historiens est qu'ils croient pouvoir traiter cette question purement théologique

---

(1) Par crainte des faux témoins. Huss connaissait bien les pratiques des tribunaux ecclésiastiques où les témoins n'étaient pas désignés par leurs noms !

(2) Et il ajoute : « Quod si ullius haeresius convictus ero, non recuso haeretici poenas dare ; confido autem prorsus dilecto deo, eum non esse concessurum, ut obtrectatores et veritatis adversarii veritatem vincant. » Doc. 69.

(3) Doc. 283.

(4) Doc. 318. « Rogo propter deum audiat me, ne astantes credant, me errores tenuisse, tamen mecum facietis postea, quid placebit vobis. »

(5) Ibid. (320) « Et nec hucusque aliquam scripturam efficaciorum de opposito adduxistis, et nec ex eisdem unum verbum ostendistis erroneum. »

et philosophique sans connaître la théologie ni la philosophie du moyen âge.

C'est ainsi qu'un historien aussi célèbre et plein de bonne volonté que Palacky, en marquant une aversion d'ailleurs assez compréhensible pour les discussions théologiques — et en les laissant aux théologiens, qui sont toujours prévenus et traitent la matière avec des idées préconçues — risque parfois de juger l'affaire de Huss avec inexactitude (1).

Quant aux historiens et théologiens catholiques romains, ils veulent prouver à priori que Huss est hérétique et a été justement condamné.

Peu leur importe que la dogmatique de l'Eglise catholique romaine à l'époque des conciles de Pise, de Constance et de Bâle ne soit pas la même que celle de l'Eglise « post Tridentinum » et spec. « post Vaticanum » et même qu'elle en soit l'opposé (supériorité du concile général sur le pape !). Ils comparent simplement et sans aucun scrupule la doctrine de Huss avec celle de l'Eglise romaine d'aujourd'hui et, comme elle leur apparaît naturellement différente, ils aboutissent à cette conclusion qu'elle est hérétique.

Lenz, auquel Loserth nous renvoie dans cette question (2) est le meilleur exemple de la façon dont les historiens catholiques romains traitent la question de Huss (3).

Sedlak, bien que, au fond, suivant la même méthode, s'y prend plus adroitement. Dans l'introduction de son livre (4) il dit que l'affaire de Huss doit être traitée

---

(1) Die Geschichte des Hussitenthums, p. 113 : Es wird mir schwer, meine Abneigung gegen jeden theologischen Streit überwinden.

(2) Loserth : Ibid. 249 n. 1. Das Buch von Lenz hat gegen die Ansichten verschiedener Schriftsteller, welche behaupten dass Hus von der katholischen gar nicht abgewichen sei, *den Beweis erbracht* (!) dass Hus in einer Reihe von Lehren von Dogma (?) der kat. Kirche abweicht. *Aber doch wohl nur jener*, die ihre Lehrsätze im Tridentinum in fester Weise formuliert hat, was bekanntlich zur Zeit des Constanzer Concils nicht der Fall war. C'est ce que Loserth a le courage d'appeler la méthode scientifique, dont il semble être si fier.

(3) Lenz Ant. : La doctrine... de M. J. Huss, Prague 1875 ; Apologie du concile de Constance, 1896 ; M. J. Huss, Prague 1907.

(4) Jean Sedlak : M. J. Hus, Prague 1915 (Intr. IV).

du point de vue de l'Eglise catholique romaine. Ce qui est juste, mais il oublie d'ajouter qu'entre l'Eglise du quinzième siècle et l'Eglise d'aujourd'hui il y a une différence dogmatique importante.

Pour juger équitablement l'affaire de Huss, il faut la considérer du point de vue de l'Eglise de son temps et non de l'Eglise actuelle (post Vaticanum) comme le font en général les théologiens romains oubliant que, par cette méthode, on peut accuser le concile de Constance lui-même d'hérésie : quand on examine un point d'histoire, il faut d'abord l'encadrer dans son temps et le juger du point de vue de ce temps, autrement la méthode n'est pas scientifique.

De nos jours, l'historien V. Novotny (1), a traité Huss d'une façon scientifique et impartiale dans un grand et profond ouvrage où il ne craint pas de toucher, avec succès d'ailleurs, aux questions théologiques.

Parmi les savants français, Denis sait donner de Huss une image exacte aux lecteurs français. Bien que son ouvrage soit plutôt documentaire, il a mieux compris ses efforts et son but que Loserth, dont la critique de Denis est non seulement partielle mais injuste (3).

Des historiens allemands, spécialement Lechler (4),

---

(1) Venceslas Novotny. M. J. Hus, Prague 1921, et maintenant il commence à éditer avec Kybal, érudit célèbre dans la question de Matthias de Janov, un ouvrage sur la doctrine de Huss qui certainement sera unique et permettra à chacun de la connaître à fond et en détail.

(2) Ernest Denis ; Huss et la guerre des Hussites, Paris (Leroux) 1878.

(3) Loserth (ibid. 21) und es ist selbst nach Lechlers tiefen und eingehenden Studien noch möglich gewesen das wirkliche Verhältniss, das zwischen Hus und Wiclef obwaltet ganz zu leugnen (!). Es ist bezeichnend, dass dies fünf Jahre nach dem grundlegenden Buche Lechlers (1873. Denis 1878) und trotzdem man dasselbe gekannt hat. geschehen ist und dies in einem (2) französischen Werke das sich vorzugsweise auf die Studien tchechischer Historiker stützt. 1. Denis ne nie pas « das wirkliche Verhältniss », mais les exagérations dans ce sens. 2. C'est Loserth même qui au lieu de Lenz devrait prendre comme conseiller dogmatique Lechler ; 3. Loserth n'a pas lu les sources qu'indique Denis, et s'il dit : (ibid. 24), die französische Forschung ist somit, wie man sieht (!), auf jenen Standpunkt angelangt, auf welchem sich die deutsche vor einem Menschenalter befunden », c'est au moins un peu présomptueux, car la valeur scientifique de son ouvrage est discutable.

(4). V. p. 9 n. 1 et Johannes Hus, Leipzig 1890.

et Neander (1) cherchent à traiter la question d'une manière scientifique et impartiale dans le sens opposé à Loserth qui, dans la question dogmatique, adopte les incorrectes conclusions de Lenz et, plaçant faussement le but de l'activité de Huss dans la dogmatique, essaie pour le rabaisser de prouver son manque d'originalité. Le seul mérite de son ouvrage est dans la comparaison d'ailleurs exagérée de la doctrine de Huss avec celle de Wiclef.

Hefele (2) lui-même, bien que se plaçant au point de vue de l'Eglise catholique romaine d'aujourd'hui, s'efforce de garder une certaine objectivité.

Si nous considérons la doctrine de Huss, nous ne trouvons nulle part qu'il ait soutenu obstinément une doctrine antidogmatique.

Huss n'aurait pu commettre qu'une seule hérésie, c'est, au cas où il aurait soutenu la rémanence (c'est à-dire que la substance du pain reste dans l'hostie). Mais Hefele lui-même est obligé d'avouer que Huss n'a pas suivi Wiclef dans cette croyance (3).

Quand bien même, ce qui est faux, Huss aurait partagé cette idée, il ne pouvait être accusé et condamné comme hérétique obstiné. Huss non seulement a protesté de toutes ses forces contre l'imputation de cette hérésie, mais il a toujours proclamé devant le concile : « Numquam tenui nec teneo. » (4).

On ne peut donc pas l'accuser d'avoir soutenu obstinément la remanence qui seule était antidogmatique et qui seule pourrait justifier sa condamnation. Quant à sa conception de l'Eglise qui passe habituellement pour hérétique, il faut se rappeler qu'à cette époque la doctrine de l'Eglise n'était pas encore dogmatiquement définie. D'ailleurs, la définition de l'Eglise universelle, lue dans le texte original avec le sens qu'il a voulu lui donner, est théologiquement exacte, comme

---

(1) Neander : Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und der Kirche, Gotha 1865.

(2) Hefele : Conciliengeschichte (VII), Freiburg 1874 ; Geschichte des Concils zu Constanx, Freiburg 1869.

(3) Hefele VII, 34.

(4) Responsiones M. J. Hus, éd. Sedlak : Hus (XVIII) 305.

nous le verrons (1); en outre, cette idée n'appartient ni à Huss ni à Wiclef, mais à saint Augustin.

Naturellement, comme la définition de l'Eglise n'était pas encore nettement déterminée, sa conception était plus large.

Cette conception augustinienne de l'Eglise universelle basée sur la grâce de la prédestination (saint Paul) était du reste connue bien avant Huss en Bohême.

Nous la trouvons chez les maîtres tchèques qui ont étudié à Paris : Adalbert Rankuv de Jezov (2) (Adalbertus Ranconis de Ericinio) et chez Mathias de Janov, précurseur de Huss. Et même Ailly n'ignorait pas non plus qu'elle appartenait à saint Augustin.

Il faut toujours être bien circonspect quand on parle d'originalité au moyen âge, car cette conception de l'Eglise qui est d'habitude considérée comme celle de Wiclef ne lui appartient pas, pas plus qu'elle n'appartient à Huss. Et si Huss l'accepte, il sait très bien qu'il n'accepte pas la définition de Wiclef mais celle de saint Augustin, comme on peut facilement le voir en lisant ses livres.

D'ailleurs, l'originalité dans le sens actuel du mot n'existe pas au moyen âge. Loserth se donne beaucoup de peine pour prouver l'absence d'originalité de Huss — il aurait pu prouver aussi celle de Wiclef (4), qui accepte même la doctrine de Platon par l'intermédiaire de saint Augustin.

Pareillement, aucune théologien catholique n'est original.

Saint Thomas d'Aquin, le plus grand théologien de

---

(1) V. p.

(2) Cp. Sedlak ; Hus, 42 n. 1, 43.

(3) *Vindiciae doctrinae majorum scholae parisiensis seu constans et perpetua scholae par. doctrina aut.* Ed. Richerio doctore ac socio Sorbonico-Coloniae 1618. Ailly III c. XIV, p. 10 : *et isto modo accipit Augustinus Ecclesiam.*

(4) Lechler : J. v. Wiclif I, 543 : *Nicht dass dasselbe einzig und allein Wiclif eigen oder neu wäre (la conception de l'Eglise univ.) er hat es, wie ihm selbst wohl bewusst, mit Augustin gemein.* Cp. 545. Er vermeidet es absichtlich und beharrlich, von einem Rathschlusse der Verwerfung zu reden (*reprobatio* oder *etwas-praesciti* !) darin tritt er in Augustin's Fussstapfen.

l'Eglise catholique, accepte la philosophie d'Aristote — et encore, par l'intermédiaire d'Averrhoës, de même que saint Augustin accepte celle de Platon. Ce qui nous permet de dire que la théologie catholique romaine n'est qu'une adaptation de la philosophie païenne ; la philosophie soit disant chrétienne n'existe pas « *quatalis* ».

C'est ce que devraient se rappeler ceux qui accusent Huss de manquer d'originalité... sans mentionner qu'il n'a jamais voulu être original dans les questions dogmatiques.

D'ailleurs, Wicief ne croit pas non plus émettre sur l'Eglise une opinion hérétique en disant : « *Secundum catholicos ecclesia est praedestinatorum universitas, et sic est triplex ecclesia, scilicet ecclesia triumphantium in coelo, ecclesia militantium his in mundo et ecclesia dormientium in purgatorio.* » (1).

De même, la division de l'Eglise en « *verum, permixtum et simulatum corpus Christi* » n'appartient pas à Wicief, mais à saint Augustin.

Mais il ne suffit pas seulement, pour se faire une idée exacte de Huss, de se placer au point de vue de son temps, il faut encore avoir soin de le juger sur son œuvre entière et non sur de simples phrases extraites qui en faussent souvent le sens suivant la méthode néfaste du concile (3).

Il faut aussi se demander s'il dit quelque chose « affirmative » ou « disputative » car c'est très important dans les traités et les disputations scolastiques.

Naturellement, il est nécessaire de connaître la phraséologie de la dogmatique du moyen âge qui n'est pas toujours celle d'aujourd'hui.

---

(1) De Christo et ejus adversario c. 1 Ms. 3933 fol. 76. r. v. Lechler B. II 542.

(2) Augustinus de doctrina christ. III c. 32 v. Lechler (ibid.) 551.

(3) Cp. ce qu'en dit Ilefele, VII, 150. Wahr ist wohl dass einige Artikel nicht ganz richtig waren und Husen *unrecht taten!* Cp. Doc. 107. Et quia doctores... saepius a me reprehensi de falsa articulorum extractione. Doc. 125. Erravit etiam concilium ter vel pluries male articulos ex meis libellis extrahendo, aliquos cum corruptione et confusione abjiciendo, et adhuc in ultima copia aliquos syncopando, sicut patebit videntibus libellos et illos articulos.

Il n'est pas indifférent de sauter dans les phrases dogmatiques certains petits mots comme « digne, vere, juste, etc. », qui, pour le profane peuvent sembler sans grande importance, mais qui en ont une très grande pour un dogmatique et dont l'omission peut faire un hérétique de l'homme le plus orthodoxe. De même, ce n'est pas la même chose si l'on dit « curia romana » ou « ecclesia romana particularis » ou « sancta universalis ecclesia propriissime dicta (sec. Augustinum) » ou « ecclesia romana universalis » (1).

Naturellement, ces distinctions sont purement scolastico-dogmatiques, mais il ne faut pas oublier que nous sommes au moyen âge et qu'il faut considérer la question de Huss de ce point de vue.

Ceci prouve combien il faut tenir compte de la dogmatique de cette époque pour traiter la question de l'hérésie et de la condamnation de Huss.

Et ce n'est pas sans raison que Gerson dit que si Huss avait eu un avocat jamais il n'aurait pu être convaincu d'hérésie (2). Mais Gerson lui-même donne une faible raison pour excuser le concile de Constance quand il dit : « Concilium generale potest damnare propositiones multas cum suis auctoribus, licet habere glossas aliquas vel *expositiones*, vel *sensus logicales veros* possint. » (3)!

Par cet étrange procédé on pourrait facilement condamner n'importe qui comme hérétique, à commencer par Gerson lui-même, Ailly et surtout saint Augustin.

Cette absence de scrupule de ses adversaires fait encore mieux ressortir le caractère de Huss : il n'a qu'un souci, celui de la vérité. C'est en son nom qu'il s'opposera à la condamnation de tous les articles de Wiclef en bloc et sans preuve, devant le concile et même sur le bûcher il refusera d'abjurer les articles qu'il n'a pas soutenus et lui sont attribués par de faux témoins, comme il refusera d'abjurer même au prix de sa vie

---

(1) Ce qui est toujours une pierre d'achoppement pour les théologiens romains qui, regardant par les yeux du Tridentinum et du Vaticanum, n'y peuvent voir aucune différence. (D'ailleurs, cela ne leur est pas permis.)

(2) Du Pin : Gerson. Op. V, 444.

(3) Vindiciae — Duodécim conclus. — III. dir. p. 163.

les articles extraits (exactement) de ses livres sans la preuve de leur hérésie basée sur l'Écriture et les Pères. C'est là qu'apparaît sa grande force morale qui ne se laissera ébranler ni par la trahison de ses amis, ni par la félonie du roi Sigismond, ni par l'injustice du concile, ni par les souffrances de la prison et de la maladie, ni par la peur du feu.

La vérité qu'il défend est celle de l'Évangile — il est prêt à lui sacrifier sa vie, à l'exemple de son maître.

Certes, ce sacrifice peut sembler disproportionné à certains hommes d'aujourd'hui. Quelle importance pouvaient avoir quelques phrases dogmatiques ? Huss aurait pu les renier et ainsi sauver sa vie. Mais ce qui fait précisément la grandeur de Huss, c'est qu'il est comme la personnification de la vérité.

Et on ne peut manquer d'être frappé par ces paroles qui décidèrent de son sort : « Ego Johannes Huss, in spe servus Christi, nolo dicere quemlibet articulum extractum de libellis esse erroneum, ne sanctorum sententiam et praesertim b. Augustini, condemnem. Secundo, nolo articulos per falsos testes mihi impositos confiteri me asseruisse, praedicasse et tenuisse (1). »

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire un pareil exemple de force morale, de scrupule de la vérité, bien que certains théologiens n'y veulent voir qu'obstination et orgueil (2).

Quant au concile de Constance, il marque, avec le concile de Bâle, la frontière entre le système quasi démocratique (parlementaire) dans l'Eglise catholique

---

(1) Doc. 106. Cp. Hardt IV, 430. (Mag. oec. Constantiense concilium 1695-1699.)

(2) D'ailleurs, Gerson non plus, que les théologiens aiment à opposer à Huss comme un théologien savant et modeste, n'est pas exempt d'un pareil reproche. Simon de Phares dit de lui : « Gerson fut bon catholique (pas aujourd'hui post Vaticanum !), mais il eut plusieurs vices, car il fut présomptueux et orgueilleux et appé-  
tait de gouverner princes et avoir légations, que ne pouvait souffrir en court autre que lui. Lui semblait qu'il étoit le plus sage du monde. Cestuy cuida faire condamner à Paris le livre de Jean de Meun, mais il trouva tant d'opinions contraires à la sienne qu'il demeura confus et ahury. » Thomassy (p. 140-141), Schwab (700) ; Jean Gerson.

et le despotisme papal qui, après eux, prend son développement et aboutit au concile du Vatican.

On sait que ce concile, après la fuite du pape Jean XXIII, proclama dans la V<sup>e</sup> session, la supériorité du concile sur le pape (1). On sait aussi que le concile du Vatican proclama le contraire en violation de ce dogme. Si donc nous nous plaçons sur le terrain du concile de Constance, le Vaticanum est hérétique si nous adoptons au contraire le point de vue du Vaticanum c'est le concile de Constance qui est hérétique.

Lequel des deux est alors hérétique, le Constantiense ou le Vaticanum, énigme impossible à résoudre pour les théologiens romains sans avoir recours au sophisme. Le Constantiense précède le Vaticanum, il se considère comme « *concilium generale universam ecclesiam representans, in spiritu sancto legitime congregatum, a Christo potestatem habens immediate* » et est reconnu comme tel par le pape Martin V (2) dont l'élection et la légitimité, comme celle de ses successeurs, dépendent d'ailleurs de la légitimité du concile de Constance — et si les théologiens sont obligés d'admettre que le concile de Constance s'est trompé, alors il n'était pas infaillible, ce qui donne raison à Huss. D'ailleurs, les théologiens préfèrent passer sous silence cette contradiction dogmatique entre le concile de Constance et l'Eglise d'aujourd'hui qu'il ne faut pas oublier en traitant la question de Huss. Car pourquoi Huss serait-il plutôt hérétique que le concile de Constance ? Et c'est justement la tragédie ; le concile qui se croit autorisé à faire brûler un hérétique commet lui-même l'hérésie la plus grande.

Nous ne nous proposerons pas de démontrer « *perlongum et latum* » que le pape Martin V, en approuvant les décrets du concile sans en excepter le dogme de la supériorité du concile sur le pape, a approuvé et confirmé ainsi aussi ce dogme, ce qui est évident pour tout critique impartial. Et ce dogme est certainement

---

(1) V. p. 21.

(2) La bulle « *Inter cunctas* ». Le 22-II 1418. Hardt IV, 1527, 1552.

assez grand et important pour l'Eglise pour qu'il puisse suffisamment attirer sur lui l'attention du pape (s'il voulait l'excepter) qui d'ailleurs est infaillible dans la matière.

D'ailleurs, dans la question de Huss, ce qu'a pu dire un pape importe peu ; seul le concile nous intéresse car c'est lui qui a condamné Huss comme hérétique.

Jetons pourtant un coup d'œil sur la bulle de Martin V Inter Cunctas (1418) éditée après la proclamation de ce dogme, et nous verrons que le pape y approuve complètement les précédents décrets du concile sans aucune exception.

Il y ordonne aux évêques de demander à toute personne suspecte d'hérésie : « *utrum credat, teneat et asserat, quod quodlibet concilium generale, et etiam Constantiense, universalem Ecclesiam representat* » (l'art. 5).

« *Item utrum credat, quod illud, quod sacrum Concilium Constantiense, universalem Ecclesiam representans, approbavit et approbat (la supériorité !) in favorem fidei et salutem animarum, quod hoc est ab universis Christi fidelibus approbandum et tenendum : Et quod condemnavit et condemnat esse fidei vel bonis moribus contrarium, hoc ab eis esse tenendum pro condemnato (1), credendum et asserendum* » (l'art 6).

Ces paroles du pape « *ex cathedra* » sont si claires qu'elles n'admettent aucun doute pour prouver suffisamment notre thèse.

Et pareillement quant à l'approbation totale du concile : « *Papa dixit (ad Polonorum petitum) ; respondendo ad praedicta, quod omnia et singula determinate et conclusa et decreta in materiis fidei per praesens sacrum concilium generale Constantiense conciliariter, tenere et inviolabiter observare volebat et numquam contravenire quomodo. Ipsaque sic conciliariter facta approbat Papa omnia gesta in Concilio conciliariter*

---

(1) V. Hardt IV, 1527.

circa materiam fidei, et ratificat et non aliter, nec alio modo » (1).

A ceux qui essaient de voiler ce dogme de la supériorité du concile sur le pape par des sophismes semblables à ceux de Hefele, Lenfant répond justement : « C'est une conduite bien étrange et bien bizarre que de reconnaître un Concile à un certain égard, et de le rejeter à d'autres, comme si le Saint-Esprit était capable de souffler d'une même bouche le froid et le chaud, qu'ayant éclairé les Pères sur certains points, il les eût abandonnés sur d'autres. » (2).

Il nous a semblé nécessaire de citer ces quelques mots pour bien faire comprendre dans quelle situation le concile se trouvait vis-à-vis de Huss au point de vue dogmatique. Son affaire apparaîtra sous un tout autre

(1). Hardt IV, 1557. Cp. Mansi. Col. T. XXVII a. p. 1108. C'est d'une façon étrange que Hefele veut résoudre cette question, fort embarrassante à tous les points de vue pour la dogmatique romaine, en disant : Er anerkannte (le pape) sonach den allgemein verbindenden also ökumenischen Charakter auch anderer Decrete, als deren in materiis fidei. Doch eine ganz allgemeine Bestätigung auszusprechen hütete er sich (!) und gerade seine Worte « in favorem fidei et salutem animarum » scheinen (!) mir einen restringenden Charakter zu haben. Er deutete damit an, dass er einige Dekrete (?) (lesquels ?) von der Approbation ausnehme, wollte sich aber offenbar im Interesse des Friedens (!) nicht deutlicher aussprechen (372). Peut-être que H., en fabriquant cette exégèse spéciale, ne s'aperçoit pas qu'il attribue au pape dans une matière dogmatiquement grave ce qui s'appelle, en morale catholique, « une restriction mentale » ou, pour les gens soucieux de la vérité, tout simplement « une fraude » qui serait encore plus grave, sortant de la bouche infallible du Saint Père. Non moins intéressante est la conclusion de H. : « Hienach und nach dem heutigen (!) Recht, (naturellement à l'époque du « Constantiensis », il ne s'agit pas du « Heutiges Rechts ») welches die papstliche Approbation der allgemeinen Concilien um sie zu solchen zu machen (?) (!) für nöthig erklärt kann es wohl keinem Zweifel unterliegen (chez qui ?) dass a.) alle Beschlüsse von Konstanz, welche für Papstthum kein Präjudiz bilden, für ökumenisch zu erachten, dagegen b.) alle, welche gegen jus (lequel ? !) die dignitas und praeminentia des apostolischen Stuhls verstossen, für reprobiert zu halten (!) 373. Il ne montre aucunement que le pape M. n'a pas approuvé ce dogme, il montre, seulement très clairement, que là où commencent les idées préconçues finit la science... Nous répétons que ce n'est pas le Vaticanum qui nous intéresse, mais « le Constantiense » — qui d'ailleurs le précède dans le temps, et aucun concile n'a le droit, s'il ne veut pas être hérétique, d'abroger les dogmes d'un concile général précédent. H. commet ici une erreur — pour ne pas dire plus — commune et nécessaire aux théologiens et historiens romains.

(2) Histoire du Concile de Constance : J. Lenfant, Amsterdam, MDCCXXVII. Préface p. 18 ibid. : Il n'est pas surprenant qu'un

aspect que celui que les théologiens lui prêtent d'habitude.

On lui reproche aussi de s'être révolté contre « l'autorité ecclésiastique », mais on oublie toujours prudemment de mentionner quelle était cette autorité : le pape ou le concile ! et on oublie l'attitude des papes Jean XXIII, Benoît XII, Grégoire XIII, Eugène IV d'une part et des conciles de Pise, de Constance et de Bâle d'autre part, envers « cette autorité » — cela prouve une fois de plus combien il est nécessaire d'encadrer la question de Huss dans son époque.

Quant à la façon d'agir du concile envers Huss, elle rappelle plutôt le sanhédrin jugeant le Christ qu'un concile général représentant le Christ. Huss s'en plaint souvent (1), et même Hefele ne peut le nier (2).

Son procès n'est en effet qu'une longue suite d'injustices ; il a été emprisonné malgré le sauf-conduit de Sigismond et la promesse du pape bien qu'il soit venu librement à Constance, non pour se faire juger, mais pour se justifier ; sans parler de l'arrestation précédente de ses représentants, on lui a refusé un avocat, ses articles ont été inexactement extraits, on a refusé d'entendre ses explications et rendu toute défense impossible comme nous le verrons plus loin.

A ceux qui prétendent excuser le concile par le souci qu'il avait de protéger la pureté de la foi et de la morale, nous répondrons avec Lechler : « Le concile de Constance avait d'autant moins le droit de rendre une telle décision qu'il avait jugé avec une indulgence calculée et diplomatique des principes aussi immoraux

---

Concile qui s'étoit déclaré *supérieur* aux Papes, qui avait entrepris de les juger, même de les *déposer* et qui avoit porté de si grandes atteintes aux privilèges et à l'autorité des Cardinaux, *ne fût pas du goût de la Cour de Rome*. Il ne semble pas même que les Ultramontains puissent contester l'autorité de ce Concile, *sans mettre en compromis l'élection de Martin V* qui y fut élu, *et conséquemment celle de tous ses successeurs*. D'ailleurs, si le Concile de Constance n'est pas légitime, Martin V fit une faute capitale en approuvant toutes ses décisions, sans excepter même celles qui mettent le Concile au-dessus des Papes (17).

(1) Cp. Doc. 107, 320 etc.

(2) Hefele VII, 149 — einige spotteten über ihn.

et subversifs que ceux de Jean Petit qui permettaient et faisaient même un devoir au peuple de se défaire de ses tyrans par le meurtre. » (1).

Il est faux aussi d'accuser Huss d'obstination. Au contraire, il a toujours demandé par Dieu à cause de sa conscience qu'on le détrompe et qu'on lui prouve son erreur d'après l'Ecriture et les Pères, et dans ce cas il est toujours prêt à se rétracter. Personne n'est moins obstiné que Huss, mais sachant que sa doctrine est celle de l'Ecriture et des Pères, il ne peut pas l'abjurer par scrupule de conscience et de la vérité. Huss déclare lui-même : « Ego huc *libere* veni, non ad aliquid, *pertinaciter defendendum* sed si in aliis minus bene seu defectuose posui, volo informationi concilii subiacere, rogo tamen propter deum detur mihi audientia ad declarandum intentionem meam super articulis mihi objectis, et sanctorum doctorum scripta; et si *rationes meae et scripturae efficaces non fuerint* volo informationi concilii humiliter subiacere. » (2).

Comme chrétiens, les juges de Huss auraient dû au moins agir envers lui comme le concile de Pise avait fait avec les hérétiques (3), ce que les Seigneurs tchèques et polonais à Constance demandent pour Huss.

Par là on peut voir la partialité du concile de Constance envers Huss.

Mais Huss avait trop d'ennemis qui voulaient sa perte — sans compter l'antagonisme philosophique qui

---

(1) L. v. Wiclif B. III, c. 3 p. 228, cp. Hardt IV, 439, Tschlackert ; P. v. Ailly, 239. dit : Die Art der Verurteilung aber zeigt, wie wenig *moralische* kraft das von gewisser seite gepriesene Concil besass ; mann wagte nich einmal Petits Namen zu *nennen*, um es nicht mit dem gerade mächtigen Burgunden zu verderben. Während die « heilige Synode » den czechischen « Ketzler » kühn verbrannte, durfte sich der Burgundische « Tyrannenmörder » durch seine advocaten von ihr rein waschen lassen. Cp. ce qu'en dit Gerson p.

(2) Il ne faut pas oublier non plus, que l'infaillibilité du concile général n'est pas un dogme, à cette époque (Cp. Mansi XXVII, 547 ; secundum quosdam magnos doctores generale concilium potest errare non solum in facto sed etiam in jure et quo *magis in fide* !). D'ailleurs nous sommes plus que sûrs qu'aucun théologien romain n'oserait affirmer que le concile général de Constance aurait joui de l'infaillibilité, ce qui est aussi le point de vue de Huss.

(3) Cp. Doc. 257. Quamvis olim per Pisanum concilium damnati haeretici hic *libere* steterint et demum *libere* recesserunt. Cp. 262 s.

régnait alors entre réalistes et nominalistes et jouait un rôle prépondérant, notamment chez Gerson et Ailly; qui d'ailleurs lui étaient bien proches par les certaines idées dogmatiques et réformatrices considérées maintenant comme hérétiques.

Dans ce temps-là, la philosophie n'était pas seulement « *ancilla theologiae* », elle dominait la dogmatique en la créant.

Le malheur voulut que Huss fut réaliste. Du reste, le nominalisme avait été lui aussi persécuté autrefois et, fait curieux, c'était à Paris, où Louis XI, en 1473, à l'instigation des réalistes, avait interdit de l'enseigner (1).

A l'époque de Huss, c'était l'Université de Paris qui soutenait le nominalisme tandis que celle de Prague était pour le réalisme.

Cette rivalité philosophique apparaît clairement dans le procès de Huss et plus encore dans celui de Jérôme. C'est par le réalisme qu'Ailly veut prouver que Huss a soutenu la remanence — la seule véritable hérésie dogmatique d'alors — et de la même base philosophique un docteur anonyme arrive à cette absurdité qu'Huss se considère comme la quatrième personne divine (2) (*essentia communis in divinis*) ; alors deux grandes hérésies tirées de la différence du système philosophique qui auraient pu à elles seules le conduire au hûcher.

Et Gerson se félicite que : « *Damnata est inter errores Huss et Hieronymi positio ista de universalium realium et aeternorum positione, quod aliqua sit entitas realis aeterna, communis Deo et creaturae quia tunc nulla creatura potuisset creari quasi de nihilo, sed nec posset annihilari* » (3), et c'est de là peut-être que provient cette absurdité de la quatrième personne « *in-divinis* ».

---

(1) Schmidt Ch. : Précis de l'Histoire de l'Eglise d'Occident pendant le Moyen-Age, Paris 1885 ; p. 362.

(2) Cp. Doc. 106, 276, 277, 318.

(3) Ap. I, 118, Cp. Hefele VII, 151 s, Schwab, J. Gerson ; 289.

Le rôle et l'importance de ce différend philosophique échappe à tous les historiens qui ne voient pas la base dogmatique et philosophique sur laquelle repose l'affaire de Huss.

Nous avons cru utile de faire cette petite introduction avant de traiter en détail la question de Huss.

---

## PREMIERE PARTIE

---

### HUSS

#### Ses études, ses premiers essais de réforme, ses relations et sa lutte avec l'Archevêque Zbynek

---

Jean Huss (pr. en tchèque Houss) est né à Husinec (1) (Houssinetz.) On ne connaît pas exactement la date de sa naissance, mais on peut la situer avec certitude entre les années 1369 et 1370. (2).

Tout ce que nous savons sur ses parents, c'est qu'ils étaient pauvres (3). Il avait aussi un frère, dont les fils le préoccupaient avant sa mort (4), Huss reçut de sa mère une éducation pieuse et il fit ses premières études à l'école paroissiale de Prachatice.

Puis Huss se rendit à Prégue pour y poursuivre ses études. Comme tous les étudiants pauvres de ce temps il chantait à l'église pour gagner sa vie.

---

(1) Le village d'Husinec est situé dans le sud de la Bohême, (il appartenait au château d'Hus dont il tient son nom).

(2) Palacky, Tomek, Novotny, donnent l'an 1396, Sedlak 1370, Flajshans 1373-1375. Cp. Novotny : Comme date de la naissance de Hus. Revue du musée tch. 1915, 129 s.

(3) Vindiciae. II. De via veritatis p. 162. (Gerson) — Huz ; qui quamvis esset status parvi, habuit tamen fautores plurimas fortes, acres et potentes. Cf. Hardt II, 447.

(4) Huss écrit à son fidèle disciple Martin : Filios fratris mei, si videntur, dispone ad artificium, quia timeo, ne, si venient ad statum spiritualem, illum non servent, sicut debent. Doc. 120.

La vie de Hus à l'Université fut sans tache. Mais il n'avait alors aucune idée de réforme et il suivait en tout dans sa vie comme dans ses plaisirs les habitudes de ses condisciples.

Sa vocation ne lui fut pas dictée par des motifs uniquement supérieurs et il s'en accusera plus tard lui-même avec regret : Quand j'étais étudiant, j'eus l'idée de me faire prêtre pour être bien nourri, bien vêtu et jouir de la considération du monde (1). C'est du reste le motif habituel qui poussait les jeunes gens de ce temps à entrer dans le sacerdoce.

Huss étudia d'abord la philosophie et les 7 arts libéraux qui, au moyen âge, ouvraient la porte des autres facultés enfin, il se tourna vers la théologie.

En 1393, il est avec Jacobelle de Stribro, bachelier es arts en 1396, il obtient le diplôme de maître (2). Parmi ses examinateurs nous trouvons Stanislas de Znoymo, fervent partisan de Wiclef. Devenu professeur à la faculté des arts, Huss copie (1398) 4 traités *philosophiques* de Wiclef : De individuacione temporis, De ideis, De materia et forma et De universalibus. (3).

C'est la première fois qu'il aborde les traités de Wiclef, ouvrages purement philosophiques, où il s'initie aux discussions de l'époque *entre réalistes et nominalistes*.

Huss se rangea du côté de son maître et ami Stanislas et embrassa la cause du réalisme, représenté à Prague par le nom et les traités de Wiclef.

Les ouvrages de Wiclef avaient été introduits en Bohême après l'an 1381, lorsque la sœur du roi Venceslas eut épousé Richard, roi d'Angleterre. Après Etienne de Kolin, les idées du réalisme trouvèrent

---

(1) De la simonie, ed. Erben c. 6, I. 420.

(2) Cp. Opera Hussi I. p. IV. In Vetusto quodam Codice haec extabant : M. J. Hus factus est : Baccalaureus in artibus 1393, Magister artium 1396, Sacerdos et Praedicator in B. 1400, Decanus 1401, Rector Universitatis 1409. Quant à sa place à l'examen de baccalauréat, il est sixième sur vingt-deux, à l'examen de maître dixième sur 16 (l'espace entre les deux examens étant trop court). Manument. h. Universitatis. Prague 1830, 286, 309.

(3) Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Stockholm. Dudik : Forschungen in Schweden, Brünn 1852, p. 198-205.

d'ardents défenseurs en Stanislas de Znoymo et Etienne de Palee (Paletch). Stanislas est l'auteur du grand et solide traité *De universalibus realibus* (1). Il exerça sur Hus une influence indéniable, bien que celui-ci ait toujours su garder vis-à-vis de lui une certaine liberté de vue, notamment au sujet de la « remanence ». (Et plus tard, quand Stanislas aura renié ses propres idées, c'est avec regret et douleur que Hus se souviendra de son ancienne amitié pour son maître.) (2)

A l'Université de Prague, les professeurs tchèques étaient, en général, partisans du réalisme ; au contraire, les professeurs allemands, sans doute par antagonisme national, étaient pour le nominalisme. Ce différend philosophique et national, joint aux privilèges des Allemands, devait susciter entre eux et les Tchèques des disputes sans nombre, qui aboutirent au décret de Kutna Hora en 1409, et dont les effets se font sentir même dans le procès de Jean Hus.

En connexion étroite avec le réalisme est l'étude de la doctrine de Saint Augustin (néo-augustinisme), dont Bradwardina, son disciple Wicief et plus tard aussi Huss seront les plus chauds partisans. Les « hérésies » connues sous les noms respectifs de Wicief et de Hus ne sont, en réalité, pour la plupart que des citations d'Augustin et d'autres pères (Grégoire, Chrysostome, etc.), dont ceux-ci tirent les conclusions pratiques.

Huss commença ses études théologiques en 1400. La base de ces études fut, comme partout à cette époque les Quatre Sentences de Lombard (recueil de citations des Saints Pères), le Décret de Gratien et aussi le « Compendium veritatis theologiae de Saint Ber-

---

(1) Dziewicki l'a édité dans : Joh. Wyclif : Miscellanea philosophica, p. 1-188, II, London, 1905, comme l'œuvre de Wicief. Cp. Sedlak ; J. Hus 80.

(2) Op. I. 288. Quantum ad maledictionem, sit Deus benedictus, quod ille quem dileximus, sicut patrem et proteximus a duobus filiis, quos ipse notat esse filios Archiepiscopi Pragensis, scilicet capitulum Pragense et communitatem Cleri, scilicet partem suam, quod ille inquam Doctor conversus est in arcum pravum, factus pro timore illicito ex amico inimicus.

nard ». Tous les écrits ou sermons de Huss fourmillent de citations des Saints Pères, qu'il a lus souvent aussi dans le texte original (1). Ses préférences vont à Saint Augustin, Saint Ambroise, Saint Anselme, Saint Grégoire, Saint Jean Chrysostome, Saint Jérôme, Saint Bernard, Saint Thomas-d'Aquin, etc., mais il connaît aussi Senèque, Ovide, Boèce, etc.

Quant aux langues, il savait, outre le tchèque, le latin et l'allemand ; le grec et l'hébreu n'étaient guère pratiqués par les théologiens du moyen-âge.

Pour ses connaissances en histoire naturelle, si l'on en peut parler, elles étaient conformes aux besoins et aux croyances de ce temps, de même ses connaissances historiques.

Naturellement, les écrits philosophiques de Wiclef et le réalisme ne pouvaient pas au début conduire Huss beaucoup plus loin qu'aux disputes scolastiques propres au moyen âge, mais son esprit critique s'en trouva aiguisé.

La vie que menaient la plupart des prêtres autour de lui et les idées nouvelles de réforme prêchées depuis longtemps déjà par les voix éloquentes de ses prédécesseurs, Waldhauser, Milic (Militch) de Kromeriz et Matthias de Janov, qu'il devait plus tard retrouver systématiquement exposées dans les traités de Wiclef, éveillèrent des doutes en son âme sur la véritable foi de ces prêtres et lui montrèrent la nécessité d'une réforme.

Ces paroles de Huss expriment très bien la cause du premier doute dans l'âme du croyant qui réfléchit : « C'est avec la plus grande attention que j'écoutais à l'école les paroles de mes maîtres sur l'humilité, la résignation, la pauvreté, le courage moral et autres vertus ; ils les exaltaient de toutes leurs forces et au delà de toute mesure, comme s'ils pratiquaient eux-mêmes

---

(1) Cp. Doc. 14. Monacho cuidam : Ad idem est b. Hieronymus in ca. ad Heliodorum ; it. b. Bernardus in libro ad Eugenium papam ; it. b. Augustinus de opere monachorum ; it. s. Thomas in tractatu monachorum. Item legi, sed nescio locum, quo dicit C. Bernardus : monachus habens obolum non valet obolum, etc.

toutes ces vertus ; cependant je n'en trouvais aucune trace dans leurs actes, ce n'était chez eux qu'orgueil, avarice, envie et faiblesse (1).

C'est le même agent psychologique du doute dans un esprit religieux qui s'aperçoit que la doctrine de ses maîtres n'est pas conforme à leur vie. La foi aveugle en leur autorité s'évanouit et la raison commence à s'émanciper par ses propres moyens. Le doute conduit à la recherche de la vérité.

Le schisme, lui aussi, a beaucoup contribué à l'évolution des idées réformatrices de Huss. Il est bien au courant de toutes ses phases et de toutes ses conséquences (2).

Le schisme et la situation de l'Eglise devaient naturellement évoquer les idées de Marsiglio de Padova, de Jean de Jandun, d'Occam, etc., sur la papauté et la curie romaine, dont nous trouvons déjà l'écho en Bohême dans le « *Speculum Aureum* » d'Adalbert Engelsalk et dans le pamphlet « *De squaloribus curiae romanae* » de Matthias de Cracovie.

Aussi les pensées antipapales de Grossetête (évêque de Lincoln) et de Fritz Ralph (archevêque Richard d'Armagh, primat d'Irlande) contre les ordres mendiants, et de leur habile interprète Wiclef, trouvaient le terrain préparé et un bon accueil en Bohême, et la situation des papistes y devenait difficile. Presque toute l'Université de Prague avait embrassé les idées de réforme. Au premier rang, nous trouvons les noms bien connus de Henri d'Oyta, Conrad de Soltau, Henri de Bitterfeld et ceux déjà mentionnés de Matthias de Cracovie, Etienne de Kolin, Stanislas et Pa-

---

(1) De la simonie c. 90 I, 454.

(2) De ecclesia. Op. I, 230 ; et nostris temporibus inchoata fuit disceptatio inter Urbanum VI, qui Romae resedit et Robertum Gilbonsem, qui in Aviome sedem tenuit, et duravit inter successores disceptatio usque ad. a. Dom. MCCCCIX, quo anno in concilio Pisano condemnatis duobus tamquam haereticis, puta Gregorio et Benedicto, Alexander de Ordine Minorum in papa elegitur et ipso mortuo, tres contententes remanserunt, Joh. Papa 23. Gregorius in Sicilia, et Benedictus in Hispania. Cp. I. 300, 254. (Cur unus ex illis pater vocatus sanctissimus de plénitudine potestatis non compellit reliquos cum eorum adhaerentibus, ut subsint suae iurisdictioni.)

lec, ami de Huss, appelé dans la *missa Wiclefistarum*, le père de Huss (1), qui, lui aussi, devint dans la suite un de ses adversaires les plus acharnés.

A notre avis, il serait peu raisonnable de prétendre que Huss ait ignoré les tendances réformatrices de ses prédécesseurs, bien que nous ne puissions pas mesurer leur influence immédiate.

Les traités philosophiques de Wiclef enthousiasmaient le jeune philosophe, et Huss avouera franchement, même à Constance, le plaisir qu'il éprouvait à leur lecture (2), comme le prouvent aussi ses nombreuses notes écrites en tchèque en marge de ses ouvrages (3).

Après avoir terminé ses examens de baccalauréat et de maître, Huss entra dans les ordres qui ouvraient la porte de tous les bénéfices et privilèges désirables pour tout jeune homme. Comme nous l'avons vu, ce ne sont pas les idées purement spirituelles qui lui inspirèrent jadis le désir du sacerdoce, mais aussi les avantages qu'on y trouvait. Et c'est l'Ecriture qui lui ouvriera les yeux sur le mauvais mobile qui l'a poussé vers le sacerdoce, comme il le dit lui-même (4). Il commence à en comprendre le haut idéal qui le conduira dans la voie de la réforme.

Nous ne connaissons pas exactement la date de son ordination, mais nous savons que l'année 1401 fut la première de son sacerdoce (5). A ce moment, l'esprit de Huss est transformé. Ce ne sont plus les avantages de son nouvel état qu'il a en vue, mais son rôle de

---

(1) Contra Palecz Op. I, 255, M. St. Paletz, olim amicus meus et socius præcipuus, — M. W. Stanislav, qui genuit Petrum de Znoyma, et P. de Zn. genuit Paletz et P. genuit Hus.

(2) Respondit, quod verum est quod ante an. XII, antequam ad huc libri ipsius (W.) theologicale fuissent in Bohemia, et libri in artibus sibi valde placebant, et non constabat sibi nisi de bona ejus vita.

(3) In margine. De materia et forma, ces mots de Huss bien connus : O Wicleff, Wicleff, complurium tu capita vacillare facies, etc. Cp. Dudik, Forschungen, 189, 199, Doc. 168.

(4) Confiteor pravam cupidinem meam, me, quum tirunculus (clericus) essem, concupivisse mox presbyteratum assequi, scilicet ut bono victu cultuque fruerer et inter homines conspicuus essem : verum pravam hanc cupidinem esse cognovi, quum literas sacras intellexissem (De simonia I, 429).

(5) Op. I. 39. Sæpius rogasti. Cp. Tomek : III, 437 n. 96.

prédicateur et de réformateur ; il marche sur les traces de ses illustres devanciers, Waldhauser, Milic et Matthias de Janov. On ne peut nier que cette évolution n'ait été grandement précipitée par l'influence de Wiclef ; cependant, il est certain qu'elle avait commencé chez Huss avant sa connaissance des livres et des idées théologiques de Wiclef (1).

Huss ne fait que suivre la tradition de ses prédécesseurs qui avaient trouvé un grand écho dans le pays.

D'abord, Huss fut prédicateur à l'église Saint-Michel de la Vieille Ville, comme nous le savons par le témoignage de Protiva de l'an 1414 contre Huss (2). Dès le commencement, il prépare ses sermons avec le plus grand soin et s'intéresse déjà à la question de l'Eucharistie (3). Nous possédons un recueil de ces sermons, *Puncta*, qui est peut-être le plus ancien (4), et dont les Pères comme Saint Augustin et Saint Jean Chrysostome, etc., forment la base. Dans ses premiers sermons, on peut très bien reconnaître l'influence de ses études théologiques et philosophiques, de même que celle de ses devanciers, y compris Wiclef dont il commence à se rapprocher aussi au point de vue théologique.

C'est à la chapelle de Bethléhem, centre de la réforme tchèque, que Huss commencera vraiment à déployer son activité principale de prédicateur et de réformateur.

Cette chapelle, fondée en 1391 par deux bourgeois de Prague, Venceslas Kriz et Jean de Mülheim, était dédiée aux enfants de Bethléhem tués par Hérode,

---

(1) Cp. Novotny : J. Hus I., 71, où il juge correctement l'influence de Wiclef sur Huss et toutes les exagérations dans cette matière. (Loserth).

(2) *Depositiones testium contra M. I. Hus. 1414, Doc. 175* — et tunc temporis praedicavit in ecclesia S. Michaelis.

(3) Doc. 175. Et istum mendacium Protivae (si est sacerdos extra gratiam, hoc est in peccato nihil facit) possunt comperire illi, qui habent sermones meas de primo anno predicationis meae, in quibus scripi ista verba beati Augustini : Intra catholicam ecclesiam mysterium corporis et sanguinis domini nihil a bono majus, nihil a malo minus perficitur sacerdote.

(4) v. Sédlak, Les études et les textes II, 394 s. Le manuscrit vien 4310. Cf. Flajshans : La revue de l'Académie 1902. p. 593 s.

d'où son nom. On devait y prêcher la parole divine en tchèque, les curés de Prague s'opposant à l'usage de cette langue. C'est là que Jean Hus fut nommé prédicateur le 14 mars 1402, après la démission de maître Etienne de Kolin, qui était aussi un fervent partisan de Wicief. Sa nomination fut confirmée par le vicaire général Oyir au nom de l'archevêque Olbram (1).

Cette chapelle avait déjà entendu prêcher des idées de réforme dans ses murs par Jean Stekna et Etienne de Kolin, mais c'est J. Huss qui la rendra célèbre. Elle attirera bientôt sur elle l'attention de toute la ville de Prague et excita la jalousie des églises voisines et spécialement des églises de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, auxquelles elle portait préjudice. Ce fut sans doute la cause de la démission d'Etienne de Kolin, et nous connaissons aussi la transaction faite entre Hus et le curé Zeiselmeister, celui-ci s'étant plaint du dommage que causait la chapelle à ses revenus. Mais ce qui déplaisait le plus au clergé de Prague, c'étaient les critiques de sa conduite.

Et Huss se donna à la parole divine de toute son âme. Car si même Etienne de Kolin n'avait pas su résister tout à fait au charme des bénéfices de son ministère, malgré son dévouement à la réforme, Huss, le premier, s'en affranchira et par là gagnera la faveur du peuple, car ses paroles étaient confirmées par ses actions.

Huss n'avait pas seulement la faveur du peuple, mais aussi celle de l'Université. En 1401, il fut élu doyen de la Faculté des Arts et, un an après, recteur de l'Université.

Les ouvrages philosophiques de Wicief avaient trouvé, comme nous l'avons dit, un bon accueil à l'Université de Prague (2),

Mais il est naturel que les partisans de Wicief aient

---

(1) (Novotný : Lettres de Huss 2. p. 2-3.) Monumenta h. Univers. II, p. 397 s. Cp. 297-308.

(2) Il faut bien faire remarquer que ce sont les traités philosophiques qui y étaient venus les premiers.

cherché aussi à lire ses ouvrages théologiques, et c'est Jérôme de Prague qui copia, à Oxford, le Dialogue et le Trialogue et, probablement le premier, les introduisit en Bohême (1) où, avant 1403, ces ouvrages étaient inconnus. (D. 280.)

Le traité de Stanislas de Znoymo, *De Universalibus*, suscita la première dispute à l'Université. Les maîtres allemands le proclamèrent hérétique et ils s'adressèrent à Rome, demandant qu'on le condamnât. Stanislas et ses partisans, dont Palec, prirent la défense des idées universalistes par la *positio* : *Res communes et nature generales et speciales existunt in creatis et in divinis* (2); et Palec entra dans la lutte par une *questio* en faveur de ces mêmes idées (3).

Un maître allemand, Jean Hübner, s'en prit directement à Wiclef. Il proposa, en 1403, au chapitre de condamner les 24 articles de Wiclef, condamnés déjà par le synode de Londres (1382), plus 21 autres articles qu'il avait extraits des livres de W. C'est l'origine des fameux 45 articles de Wiclef (4). Stanislas prit la défense de Wiclef, disant qu'on ne pouvait appeler hérétique un homme qui exposait ou proposait scolairement des hérésies sans y adhérer. Autrement, il faudrait taxer tous les Saints Pères d'hérésie (5),

---

(1) Cf. v. d. Hardt IV, 635.

(2) Edité par Sedlak ; J. Hus, VII. 81<sup>s</sup>.

(3) Contra Palec, (Antibus 73) Jam te cum Stanislao non poneres ad defendendum librum de universalibus. La « questio » de Palec est publiée par Dziewicki : Wicleff. Miscel. II, 173-188.

(4) Doc. 328-330.

(5) M. Stanislavi de Zn. ep. ad M. I. Hübner ed. Sedlak : Hus VIII. Venerabilis magister, dixistis in proximo, quod Wicleff est hereticus. Ratio ? Quia in libris suis scripsit heresim. Hec non videtur causa sufficiens, cum per idem b. Augustinus et quotquot alii forent heretici in dictis suis scolastice ponentes hereses, ut M. Sententiarum, s. Thomas et alii in pluribus locis. Cur igitur non tam exacerbamini in hos, ut in istum ? Timeo, ne sit ibi aliud quam caritas. Et plus loin Stanislas proteste justement que W. aurait appeler, sanctam matrem ecclesiam synagogam satane. W. dit cela de la curie romaine, et Stanislas saisit très bien la différence dogmatique entre la « curia romana » et la sainte Eglise universelle, termes que Hübner confond incorrectement. Très caractéristiques sont les termes dans lesquels Stanislas s'exprime lui aussi sur le chapitre : (95<sup>o</sup>.) Et esto, quod aliquid concluderent, quomodo ipsis fides adhiberi deberet, cum sint omnes et fere singuli simoniaci et in propria causa nemo iudex.

Le chapitre hésita et, se prétendant mal informé, il s'en remit à l'Université du soin de trancher la question. Le recteur convoqua l'Université le 28 mai 1403 pour se prononcer sur lesdits articles. L'assemblée étant au complet, on donna lecture des articles condamnés à Londres, puis des 21 autres incriminés par Hübner. Les maîtres tchèques s'étant opposés à la condamnation des articles, la discussion fut violente. Mag. Nicolas de Litomysl apostropha Hübner en ces termes : « Tu as faususement et injustement extrait des livres de Wiclef des articles qui n'y sont pas ». Et Huss ajouta : « On devrait plutôt brûler ces falsificateurs de livres que les falsificateurs de safran ». (Allusion à Berlin et Flaska brûlés pour avoir falsifié du safran.) (1)

Stanislas s'opposa de toutes ses forces à la condamnation des articles, en sorte que quelques vieux maîtres indignés quittèrent la séance et Palec lui-même, comme le dit Huss, jeta le livre de Wiclef au milieu des maîtres, criant qu'il en défendrait chaque mot contre qui que ce fût (2). Mais l'Université condamna ces articles et il fut défendu de les propager dans les prédications et les conférences (3).

Il est d'ailleurs certain que les articles dits de Wiclef n'ont pas été extraits mot à mot de ses livres, mais pour la plupart détournés de leur véritable signification, ce qui est plus grave dans la matière. Car, de cette façon, on pourrait trouver des hérésies dans tous les livres de ce temps traitant de questions dogmatiques et philosophiques. D'ailleurs, nous savons que Saint Thomas d'Aquin (4) lui-même n'a pas été épargné, et combien d'hérésies ne pourrait-on pas décou-

---

(1) Doc. 178.

(2) Op. 260, 265, Palec (Antihus 78 s.) le nie et l'impute à un autre maître qu'il ne nomme pas.

(3) Doc. 327-331.

(4) 1276, l'évêque de Paris Etienne Tempier condamna plusieurs thèses tirées des ouvrages de Thomas d'Aquin, l'Université d'Oxford adhéra à cette sentence, et tout l'ordre franciscain se déclara par rivalité monacale, contre le grand dominicain. Schmidt ; Précis de l'histoire de l'Eglise d'Occident, p. 182.

vrir dans Saint Augustin, et même Gerson, Ailly, etc. C'est par ce procédé injustifiable qu'on est parvenu à lui incriminer par exemple l'article 7 : *Quod deus debet obedire diabolo* (1), dont l'absurdité saute aux yeux et qui n'a jamais été soutenu par Wiclef dans ce sens. Et cet article avait déjà été condamné par le synode de Londres ! C'est même une grosse faute à cette époque de confondre les termes : curie romaine et église (2) (universelle et sainte). Nulle part Wiclef n'a dit (et encore moins Huss) que l'Eglise est la synagogue de Satan. C'est la même méthode qu'on emploiera plus tard dans le procès de Huss (3).

De plus, il est également certain qu'à part ceux concernant la *rémanence*, les articles de Wiclef ne sont pas antidogmatiques (définis par un concile général) et peuvent se défendre. Nous savons aussi que l'art. 4 : *Quod si episcopus vel sacerdos existat in peccato mortali, non ordinat, nec conficit, nec baptizat, n'est pas de Wiclef et n'a jamais été affirmé ni par Wiclef ni par Huss* (4).

Huss, au contraire, est très consciencieux et, par son souci de la vérité, il diffère bien des hommes de son temps. Ni la honte de l'hérésie, ni la crainte de la mort ne l'empêcheront de protester contre la condamnation sans distinction des 45 articles de Wiclef et, même à Constance, il proclame : « Confiteor autem me dixisse, quod ad bonum sensum multi articuli sunt veri, quando vellent homines pie examinare. Unde et postea nolui consentire, quod *omnes* illi articuli damnarentur, ne inciderem in illud : vae, vae,

---

(1) Doc. 328. Nous le trouvons aussi dans les 42<sup>e</sup> art. de Paléac contre Huss, mais sous une toute autre forme : *Christus obedivit diabolo*, (l'art. 27. D. 214) ce qui est déjà une grande différence, mais dont le sens est aussi complètement faux, et Huss l'explique très bien dans ses réponses (ibid). Allusion à la tentation du Christ par le diable.

(2) Cp. p. 35 n. 5.

(3) Cf. Lechler. Joh. v. Wiclif, B II, c. 7. p. 609 (qui est un des meilleurs connaisseurs de W.) Nun ist aber bekannt, wie wenig gewissenhaft und zuverlässig das Concil in Betreff der Frage zu Werke gegangen ist, ob ein gewisser Satz wirklich von Wiclif (bezieungsweise von Huss) aufgestellt und verteidigt worden sei.

(4) Lechler ibid. s.

qui dicunt bonum malum ! *Sed nec dico quod omnes sunt veri, quia Hübneri articuli aliquot sunt falsi* ». (1)

Ceci nous montre bien le caractère de Huss. Un tel respect de la vérité constitue au moyen âge une faute tragique, et il devait fatalement et nécessairement le conduire au bûcher.

A côté de cette obstination dans la défense de la vérité apparaît chez lui un trait peu commun au moyen âge : le souci de chercher à comprendre les autres sincèrement et chrétiennement — *pie examinare*. Il a aussi ce scrupule tout moderne de vouloir juger un auteur sur l'ensemble de son ouvrage, son sens général et par là il se fait aussi l'avocat de sa propre cause.

Pour porter un jugement dogmatique équitable sur les articles de Wiclef, il fallait nécessairement que chacun d'eux fut cité littéralement, chaque mot ayant sa valeur propre, et non en fausser le sens en détachant la phrase de son contexte. Il fallait même se demander si la sentence « était posée auctoritative, facultative ou scolastique disputative » — point capital dans les discussions scolastiques.

Et quand Loserth, en défendant Hübner, ce qui est bien compréhensible de sa part, déclare : « *Muss übrigens bemerkt werden, dass unter den Artikeln kein einziger war, der nicht Wiclifische Gedanken (?) enthalten würde* » (2), ce n'est pas seulement inexact du point de vue dogmatique et juridique (seulement « *Gedanke* » ! ne suffit pour la condamnation !) mais c'est aussi faux, comme nous l'avons vu (l'art. 4). Cela prouve, en outre, que Loserth mérite lui-même le reproche qu'il fait à Denis de ne pas être au courant des recherches scientifiques de Lechler (3).

Dans ses relations avec Wiclef, Huss se laisse toujours guider par le principe : « *Quid enim veritatis*

---

(1) Doc. 178 s. *Accusationes, non est verum, quia non sunt illi XLV articuli omnes ipsius Wicleff, quos tenuisset, sed conficti sunt per N. J. Hübner.*

(2) Loserth, *Hus* un Wicleff p. 100, similiter Sedlak J. *Hus* gl. n. 3.

(3) V. *Int.* p. 14 n. 3.

dixit Wiclef, recipio, non quia est veritas Wiclef, *sed quia est veritas Christi* ». En réalité, il n'a pas suivi son maître aveuglément. Il n'a jamais accepté sa manière de voir sur la rémanence et, dans ses réponses aux articles de Wiclef (1, 2), il écrit à ce sujet : « Numquam tenui nec teneo » (1). Mais il est certain aussi qu'il n'a pas voulu rejeter sans exception tous les articles de Wiclef, comme entachés d'hérésie, sans preuve de leur hérésie tirée de l'Écriture et des Saints Pères, et il a tout à fait raison au point de vue de la vérité et de sa conscience.

Dans ses réponses aux articles, il indique très bien dans quel sens certains articles peuvent être vrais, si on veut les examiner consciencieusement (*prie examiner*). P. ex. quant à l'art. 15 vid. Nullus est dominus civilis, nullus est praelatus, nullus episcopus, dum est in peccato mortali, Huss répond : « Juxta sanctorum sententiam Augustini, Jeronimi, Ambrosii, Gregorii, Crisostomi, Remigii et Gratiani ista propositio habet sensum verum vid. quod nullus talis est *digne, quamvis secundum officium sit talis* » (2). Et c'était aussi le point de vue de Huss quant à cet article, qui est complètement orthodoxe.

Après la condamnation des articles de Wiclef, l'Université se sépara en deux camps : le camp allemand et le camp tchèque. Le premier prenant parti contre Wiclef, et le second, Stanislas en tête, se rangeant de son côté.

Stanislas évoluera du terrain philosophique vers le terrain théologique et acceptera aussi la rémanence, se berçant de l'idée, non tout à fait exacte, que la doctrine de la transsubstantiation n'était pas encore dogmatiquement définie par l'Eglise (3) Dans son traité :

---

(1) Responsiones Mgri Joh. Hus ad Articulos Joh. Wiclef ed. Sedlak, Hus 305<sup>a</sup>s.

(2) Sedlak, ibid. 306<sup>a</sup>-307<sup>a</sup>.

(3) Le concile de Latran (1215). Hus, contra Stanislaum : Op. I. 288. Capiat etiam ante se istum suum scriptum, quod ponit super 4. Sententiarum, ita dicens : Unum ego dico : (Stanislas) si non constat ex autoritate scripturae sacrae nec ex forma determinationis sanctae matris ecclesiae, nec ex sufficienti ratione, quod panis cesset

« De Corpore Christi » (1), il prêche déjà la rémanence ouvertement.

Quoique les partisans de Wiclef ne soient pas tous d'accord avec Stanislas au sujet de la doctrine de la rémanence, ce sont spécialement les maîtres allemands qui attaqueront son traité et l'accuseront à Rome devant le pape Innocent VII.

A Prague, ce fut surtout le moine Stekna, qui s'éleva dans un traité contre la rémanence et, finalement, accusa Stanislas devant l'archevêque. Stanislas, avant de se rendre chez ce dernier, proclama fièrement que Stekna serait obligé de lui demander pardon à genoux d'avoir traité son ouvrage de « nouvelle plantation erronée » (2). Mais devant la commission son courage tomba et il se tira d'affaire en déclarant que c'était seulement la première partie de son traité (la disputation scolastique) qu'on accusait et qu'il voulait écrire une seconde partie contre la rémanence. L'archevêque et la commission acceptèrent cette excuse peu honorable (3).

Il n'y a pas de doute cependant que Stanislas ait cru à la rémanence et que la peur seule lui ait fait renier sa conviction (4).

Ce contraste fera encore mieux ressortir la probité

---

esse et accidentia sint sine subjecto, tunc securus sum, quod propter solas opiniones scolasticas et propter legendas et prosas ex illis opinionibus factas non teneor credere sub paena peccati mortalis nec alius, quod panis cesset esse et quod accidentia sunt sine subjecto. Nisi ergo nova determinatio sanctae matris ecclesiae vel sufficiens ratio hoc approbare poterit, non oportet hoc catholice credi.

(1) Sedlak. Les traités eucharistiques de Stanislas de Znoymo. Brno, 1906-p. 33-42.

(2) Oportet quod Stekna monachus flectat ante me genua et petat quod parcam, quod ausus est tractatum meum novam plantationem erroneam appellare. Doc. 56.

(3) Ce subterfuge de Stanislas trahit un caractère trop faible : Huss dit dans sa lettre à M. Christianno de Prachatice (rectori universitatis D. 55.) de Palec et de Stanislas : Vos scitis quo modo Palecz loquebatur prius in domo vestra. Et scio certitudinaliter, quod Stanislas tenuit et in scripto *sententialiter* (non disputative !) scripsit de remanentia panis ; et a me quaesivit, antequam disturbium inceptit, si vellem secum tenere. Et postea juravit et abjuravit, et post duos annos, quando Stekna venit cum suottractatu, *postquam timuit archiepiscopum*, nesciens subterfugere, dixit per juramentum, quod tractatum illum non perfecit (56).

(4) Même Sedlak 11 : Nous ne pouvons pas dire avec sûreté que la révocation de Stanislas ait été sincère.

du caractère de Huss qui dit : « Quo modo ergo possum eis (Palec et Stanislas) credere, quod non libenter facerent contra conscientiam »... C'est ainsi que les maîtres de Huss, reniant leur passé, deviendront les plus acharnés de ses ennemis et le conduiront au bûcher. Quelle triste ironie !

Après sa préparation philosophique, Huss commença à s'occuper de théologie. Ces études demandaient assez de temps et de travail. Deux ans il lui fallut suivre les cours de l'Université sur l'Ecriture, et deux ans sur les sentences de Lombard. Devenu baccalaureus cursor, il exposa quelques parties de l'Ecriture sous la direction d'un de ses maîtres. Parvenu au grade de « baccalaureus sententiarum », il exposa les deux premiers livres des Sentences ; enfin, « baccalaureus formatus », il expliqua les livres 3 et 4 des Sentences. La licence et la maîtrise en théologie ne pouvaient être obtenues qu'après plusieurs années d'études.

En 1404, Huss devint « baccalaureus » en théologie et commença à exposer l'Ecriture : les 7 épîtres canoniques (1). Son introduction commence par cette phrase : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu ». (Saint Jacques, I, 5.)

Au cours de ces expositions, nous rencontrons déjà des idées de réforme sur la simonie (2), la vie des prêtres, l'avarice et le schisme. Il demande que le clergé se conforme à la loi divine et attaque les indulgences (3).

Quoique l'influence de Wiclef se fasse sentir (*De veritate sacrae scripturae*), nous y trouvons surtout les idées réformatrices de ses précurseurs.

---

(1) Op. II, 105 s.

(2) Gratis accepistis, gratis date ; contra istud faciunt simoniaci et gezitae (ibid. 117).

(3) Sed miror, quod Petrus existens immediatus et certus vicarius Jesu Christi, non dedit indulgentias, per quas potuisset subditos ad vitam meritoriam, allicere et de paenis purgatorii, cicui liberari ? Sed monuit eos, ut in fide perficientes opera virtuosa, de vocatione et electione sua forent certi, quia tunc introitus in aeternum regnum ipsis ministraretur, quod si ab operibus virtuosus deficerent, tunc velut coci palpitantes manerent a gratia vacui et inanes ? Solutio admirationis est Petri justa informatio (181).

Après les épîtres, il commença à exposer les psaumes (109-118) (1).

Nous pourrions placer à cette époque les origines de « Vita Jesu Christi et Passio Christi ex 4 evangelistis », sujet cher à tous les réformateurs (2).

Par sa vie sainte, par ses sermons et ses efforts de réforme, Huss avait réussi à gagner non seulement le cœur du peuple, mais aussi la confiance de l'archevêque Zbynek Zajic (Zayitz) de Hasenburg, devenu archevêque à la mort de Puchnik. Zbynek avait fait une rapide carrière ; à 15 ans, il était déjà prévôt à Melnik. Il est vrai que, partisan du roi Vaclav, il était plus soldat que prêtre et que ses connaissances théologiques n'étaient pas très étendues.

Mais Zbynek favorisa la réforme et convoqua les synodes, ce qu'on n'avait pas fait depuis longtemps (10 ans). Il nomma Stanislas et Huss prédicateurs synodaux en 1405, avec mission de lui signaler tous les vices des ecclésiastiques (3).

Au synode de Saint-Guy (1405), Stanislas parla sur le thème : « Vos testimonium perhibebitis » (4). (Jean 15, 27), des devoirs des prêtres et de leurs défauts. Au synode de Saint Luc, Huss prononça un sermon sur la sentence : « Diliges dominum deum tuum ex toto corde tuo et ex tota anima tua et ex tota mente tua » (5).

Dans l'introduction, il définit l'Eglise : la maison de Dieu que les prêtres ont le devoir de bâtir. Qui ne vit pas moralement n'aime pas Dieu, et les prêtres qui ne font pas leur devoir sont des apostats. Il attaque la simonie comme une hérésie, l'avarice et les autres vices du clergé de cette époque. La foi si ardente chez les apôtres est refroidie maintenant, car ceux-ci ont

---

(1) Op. II. 229 s.

(2) Op. II, 1-6, 7-24, Cp. Novotny : Mouvement religieux, 122, 215, etc.

(3) Qualiter in principio vestri regiminis mihi pro regula Paternitas Vestra instituerat, ut quotienscunque aliquem defectum erga regimen conspicerem, mox personaliter, aut in absentia per litteram defectum hujusmodi nuntiarem. Doc. 3.

(4) Op. II. 25-27.

(5) Op. II, 27-31.

toujours préféré les choses spirituelles aux choses temporelles. L'amour de Dieu et du prochain a disparu. Contre le clergé qui n'a pas honte de pécher publiquement il faut parler publiquement.

C'est un des sermons les plus efficaces que Huss ait prononcés, et son effet ne pouvait manquer d'être considérable. Le vicaire « in spiritualibus », Adam de Nezic, remercia lui-même l'orateur en exhortant l'assemblée, qui n'était pas peut-être si satisfaite, à suivre ces paroles, et l'archevêque Zbynek, qui était présent accepta le sermon par écrit (1).

C'est dans ce sermon que nous trouvons, pour la première fois, le terme augustinien de l'Eglise — « praedestinatorum universitas » — qui trahit l'influence de Wiclef, quoique ce terme ne fût pas tout à fait inconnu auparavant en Bohême et considéré comme juste (2).

Huss prononça son deuxième sermon synodal sur le thème « state succinti lumbos vestros » (Eph. 6, 14) (3) qu'il applique aussi à la vie sacerdotale :

« Le prêtre, qui est le chef des fidèles dans la lutte spirituelle, doit imiter le Christ dans sa vie. Sinon il n'est pas chrétien, mais antéchrist. De même les impudiques et les débauchés sont des idolâtres qui ont violé leur serment en devenant les fils de Bélial. Qui défend l'impudicité et n'y renonce pas, malgré l'admonition de ses supérieurs et l'ordre de Dieu, qui reste sourd à l'avertissement fraternel et à la réprobation publique, est un hérétique endurci. Tout prêtre doit revêtir la cuirasse spirituelle de la justice et de la chasteté. Le prêtre ne doit pas aspirer aux prébendes ni aux bénéfices, mais à une vie digne selon le Christ

---

(1) Si in synodo aliquid praedicavi erronei quare doctor Adam, vicarius tunc in spiritualibus, statim ascendens post sermonem meum, fecit exhortationem, laudans per omnia sermonem meum ? Et illum sermonem dedi D. Shynconi tunc archiepiscopo, qui sedit audiendo sermonem et numquam mihi verbum dixit nec sui officiales, nec aliquis praelatorum. Doc. 167.

(2) Adalbert de Jezov et Matthias de Janov.

(3) Op. II, 32-36.

dans le sens des mots: « *State calceati pedes in praeparationem Evangelii pacis* ».

Il va sans dire que le succès de Huss fut complet. Ces deux sermons synodaux et le sermon « *Abiciamus* » (1) prononcé devant le clergé à la mémoire de l'empereur Charles, sont ceux qui firent le plus d'effet à cette époque où l'archevêque Zbynek favorisait lui-même la réforme.

C'est dans cette période de collaboration entre Huss et Zbynek que se place le fameux miracle de l'apparition du sang du Christ à Wilsnag (près de Wittenberg), au milieu des ruines d'une église brûlée (par Henri Bülow, 1384). Ce miracle attirait d'innombrables pèlerins de tous les pays, de Bohême, de Pologne, de Hongrie et même des pays scandinaves, et constituait une source inépuisable de revenus pour le curé appauvri par l'incendie. La réputation de ce pèlerinage fut accrue par de nombreux miracles et surtout par les indulgences d'Urbain VII (1384), jointes à la réclame des évêques voisins. Aussi Wilsnag était-il devenu un des plus célèbres lieux de pèlerinage du moyen âge.

A Bethléhem, Huss prêcha contre ces miracles suspects et attira sur eux l'attention de l'archevêque Zbynek qui nomma une commission, composée vraisemblablement de Huss, Stanislas et Etienne de Kolin (2). Cette commission examina les miracles, découvrit la supercherie et Zbynek, sur son avis, interdit, au synode de 1405, les pèlerinages de Wilsnag sous peine d'excommunication réservée (*excommunicatio reservata*), et il ordonna de publier cette interdiction au moins une fois par mois en chaire (3).

Sur ce même sujet s'éleva une discussion à l'Université. Stanislas et Huss soutinrent par des « questions »

---

(1) Op. II 37s

(2) Flajshans, *De sanguine Christi*, VII, VIII, 33.

(3) Doc. 332. Mandatur omnibus clericis per diocesim, quibus datum est verbum dei proponere, ut prohibeant in suis praedicationibus et exhortationibus, ne laici a modo peregrinari debeant ad quaerendum locum Wilsnag, « ad sanguinem » prout dicunt. Hoc mandetur adminus semel in mense, uno die dominico.

l'opinion de l'impossibilité de la présence du sang du Christ sur terre.

Huss soutient la thèse que le Christ a glorifié tout son sang comme tout son corps et que rien de son corps n'existe sur terre. Si ce sang existait, ce ne serait que le rouge du sang du Christ — *sine subjecto* (1). Puis dans son traité: « De omni sanguine Christi glorificato » (2), il s'élève contre la possibilité de tels miracles, s'attaquant en particulier à ceux dont le but est intéressé. Il cite de semblables supercheries en Pologne, en Hongrie et même en Bohême (Chrudim, Hora) (3). « Le vrai chrétien, dit-il, n'a pas besoin de miracles et surtout de ces miracles qui conduisent à l'idolâtrie. Il vaut mieux vénérer le véritable sang du Christ dans l'eucharistie que de chercher superstitieusement son sang matériel sur terre. »

Ici nous voyons le succès de Huss et l'influence qu'il eut sur l'archevêque dans les questions de la réforme. Il obtint aussi que Zbynek interdit les chants mondains à l'église. Une collaboration si étroite entre Huss et l'archevêque ne devait pas durer. En 1408, leurs relations amicales commencent à s'altérer.

Huss se trouvait à la tête du mouvement de réforme, depuis que Stanislas, par sa lâche rétraction, l'avait abandonné. Stanislas, attaqué par Stekna, avait été obligé d'écrire la deuxième partie de son traité, où il reniait les idées exprimées dans la première partie et principalement la rémanence. L'archevêque lui permit de lire cette révocation dans sa chambre de Carolinum.

Après avoir reçu du pape Innocent VII un monitoire

---

(1) Cette façon de penser théologiquement est scolastique, mais Sedlak (106 n. 4) s'indigne sans raison, de cette sophistique non-réaliste, parce qu'on pourrait dire aussi que la transsubstantiation est là « sophistique non-réaliste » (*accidentia sine subjecto* !) un miracle est un miracle.

(2) Op. I, 154-162, (La thèse *Utrum Christus omnem sanguinem, qui de corpore suo effluxit in eodem corpore hora resurrectionis glorificavit, et le traité.*) (ed. Flajshans 1903).

(3) Huss loue aussi l'interdiction précédente dont l'archevêque avait frappé les pèlerinages de Blanik et de pin près de Mnichovo Hradistè.

lui enjoignant de déraciner les hérésies de Wiclef, Zbynek rendit, au synode de 1406, un arrêt où il ordonnait formellement d'annoncer en chaire qu'après la consécration de l'hostie, seul (*solum*) y restait le vrai corps du Christ et que le calice ne contenait que son sang (1). L'arrêt devait être proclamé à la Fête-Dieu et trois dimanches après la Saint-Jean (333).

Le texte du décret n'est pas dogmatiquement exact (*in hostia non solum corpus sed et sanguis, in calice non solum sanguis sed et corpus*). Et si Huss avait écrit cela, on pouvait facilement l'accuser d'hérésie avec le procédé du moyen âge.

Huss s'étant aperçu de l'inexactitude dogmatique de ce décret, ne le lut pas à la Fête-Dieu et annonça seulement que l'hostie contenait, outre le corps du Christ, son âme, des vertus innombrables et le vrai Dieu, tandis que l'archevêque avait déclaré dans son décret que l'hostie ne contenait que le seul corps du Christ (2).

La question de la rémanence, soulevée par Stanislas, suscita des luttes violentes auxquelles, après Stekna, se mêla aussi André de Broda dans son ouvrage « *Utrum in venerabili sacramento eukaristie post consecrationem manet panis* » (3).

Huss prit part à la discussion de l'eucharistie dans son traité « *De corpore Christi* » (4), où, sans soutenir la rémanence, il prend la défense de la diction « *panis* » (*angelorum*) (5) pour l'eucharistie (selon le Christ et Saint Paul), et combat les dictions erronées, comme par exemple, j'ai vu le corps de Dieu, en expliquant

(1) Zbynco, de sacramento altaris : Doc. 335, 332s. quod completa forma verborum consecrationis per sacerdotem extunc in hostia substantia panis non remanet, sed solum verum corpus Christi. Sic similiter completa forma verborum super calicem, substantia vini non remanet, sed sanguis Christi.

(2) Novotny : Rev. d. l. Matice mor. 1914, 445, Huss, I., 1<sup>re</sup> n. 1. Sedlak : Hus, 134, n 5.

(3) Sedlak : Les traités eucharistiques 15s.

(4) Op. I 163-167.

(5) Cp. Doc. 276, verumquia Pragua archiepiscopus mandaverat, quod non nominetur ille terminus panis, contra hoc dixit se resistisse, dicens, quia et Christus in cap VI. Joannis se undecies, panem angelorum, dantem vitam mundo et de cælo descendentem, etc., nominavit ; ideo hoc evangelium noluit negare, sed de *panis materiali* respondit se numquam dixisse.

que c'est la forme qu'on voit, mange ou rompt, et non le corps du Christ (1).

Stanislas de Znoymø déçut complètement les partisans de Wiclef et le traité de Huss, à cause de son point de vue modéré et orthodoxe sur la rémanence, ne les contenta pas non plus. Alors Jacobelle de Stribro entama la lutte contre Stanislas, André de Broda et Stekna par son traité. « Confiteor antiquam fidem », où il soutient ouvertement la rémanence. (2).

L'archevêque qui avait toujours ménagé le parti réformiste, fut obligé par les circonstances, de prendre des mesures plus sévères. André de Broda lui adressa son traité, en attirant son attention sur la propagation en Bohême des hérésies de Wiclef et, fidèles à leur tradition, les maîtres allemands dénoncèrent au pape Grégoire XII par leur représentant Ludolf Meistermann, les progrès effrayants que faisait la doctrine de Wiclef en Bohême, et Stanislas, son propagateur si bien que Stanislas et Palec furent convoqués à Rome (16).

Zbyněk ouvrit une enquête qui aboutit à l'arrestation, la purgation canonique et la révocation de la rémanence de M. Knin. (3). Celui-ci cependant n'était pas coupable et il avait abjuré la rémanence qu'il n'avait pas soutenue par crainte de la prison et des mauvais traitements.

En outre, le roi et l'archevêque assemblèrent « la nation tchèque » de l'Université à Prikopy, dans le but de laver le royaume de Bohême de l'accusation d'hérésie. Cette assemblée comprenait 64 maîtres, 150 bacheliers et près de mille étudiants (4).

---

(1) Cp. Doc. 711 : Catechismus à Hus, ut vid., compos. : Num frangitur corpus dei ? Non frangitur. Quid frangitur ? Sacramentum corporis dei etc.

(2) Sedlak : Quelques textes II, 3-18

(3) Testimonium notariorum publicorum. — Magister Mathias abjurare cogeris haeresim, quam nunquam tenuisti. — Ipse autem magister metu carceris, et aliarum poenarum et flagitiorum, quas sibi comminabantur, per vicarios D. Archiepiscopi praedicti et suos familiares — purgationem canonicam cum quatuor testibus fecit et abjuracionem personaliter tactis sacrosanctis evangelis praestitit : — échantillon de la justice ecclésiastique de cette époque.

(4) Cp. Palacky III, I. p. 91. n. 109.

L'archevêque souhaitait la condamnation complète des articles, mais le roi voyant bien que c'était impossible, était pour un compromis. On s'accorda sur ce principe dont la teneur fut lue par Palec : La nation tchèque condamne les articles de Wiclef dans leurs sens hérétiques erronés et scandaleux (*in sensibus eorum hereticis, erroneis et scandalosis*) et interdit sous peine d'exclusion de la nation, de les enseigner dans ce sens réprouvé. La lecture du Dialogue et du Trialogue fut défendue aux bacheliers.

Au synode de Saint-Guy (juin 1408) l'archevêque maintint le décret du synode de 1406 contre la rémanence avec interdiction de prêcher contre les vices des prêtres et ordre à toute personne ayant en sa possession des livres de Wiclef de les lui apporter *ad correctionem* (2).

En même temps, les enquêtes reprenaient. Celle menée contre Nicolas de Welenovice dit Abraham nous intéresse particulièrement. Il était accusé de prêcher sans mission et d'enseigner des hérésies. Comme on lui demandait de quel droit il prêchait ainsi, il répondit : « Du droit de la mission sacerdotale confiée au prêtre par le Christ ». Puis, il émit l'opinion que non-seulement les prêtres mais aussi les laïques avaient le droit de prêcher (3). Pour cette opinion hérétique qui sentait le valdisme, le vicaire général Jean Kbel l'envoya aux inquisiteurs Jaroslas, évêque de Sarepta et M. Maurice, et sur son refus de fournir caution (*cautionem fidei jussoriam*) il fut arrêté. Il refusa aussi de prêter serment sur l'évangile et sur la croix, ce qui, aux yeux des inquisiteurs était un signe manifeste de valdisme. Mais à ce moment, Huss prit le parti d'Abraham en lui demandant pourquoi il ne voulait pas prêter serment. Abraham lui répondit : « J'ai juré

---

(1) Dudik : Le manuscrit de Mikulov, (Wien 1868) p. 54.

(2) Höfler, *Concilia Prag.* (1862) 51-52, quant à la date cf. Novotny, *Hus* I, 223 n. 2.

(3) Doc. 342, *Acta in causa N. : quod auctoritate sacerdotali, — quod auctoritate Christi — qui respondens dixit, quod nedum presbyteris, sed etiam laicis licitum est praedicare evangelium.*

sur Dieu vivant, de dire la vérité mais on a voulu m'obliger à prêter aussi serment sur l'évangile et la croix. Alors Huss répliqua aux inquisiteurs que Saint-Jean Chrysostome appelait « stultos » ceux qui exigeaient le serment « super creatura » comme si c'était plus de prêter serment sur la créature que sur Dieu (1). Cette intervention de Huss dans le procès d'Abraham et son interprétation n'étaient pas faites pour plaire aux inquisiteurs qui ne manquèrent pas d'en faire un article contre lui (2).

Le refus du serment et le droit de prêcher pour les laïques étaient considérés comme des idées vaudoises. Mais bien que les idées vaudoises fussent répandues en Bohême surtout dans le sud, il ne faut pourtant pas en conclure que l'opinion d'Abraham en fût la conséquence. Cela prouve seulement qu'à cette époque, même avant Huss, les idées les plus courageuses circulaient en Bohême, même parmi les prêtres et indépendamment de Huss et de Wiclef. C'est une certaine autonomie de pensée et de conclusion logique qui devait nécessairement tenter tout esprit libre.

Les relations de Huss et de l'archevêque vont se refroidissant toujours plus. En interdisant de prêcher contre les prêtres, l'archevêque avait déjà prouvé qu'il était gagné à la cause antiréformiste. Cette interdiction visait spécialement Huss, que toutefois personne ne pouvait accuser d'hérésie ; mais se voyant tombé en disgrâce auprès de l'archevêque, Huss lui adressa une lettre où il lui rappelait la confiance dont il l'avait honoré. Il s'y plaignait de ce que les bons prêtres fussent soupçonnés d'hérésie, incarcérés ou bannis, tandis que les impies (incestuosi et varie criminosi) pouvaient impunément étaler leur arrogance (3), Prêcher l'évan-

---

(1) Accusationes Doc. 184 s. Quibus ego Joannes Hus dixi, quod s. Joannes Chrysostomus tales vocat stultos, qui expetunt juramentum super creatura, quasi majus sit jurare per creaturam, quam per deum.

(2) ibid. Item dixit, quod melius est jurare in deo vivo, quam in imagine vel pergameno.

(3) Zbynconi. Doc. 3-4 : qualiter hoc est, quod incestuosi et varie criminosi absque rigo correctionis tamquam tauri indomiti et equi

gile est l'ordre du Christ. Il n'accuse pas l'archevêque mais ses mauvais conseillers, (*revera aestimo non Vra Pattas, sed aliorum immanitas talia serit*). Qu'arriverait-il si aucun prêtre, vivant selon les commandements de Dieu n'osait attaquer les vices de ses collègues. Enfin, il pria Zbynek de ne pas empêcher ce travail purificateur dans les vignes du Seigneur et de venir en aide aux bons prêtres dans leur besogne, (*aperite oculum intus vel intrinsecus, diligite bonos conspiciate malos, petite oliosos ad laborem, nolite prohibere fideliter laborantes in messe domini*) (4).

Tout vrai « évêque » eût dû être charmé de cette lettre, mais Zbynek, était déjà dans le camp opposé à la réforme.

Cependant, la situation de l'Eglise restait sans changement, le schisme durait toujours : Ni le pape d'Avignon Benoît XIII, ni celui de Rome, Grégoire XII, ne voulaient donner leur démission. Le seul remède semblait être la neutralité, c'est-à-dire, renoncer à l'obédience envers les deux papes et en nommer un nouveau. La France la première, proclama sa neutralité le 25 mai 1408. Elle adressa un appel à tous les états et aux deux collèges de cardinaux qui s'assemblèrent en juin à Livourne et décidèrent en juillet 1408 de convoquer le concile à Pise l'année suivante.

Pour plaider la cause de la neutralité, le roi de France envoya en Bohême une ambassade, sous la conduite de Jacques de Novion maître en Sorbonne. Suivant la coutume du temps, les maîtres tchèques, dont Huss, fêtèrent l'arrivée de leur collègue de Paris dans un banquet où naturellement on parla théologie. On discuta d'abord pour savoir si les prêtres pouvaient posséder des biens. — *Utrum viris ecclesiasticis seu clericis liceat aliquid possidere*, — les biens du clergé où les maîtres tchèques voyaient la racine de tout le

---

*emissarii collis extentis incedunt libere — sacerdotes autem humiles, spinas peccati evellentes, officium vestri implentes regiminis ex bono affectu, non sequentes avaritiam, sed gratis pro deo se offerentes ad evangelisationis laborem, tamquam haeretici mancipantur carceribus et exilium propter evangelisationem ipsius evangelii patiuntur.*

mal de l'Eglise. Ils suivaient du reste en cela l'exemple de ceux que nous sommes convenus d'appeler les prédécesseurs de Huss, exemple dont le défenseur le plus ardent fut en outre de Huss. Jacobelle de Stribro qui traita cette question avec une conséquence absolue dans sa prédication de l'an 1408. Béati pauperes spiritu. (1).

Puis, la discussion passa aux indulgences et aux ordres religieux attaqués par les maîtres tchèques. Jacques prit parti contre les idées des Tchèques et il écrira sur ce débat un traité dans lequel il réfute leurs opinions. (2).

Les questions touchant principalement la pratique chrétienne trouvèrent les maîtres tchèques intransigeants. Pour eux, c'est la vie du Christ et des apôtres qui fait loi. Cependant, Jacques de Novion ne les soupçonne ni d'hérésie ni de Wicléfisme, car des opinions semblables sinon plus audacieuses étaient connues aussi à Paris (Marsiglio, Jean de Jandun).

Le roi Venceslas, poussé par des raisons politiques, demanda à l'archevêque de proclamer qu'il n'avait pas trouvé d'hérésie, particulièrement au sujet de l'eucharistie. L'archevêque obéit et exécuta la volonté du roi au synode le 17 juillet 1408.

Huss, dont les relations avec l'archevêque étaient de plus en plus tendues, se soumit à son ordre et lui apporta personnellement les livres de Wicléf en le priant d'y noter les hérésies pour qu'il puisse les faire remarquer à ses auditeurs. (4).

Le clergé de Prague, voyant avec déplaisir les tentatives réformatrices de Huss, profita de sa disgrâce auprès de l'archevêque pour l'accuser (1408).

---

(1) Sedlak ; Etudes et Textes I, 377 s.

(2) Sedlak ; Tractatus causam Mgri. Huss e parte catholica illustrantos, f. I. : Jac. de Noviano, Mgri. Parisiensis, Disputatio cum Husitis, Brunae 1914.

(3) Doc. 392 *neminem erroneum vel haereticum reperit.*

(4) Doc. 280 *Ecce reverende pater ! ego offero libros meos, et ubicunque aliquem errorem in eis inveneritis, mandetis illum signare et ego eum volo coram tota communitate pro tali publicare.*

Il adressa une plainte à Zbyněk formulant trois griefs contre Huss (1).

1) Le 17 juillet 1407, Huss a déclaré hérétiques — *coram omni multitudine populi utriusque sexus* — les prêtres, qui réclamaient de l'argent pour les fonctions ecclésiastiques sans distinguer s'ils en réclamaient avant les fonctions ou après et sans mentionner les saints canons ou cette « *laudabilis consuetudo* » est permise.

2) Dans le même sermon il a dit, parlant de feu Pierre Vserub: « *Opinione mea, salvo dei iudicio, ego non recipiorem totum mundum, quod vellem mori cum tot et tantis bineficiis* ». Cependant Vserub était un bon chrétien et il n'a pas partagé les hérésies. Quant à Huss il a dit en présence de l'archevêque in (praesentia Vestri) qu'il voudrait que son âme fût là où est l'âme de Wiclef. Et l'on sait que Wiclef s'est rendu coupable d'hérésie au sujet de l'eucharistie, hérésie qui dure encore — *remanentiae adhuc remanent heu! apud multos in hac civitate*.

3) Malgré la défense du synode, Huss a prêché contre les prêtres bien que nombre de bons prédicateurs ne le fassent pas, excitant ainsi les laïques contre les ecclésiastiques.

Huss connaissait très bien la cause principale de cette plainte. Au premier grief il répondit par une ironie à la façon de son temps disant qu'il n'avait pas pu prêcher » *coram omni multitudine populi utriusque sexus*, parce que, non omnis multitudo hominum fuit die quo praedicavi, in Praga (2).

Puis, il prit sa défense au sérieux et déclara n'avoir rien dit contre les canons de l'Eglise. Au contraire ce sont les constitutions du concile de Fribourg et les dé-

---

(3) Articuli primi a clero propositi archiepiscopo Prag. an. 1408, Doc. 153 s.

(1) Huss se moque des exagérations de ses accusateurs à la façon de son temps, ce que quelques historiens n'ont pas compris. L'indignation du glossateur du manuscrit viennois (4483). « *Indigna auditu gravi quia puerilis sophistrie responsio* », et même de Sedlak est sans raison. Cp. Sedlak : Quelques textes II, 21, Huss, 139 s.

crets du pape Innocent III, qui accusent de simonie tout prêtre qui demande de l'argent pour ses fonctions ecclésiastiques, sans distinguer si c'est avant ou après. C'est Lombart et le pape Innocent et non Huss qui ont dit — et nec pro pastu, nec sub obtentu alicujus *consuetudinis ante vel post aliquid exigatur vel ipse dare praesumat, quoniam simoniacum est.* (1)

Puis, il explique dans quel sens il a parlé de Vserub; son but était de déraciner chez les présents prêtres l'esprit de lucre. Quant à Wiclef, il dit qu'il considère les autres hommes meilleurs que lui et ne sachant par l'Ecriture ou la révélation qu'il eût été condamné (à l'enfer) il ne veut pas le considérer comme tel, conformément au principe : ne jugez personne et Vous ne serez pas jugés.

Au troisième grief, il répond que ses critiques à l'adresse du clergé ne sont pas exagérées. selon lui : *excessive enim praedicare est false, adulatorie vel trepide praedicare* (2). En démasquant les péchés des prêtres, il n'a fait que suivre l'exemple du Christ lorsqu'il blâmait les prêtres juifs.

Huss termine sa défense en déclarant qu'il s'en remet à l'information, la correction et la protection de l'archevêque. (3).

Dans son traité « De arguendo clero » il résume tous ces arguments, insistant particulièrement sur la nécessité de s'attaquer publiquement aux péchés des prêtres.

Bien que toutes ses idées fussent orthodoxes même dans son traité « De arguendo clero » Huss fut destitué

---

(1) La simonie était considérée comme une hérésie. Concilium Triburiense : 1a qu. 2a : dictum est solere in quibusdam locis pro perceptione crismatis numos dari, similiter pro baptismo et communione : haec simoniace haeresis esse detestata est s. synodus et anathematizavit, ut de cetero nec pro ordinatione, nec pro crismate vel baptismo vel sepultura vel communione aliquid exigatur, sed gratis dona Christi gratuita dispensatione donentur. Doc. 156. Il est intéressant de voir comment Sedlak (139) veut excuser cette « laudabilem consuetudinem » sans se soucier « de l'ordre » du pape Innocent.

(2) Doc. 162.

(3) *ibid.* 163, subjiciens me humiliter vestrae piissimae informationi, correctioni et protectioni, tamquam, filius obediens, revelans causam meam d. Sabaoth, qui juste judicat.

(4) Op. I, 149 s.

de ses fonctions de prédicateur synodal par l'archevêque.

Mais ce fut la question de la neutralité qui mit le comble à leur mésintelligence.

Les deux collèges de cardinaux avaient refusé l'obédience à leurs papes (1) et d'accord avec la France proclamé leur neutralité. Comme nous l'avons dit plus haut, le roi de France avait envoyé une ambassade à Prague pour gagner Venceslas à sa politique.

Celui-ci poussé surtout par des raisons politiques — le pape Grégoire XII, soutenant son rival Rupprecht — se déclara pour la neutralité, quand on lui eut promis que ses ambassadeurs seraient considérés au concile de Pise comme les ambassadeurs de l'empereur romain, titre qui lui appartenait mais qui lui était contesté.

Les maîtres Tchèques comme tous les partisans de la Réforme, Huss en tête, se déclarèrent aussi pour la neutralité. Mais les maîtres allemands et l'archevêque, qui avaient pris position contre la réforme, se rangèrent au contraire du parti de Grégoire XII, contre la neutralité. Les maîtres allemands et les adversaires de la réforme prirent alors l'habitude de stigmatiser toutes les tendances réformatrices de wicléfisme et par conséquent d'hérésie. De cette façon habile, ils voulaient rendre toute réforme impossible. D'où les efforts de Huss pour prouver que toutes les idées de Wiclef n'étaient pas hérétiques. D'ailleurs il eut été difficile à cette époque de demander à quelqu'un de considérer l'hérésie morale comme plus néfaste que l'hérésie dogmatique.

Cette querelle de la neutralité donna naissance au fameux décret de Kutná Hora (2) par lequel la « natio bohémica » (y compris les Allemands de Bohême et les Hongrois) gagna trois voix à l'Université contre une, celle des étrangers. Auparavant, c'était le contraire. Les étrangers en grande partie des Allemands, la « na-

---

(1) Ce qui est du point de vue du « Vaticanum » une révolte contre l'autorité ecclésiastique et une hérésie.

(2) Cf. Tomek : L'histoire de la ville de Prague III<sup>e</sup>, 466 s. Novotný, Susta, Krofta, Friedrich : Le décret de Kutná Hora, Prague 1909.

tio » « bavaroise, saxonne, et polonaise (les Slaves germanisés de Silésie) avaient trois voix contre 1 à la « natio bohémica ».

Il va sans dire que tous les maîtres tchèques même ceux qui n'étaient pas partisans de la réforme comme André de Broda (1), voulaient avoir au moins autant de droits dans leur propre pays que les étrangers, surtout que le nombre des étudiants étrangers avait beaucoup diminué depuis la fondation des Universités de Vienne, d'Heidelberg, d'Erfurt et de Cracovie.

Mais pourtant il est indéniable que c'est surtout la situation politico-ecclésiastique, c'est-à-dire le refus des Allemands d'accepter la neutralité qui décida le roi Venceslas à accorder trois voix à l'Université aux maîtres tchèques qui avaient voté la neutralité.

Une nouvelle mission française (le roi et l'Université) rencontra Venceslas à Kutná Hora où étaient également invités les représentants de l'Université de Prague et son recteur Hening de Baltegen. Les Allemands comme les Tchèques, furent reçus en audience. Les maîtres allemands se présentèrent les premiers et par la bouche du recteur Hening demandèrent au roi de leur laisser les droits que son père leur avait accordés et ne manquèrent pas de se plaindre de Huss et de Jérôme à cause de leur wiclifisme. Le roi ne soupçonnait pas le piège des Allemands et ignorant qu'ils avaient repoussé la neutralité, leur promit d'exaucer leurs vœux. Quand les maîtres tchèques, Huss, Jérôme, Andras et Jean d'Eliae arrivèrent ensuite et réclamèrent trois voix, ils furent mal reçus par Venceslas qui apostropha Huss en ces termes : « Toi et ton ami Jérôme, vous êtes des fauteurs de troubles, si les autorités com-

---

(1) Sur la demande à lui faite par Huss s'il était juste que les Tchèques eussent la plupart des voix à l'Université André, répondit avec enthousiasme : *O Huss non est aliquis nobis in facto isto liberator ?* Et avec M. Jean d'Eliae il dit « *Utinam deus daret! Doc, 181.* Ce qui n'a pas empêché André plus tard, de témoigner faussement dans la même affaire contre Huss.

pétentes ne prennent pas de mesures contre vous je vous fais brûler (1).

Mais la situation changea, quand sur la question de la neutralité les maîtres allemands au nom de l'Université déclarèrent s'y opposer et Venceslas qui avait escompté leur consentement resta tout confus devant la mission française. Les maîtres tchèques ayant voté la neutralité, Venceslas comprit le piège que les Allemands lui avaient tendu et lorsque Nicolas d'Augustin, son conseiller lui proposa d'accorder trois voix aux Tchèques conformément au décret de Charles et à l'exemple de l'Université de Paris, où la « *natio gallica* » avait trois voix contre une aux étrangers, le roi accepta pour gagner l'université de Prague à la cause de la neutralité.

Le 8 janvier 1409, il rendit le fameux décret de Kutná Hora par lequel la « *natio Bohemica, ejusdem regni justa heres* », obtenait trois voix « *ad instar ordinationem, qua gaudet natio Gallica in universitate studii Parisiensis et ceterae in Lombardia et Italia potiuntur nationes* » (2).

En outre, le 22 mai, il ordonna que personne n'obéît au pape Grégoire XII (3).

Après son échec de Kutná Hora, Huss était tombé gravement malade. Il apprit la bonne nouvelle du décret par son ami Nicolas et quand André de Broda et Jean d'Eliae vinrent le voir il leur montra la lettre contenant cette nouvelle qui les mit au comble de la joie et leur dit : *Ecce ego sum quasi in morte ; si ergo moriar, rogo, instetis pro justitia et liberatione nationis nostrae* (4).

Cepedant, Huss recouvra la santé et remercia publiquement le roi et Nicolas.

Quoi qu'il soit sûr que Huss et ses amis aient tra-

---

(1) Tu semper facis mihi disturbia cum socio tuo Hieronymo ; et si illi, quorum interest, non providebunt, ego faciam vos fieri ignem. Doc 282.

(2) Doc. 347-348.

(3) Cp. Martène et Durand. Col. VII, p. 923. Doc. 348-350.

(4) ibid. 181.

vaillé à la défense des droits de la nation tchèque, il n'est pas moins évident que seule la question de la neutralité décida le roi à satisfaire à leurs vœux.

Les maîtres allemands furent désagréablement surpris de la décision royale mais ils n'abandonnèrent pas la partie.

Ils protestèrent (1) et s'engagèrent par serment, sous peine de parjure, d'excommunication, de déshonneur et d'une amende de cent soixantaines d'écus (Groch) à quitter Prague si ce décret n'était pas révoqué (2).

Mais le roi s'était tout à fait rattaché au concile de Pise et à la réforme. Après de longues tractations, les maîtres allemands n'ayant pu obtenir gain de cause et ne voulant pas accepter l'égalité des droits, furent obligés de tenir leur serment de quitter Prague et ils furent même par dessus le marché frappés d'exil par le roi.

Le 16 mai 1409, la plupart des maîtres allemands, suivis des étudiants étrangers, quittèrent la ville. Cet exode était dur pour eux, car ils y avaient beaucoup de bénéfices.

Ils virent en Huss la cause de leur malheur et plus tard, ils concentrèrent toute leur haine sur lui à Constance. Hus leur répliqua justement « litteris publicis » (3), que c'était leur serment et leur obstination envers le roi qui les avaient bannis de Prague.

Mais les Allemands se vengèrent de Venceslas en proclamant son royaume hérétique, vengeance digne d'eux et qui ne devait pas manquer son but (4).

---

(1) Doc. 350-352

(2) Formula jurisjurandi. D.352-353. — sub istis quatuor poenis, scil. perjurii, excommunicationis, privationis honoris et centum sexag. — quoad antequam permittam, quod natio Bohemorum in conciliis, iudiciis, electionibus etc. habeat tres voces et aliae tres nationes tantum unam, — quod potius velim exire praefatam universitatem et nunquam ad eam causa studii redire.

(3) Doc. 353-354.

(4) M. J. de Jesenic quaestio ; ed. Sedlak, Huss, 180\* : isti moderni conspiratores — contra totum regnum Boemie et universitatem nostram Pragensem, conspirant sed in diversis regnis et provinciis suis scriptis et literis proditorie, quantum est in eis, diffamarunt dicentes :

Dans toute cette querelle de la neutralité, l'archevêque fut du côté des Allemands et quand il apprit que Huss dans ses sermons prêchait la neutralité, il le déclara fils insoumis de l'Eglise et lui interdit de prêcher (suspension) (1) se montrant très partial envers lui, car pendant qu'il le persécutait pour sa neutralité, Jean de Falkenberg dans sa thèse: « De renunciacione papatus (2) » pouvait, sans être inquiété employer les termes les plus osés contre le pape Grégoire XII et même le traiter d'hérétique, disant qu'il s'était lui-même séparé de l'Eglise et que l'obédience envers lui était un péché mortel.

Zbynek continuait de persécuter les réformistes en ordonnant qu'on lui livrât les livres de Wiclef pour les faire brûler (3). Cet ordre menaçait les privilèges et la liberté des étudiants et quelques-uns en appelèrent au pape par la bouche de leur représentant M. Marc de Hradec.

Pour paralyser la protestation des étudiants, l'archevêque envoya de son côté à Rome, une députation à la tête de laquelle était le chanoine Henzlin, pour réclamer la confirmation de son ordre, destiné, disait-il, à enrayer la propagation des hérésies de Wiclef; et en même temps il frappa Marc de Hradec d'excommunication ainsi que tous les étudiants protestataires.

Sur ces entrefaites, Stanislas et Paléc, qui comme nous l'avons vu, avaient été accusés d'hérésie par Meis-terman au nom des maîtres allemands, entreprirent le voyage de Rome pour aller se justifier, peut-être sur l'invitation du roi qui voulait sauvegarder la réputation de son royaume. Mais ils n'arrivèrent pas au Vatican, le cardinal Baltazar Cossa, le futur pape (Jean XXIII) les fit arrêter à Bologne comme suspects d'adhésion au

---

Boemi sunt heretici et erronei et rei mortis. — Sed princeps noster. — sciens quod per invidiam ista commisissent, eosdem iuste de regnis et dominiis suis bannivit et exulavit.

(1) Cp. Doc. 5-7, Zbynconi.

(2) Sedlak (140) la passe sous silence comme tout ce qui ne lui convient pas, en indiquant à : Besse, Zeitschr. f. Kirchengeschichte XVI, 385 s., où elle n'est pas. v. Novotny Huss, I, 259, n. 3.

(3) Doc. 338 ad comburendum.

pape Grégoire XII. Ils furent dépouillés et incarcérés malgré l'intervention de l'Université et de la nation tchèque près du collège des cardinaux (1), Baltazar Cossa ne les libéra malgré la volonté des cardinaux (2). qu'après que Venceslas eût complètement renoncé à l'obédience envers le pape Grégoire. Le cardinal de Bordeaux, François Ugucione ayant déclaré le traité de Stanislas « De Universalibus realibus » exempt d'hérésie (3), celui-ci reçut un certificat d'orthodoxie et put retourner dans sa patrie avec son ami Pàlec.

Dans ses écrits, comme dans ses sermons, Huss poursuivit le même but : la réforme.

A l'Université, il avait exposé comme « baccalau-reus » les quatre livres des sentences de Lombard (4).

De là, sa grande connaissance des citations des Saints-Pères dont sont pleins ses ouvrages. Nous répétons encore une fois en y insistant que toutes les opinions attribuées généralement à Huss et à Wiclef et considérées comme erronées ou hérétiques, n'appartiennent en réalité ni à Huss ni à Wiclef, mais à Saint-Augustin et aux autres Pères (par ex. la conception de l'Eglise universelle des prédestinés est de Saint-Augustin) bien qu'on l'attribue toujours à Huss ou à Wiclef.) Pour reconnaître cette vérité, il suffit de lire les traités de Huss dans l'original. D'ailleurs, il est évident que Huss n'a jamais voulu faire une réforme dogmatique. Voulant rester dans l'Eglise, il n'aurait jamais osé affirmer quoi que ce soit qui ne fût pas conforme à l'Ecriture et à la doctrine des Saints Pères. D'où, chez Huss, cette conscience absolue de son innocence qui ne l'abandonnera jamais devant le concile et sur le bûcher. Certes, il faut bien se rappeler que la doctrine dogmatique de l'Eglise catholique, nous pouvons même dire romaine, à cette époque était loin de certaines conceptions dogmatiques de l'Eglise catholique romaine d'aujour-

---

(1) Doc. 345 Universitas studii Prag. col. Cardinalium.

(2) Doc. 363. Col. cardinalium D. Card. Baltasari legato Bononiensi.

(3) Stanislas : Alma et venerabilis. Loserth ; Archives (O.G.) 75, f. 400, cf. Pàlec : Antihus p. 11.

(4) Edité par Flajshans.

d'hui. On peut même dire que le concile de Constance, considéré du point de vue du Vaticanum, est hérétique par son dogme de la supériorité du concile sur le pape. Et l'Eglise catholique romaine d'aujourd'hui est, pour des raisons bien compréhensibles, très gênée pour le reconnaître comme concile œcuménique, bien que le pape Martin V l'ait confirmé comme tel.

Tous les efforts de Huss et de ses amis ne tendaient qu'à prouver contre les maîtres allemands et l'archevêque qu'il y a de bonnes choses même chez Wiclef et que tout n'y est pas hérétique, surtout dans ses idées philosophiques.

Huss savait bien que cette accusation de Wiclifisme était dirigée contre la réforme. Et c'est ce que comprit aussi le moine Jean de Rakovnik qui, en exhortant Huss à abandonner Wiclef, exprimait la crainte que Wiclef ne fût une entrave et une arme entre les mains des adversaires contre les tendances de la réforme.

A Bethléhem, Huss continuait de répandre la parole de Dieu, en quoi il voyait sa haute mission sacerdotale. Il ne voulait pas que ses fidèles assistassent sourds et muets au service divin, qu'ils ne pouvaient comprendre dans une langue étrangère. Aussi décida-t-il de faire chanter, en fut très heureux et la chapelle de Bethléhem dans une mesure plus large que ce n'était l'habitude jusqu'à ce jour, participant lui-même à leur composition ou adaptation, notamment pour le cantique « Fais-nous visite, le Christ désiré et Jésus-Christ, prêtre généreux (large princeps) ». (1) Le peuple, qui aimait à chanter, en fut très heureux et la chapelle de Bethlehem devint encore plus populaire si possible. Les chants en tchèque, qui étaient presque le privilège de cette chapelle, devinrent un instrument précieux de la réforme.

Mais les curés de Prague, déjà peu favorables à la prédication en langue tchèque, l'étaient encore moins au chant en tchèque et ils ne voyaient pas d'un bon œil ce nouveau succès de la chapelle de Huss. C'est vrai,

---

(1) V. Nejedlý Zd. : Les commencements du chant hussite ; Prague 1907.

on chantait aussi avant Huss quelques rares (4) cantiques en tchèque — vestiges de l'influence cyrillo-méthodienne. Mais l'Eglise n'aimait pas à voir se propager le chant dans la langue nationale, car elle craignait de perdre ainsi le mystère de sa liturgie et son influence sur le peuple. Mais les autorités furent obligées par les circonstances de faire une exception pour la Bohême devant l'usage et la faveur de ces chants et de lui laisser ce petit privilège, qui joue un grand rôle dans la vie religieuse, qui était déjà bien apprécié par le précurseur de Huss, Waldhauser. Huss voulait étendre l'usage de la langue tchèque à de nouveaux cantiques, mais l'archevêque interdit en 1408 l'usage de nouveaux cantiques (1).

Il va de soi que Huss, en composant des chants en langue du peuple, contribua beaucoup au développement de la langue. Son plus grand mérite sur ce point est d'avoir écrit un traité de l'orthographe et de langue tchèque (2), qui fait de lui le véritable créateur de la langue tchèque écrite.

Huss ne se laissa pas détourner de ses réformes comme Stanislas de Znojmo et Palec par les persécutions de ses supérieurs.

Restant sur le terrain dogmatique orthodoxe d'alors et faisant la part du vrai et de l'antidogmatique dans les idées de Wiclef, il n'hésitait pas à lui emprunter ce qui lui semblait bon.

Dans son opinion sur Wiclef, il était confirmé par la lettre de l'Université d'Oxford (5 octobre 1406), où elle défend la mémoire de son fils Wiclef, exaltant la pureté de sa vie sacerdotale et son travail de théologien (3).

---

(1) Doc. 333. v. ce que dit Novotny justement (238 n. 2) ; dire que l'adaptation du cantique « Jésus Christ, prêtre généreux » est faite dans le sens de la rémanence, comme le prétend Sedlak (368) ce serait aussi dire que « le Lauda Sion » (de Saint-Thomas d'Aquin) est fait dans les sens de la rémanence.

(2) *De Orthographia bohémica* ; éd. par. V. A. Sembera ; Slavische Bibliothek, Vienne 1857.

(3) Cf. Lechler B III, p. 62 s. Höfler, *Concilia* 53, Op. II, 366. *Testimonium Universitatis Oxoniensis* : — Nec fuerat praedictus Doctor pro haeretica pravitare convictus, aut per nostros praesatos post eius humationem traditus incendiis — qui in Logicalibus, Philosophi-

Sans affirmer la rémanence, Huss s'élevait contre ceux qui, dans leur exagération, ne voulaient pas admettre la dénomination de « panis » pour l'eucharistie dans le sens employé par le Christ, Saint Paul et le Canon de la messe. Il s'opposait aussi à l'hérésie de ces prêtres qui se prétendaient « *creatores Dei* ». Il ne voulait pas non plus admettre que c'était le corps du Christ qui était rompu, mangé, etc., mais il prétendait, au point de vue dogmatique, correctement que c'était la forme du « panis ».

Jamais personne ne pourra trouver dans les livres de Huss, quoique cette question de l'eucharistie y soit souvent traitée, cette affirmation : le « panis materialis » reste dans l'eucharistie.

Mais toutes les persécutions des curés et des prélats ne pouvaient empêcher Huss de prêcher la parole divine et on comprend très bien le mal qu'ils se donnaient pour fermer cette bouche qui les exhortait à renoncer à leurs vices, au cumul des bénéfices et à suivre l'exemple du Seigneur. Ses critiques ne s'adressaient pas seulement aux prêtres, mais à tous les chrétiens qui ne l'étaient pas dans leur façon de vivre. C'est uniquement cette réforme morale qu'il souhaite de tout son cœur, jamais une réforme purement verbale et dogmatique.

Ce n'est pas sans raison que Huss compare toujours son sort à celui du Christ, car, de même que le Christ en attaquant les Pharisiens et les mauvais prêtres juifs n'avait pas craint de s'attirer leur haine, de même Huss devait attirer sur lui la haine de ses collègues qui ne cherchaient qu'un prétexte pour le perdre.

C'avait été l'excitation du peuple et le blasphème pour le Christ, pour Huss ce fut l'hérésie ; le résultat devait être le même : là la croix, ici le bûcher...

L'exode des Allemands avait ébranlé la situation de l'archevêque et il se trouva isolé quand le roi se fut décidé pour la neutralité contre le pape Grégoire. Pourtant il ne s'avoua pas vaincu et, considérant Huss com-

---

cis, et Theologicis, ac Moraliis et Speculativis inter omnes nostrae Universitatis, ut credimus, scripserat sine pari. Cette lettre fut apportée par deux étudiants d'Oxford à Prague v. Doc. 313.

me la cause de la neutralité de la Bohême contre le pape Grégoire, bien que Venceslas n'eût fait que suivre l'exemple du roi de France, de la Sorbonne, des deux collèges de Cardinaux, du concile de Pise, il excommunia Huss (1409). C'est la première excommunication de Huss, la première et l'injuste, car, quelque temps après, l'archevêque lui-même se vit obligé de suivre l'exemple de Huss.

Le concile de Pise devait donner raison à Huss en déposant, le 5 juillet, Grégoire XII et Benoît XIII et en élisant comme pape Alexandre V. Les Allemands et l'archevêque avaient donc perdu la partie et l'excommunication de Huss était sans valeur. Cependant, l'archevêque ne voulut rien voir et poursuivit sa mauvaise politique en mettant Prague en interdit. Cette mesure excita la colère du Roi Venceslas qui défendit d'obéir à l'interdit, menaçant de peines sévères les prêtres qui ne se conformaient pas à ses ordres.

Huss ne tarda pas à élever la voix contre l'interdit injuste de Zbynek (1) et le peuple aussi témoigna son mécontentement contre l'archevêque par des manifestations. Zbynek tombé en disgrâce près du roi et du peuple, s'empara illicitement de la châsse de Saint Venceslas, patron de la Bohême, qui était conservée dans la cathédrale, et s'enfuit avec son butin et ses partisans à Roudnice (2): sa défaite était complète.

Le roi Venceslas, qui était en bons termes avec le pape Alexandre, le pria d'intervenir dans cette affaire contre l'archevêque. Zbynek, voyant que toute résistance était vaine, renonça à son tour à l'obéissance du pape Grégoire XII et accepta celle du pape Alexandre (3).

Cette capitulation, bien embarrassante pour l'archevêque au point de vue dogmatique, fut apprise en Bohême avec la plus grande joie, et la victoire du parti

---

(1) Cf. *Accusationes* ; Doc. 168.

(2) Doc. 283. — *sed propter non adhaesionem regi et universitati in facto neutralitatis archiepiscopus Sbyncus posuit interdictum per duo milliaria circa Pragam, et hinc spoliato sepulcro S. Wenceslai fugit in Rudnitz, quem secuti sunt praelati et alii clerici.*

(3) Doc. 372.

réformiste fut couronnée par l'élection de Huss comme recteur de l'Université.

Zbynek n'était pas plus heureux à Rome. Marc de Hradec, qui y avait porté la protestation des étudiants contre la livraison des livres de Wiclef à l'archevêque, obtint que l'affaire fut soumise à l'auditeur Henricus Crumhart de Westerholtz. Zbynek lui-même fut cité à Rome et reçut l'ordre de ne prendre aucune mesure contre les protestataires avant que le pape eût rendu sa décision (1).

Cependant, l'archevêque envoya, lui aussi, une députation à Rome sous la conduite de Jaroslas, évêque de Sarepta, pour accuser les partisans de Huss de wiclisme et principalement d'hérésie contre l'eucharistie, de désobéissance à l'autorité et de prédication contre les prêtres à Bethléhem. Les envoyés de l'archevêque ne manquèrent pas d'apporter en même temps beaucoup d'argent et de cadeaux aux cardinaux (2) et à Alexandre en le reconnaissant officiellement comme pape.

C'est un fait singulier qu'à cette époque, tout cardinal était favorable aux idées de la réforme ; mais, une fois pape, il reniait ses premières croyances, prenant souvent parti contre elles. Cela est vrai du pape Alexandre, comme aussi du pape Martin ou de Pie II, etc.

Chose naturelle, en somme, car les « desiderata » de la réforme limitaient toujours les privilèges que s'arrogeaient tous les papes sans distinction, que ce fut Alexandre, Martin ou Jean.

Que la curie ne fût pas insensible à l'argent, on peut bien se l'expliquer, car les revenus de la chrétienté devant être partagés entre trois papes ne suffisaient plus à remplir leurs caisses, presque toujours vides. Comme les « exempta », les privilèges et le « pallia » ne rapportaient pas grand'chose, on avait recours aux procès de canonisation ou d'hérésie, les bureaux de la curie romaine n'ayant du reste jamais été bien scrupuleux sur

---

(1) Doc. 389. Instrumentum notarii publ. de appel.

(2) Cum copiosis donis papae et cardinalibus Chr. Univ. Prag. 570. Doc. 24. in bulla sua, quam illi magno emerunt.

Cp. Doc. 724 (Postilla I., 112-114) Papa Alexander V pecunia accepta bullam edidit.

le choix de leurs moyens; on pourrait presque répéter: Roma semper venalis. Alexandre, comme son successeur Jean, avait grand besoin d'argent pour ses buts ecclésiastiques. Et, si les procès de canonisation coûtent encore cher, c'était aussi le cas du procès de Huss, qui fut ruineux non seulement pour ses ennemis (l'archevêque, les prélats et les curés de Prague), mais aussi pour ses amis.

Cependant, l'amitié d'Alexandre pour le roi Venceslas commençait à se refroidir et la députation que Zbynek avait envoyée au pape réussit à modifier les sentiments du Saint Père à son égard. Le pape oublia tout. Il enleva à Krumhart la juridiction de l'appel de Marc et, par la bulle (1) (Pistorii), le 20 décembre, il ordonna à l'archevêque de nommer une commission composée de 4 maîtres en théologie et de 2 en droit pour examiner les livres et les articles de Wicléf. Et il défendit, selon le vœu de l'archevêque, de prêcher dans les lieux privés (*nisi in cathedralibus, collegiatis, parochialibus aut monasteriorum ecclesiis, seu earum cimiteriis*), ni la chapelle de Bethléhem ni Huss n'étaient désignés, mais personne en Bohême n'ignorait qui était visé par cette interdiction.

La bulle d'Alexandre arriva à Prague en mars 1440. Huss ne voulait pas croire qu'Alexandre eût tellement changé d'idée et attribua sa décision aux intrigues des envoyés de l'archevêque. Il en appela « *ad papam melius informatum* » et sa protestation fut confiée à un auditeur (2). Mais le pape mourut sur ces entrefaites.

La bulle d'Alexandre vint pour Zbynek à propos. En 1409, déjà il avait fait espionner Huss à Bethléhem spécialement par Jean Protiva, son prédécesseur dans cette chapelle, qui était jadis lui-même partisan de la réforme (3). Ce Protiva s'introduisait dans la chapelle, la tête encapuchonnée, pour entendre les sermons de Huss

---

(1) Doc. 374-376.

(2) Doc. 189, et *causa fuit publice per propositionem consistorialem certo commissa auditori*.

(3) Cp. Truhlar. *Revue de l'Académie tch.* 1909, 625-626. — Protiva soutient lui-même la possibilité de blâmer les prêtres publiquement, attendu qu'ils pèchent aussi publiquement. V. Sedlak, 73 n. 1

sans être reconnu (1). Des rapports de cet espionnage on tira une accusation (2) dont Huss dut se justifier devant l'inquisiteur. Huss fit oralement les mêmes réponses qu'il fera plus tard dans ses gloses, avant de se rendre au concile de Constance, et nous trouverons en général les mêmes dans les « *Depositiones testium* » (3). L'inquisiteur Marik reconnut ses réponses satisfaisantes. En outre, Huss publia une proclamation contre ses détracteurs qui l'accusaient de prêcher l'hérésie et d'avoir fait expulser les Allemands de Prague (4).

Mais l'archevêque, malgré l'appel de Huss au pape, réunit une commission de 4 maîtres en théologie et de 2 docteurs en droit, et celle-ci déclara que, dans les 18 livres de Wicléf qui lui avaient été soumis, il y avait des hérésies et des erreurs, spécialement quant à l'eucharistie.

Sur quoi, au synode du 16 juin 1410, il condamna les livres de Wicléf à être brûlés et ordonna à toute personne possédant ces livres de les lui remettre. Il interdit en outre d'enseigner les articles de Wicléf et de prêcher dans les lieux privés (*in locis privatis*, c'est-à-dire à Bethléhem), bien qu'il n'eût pas osé désigner cette chapelle. En même temps, il ordonna aux protestataires (5) de lui livrer les livres de Wicléf. Les ordres devaient être exécutés sous peine d'excommunication (6),

Parmi les livres condamnés étaient : *Dialogus*, *Trialogus*, *De incarnatione verbî divini*, *De corpore Christi major et minor*, *De Trinitate*, *De ideis*, *De hypotheticis*, *Decalogus*, *De universalibus realibus*, *De simonia*, *De fratribus dyscolis et malis*, *De probationibus propositionum*, *De attributis*, *De individuatione temporis*, *De materia et forma*, *De dominio civili et supra evangelia sermones per circulum anni* (380).

---

(1) Doc. 176 *vidi eum sedentem*, etc.

(2) Doc. 164-169.

(3) Doc. 174.

(4) Doc. 353-4 m.s. Hus *litteris publicis*.

(5) Przbico de Huzna, Hrocho de Podwek, Mihael de Drnowic, Petrus de Valencia, (Espagnol.) Joa. de Landstein et Marcus de Grecz. D. 381.

(6) 378-385 Doc. Zbynco *Archiepiscopus*.

Le 21 juin 1410, l'Université et son recteur protestèrent contre l'ordre de l'archevêque(1) comme un affront fait à l'Université et au royaume, disant qu'il était d'ailleurs impossible de trancher la question en si peu de temps (2).

En outre, l'Université fit une démarche auprès du roi. Celui-ci ordonna à l'archevêque de ne pas faire brûler les livres de Wiclef avant l'arrivée de Jost, savant margrave de Moravie, qu'il voulait consulter sur cette affaire. Mais l'archevêque, au mépris de cet ordre, fit brûler les livres de Wiclef le 16 juillet 1410 dans la cour de l'archevêché, en présence des prélats et pendant qu'on chantait le « Te Deum ».

Puis l'archevêque se rendit à Roudnice d'où il excommunia Huss et ses amis (3).

Huss en appela au nouveau pape Jean XXIII de l'incinération et de la condamnation des livres de Wiclef et lut sa protestation publiquement dans la chapelle de Bethléhem (4). Dans son petit traité : « De libris haereticorum legendis et non comburendis » (5) il prouve, par l'autorité de Saint Jérôme et de Saint Augustin (6), ainsi que par le Décret, qu'on peut lire les livres des hérétiques et accepter les vérités qui y sont contenues en rejetant les hérésies. D'ailleurs, on peut trouver des opinions erronées même dans Lombard. On a bien interdit de soutenir l'hérésie de l'abbé Jôachim sur la Trinité, mais on n'a pas brûlé son livre.

En condamnant au feu les livres de Wiclef, l'archevêque ne raffermît pas sa situation, au contraire il excita encore plus contre lui le peuple qui manifesta dans les églises contre la lecture de l'excommunication de Huss et de ses amis.

Il est évident que cette mesure de Zbynek était illogique, car pourquoi brûler les livres de Wiclef, alors

---

(1) 386 s. Doc. Universitas — declarat Cf. Loserth H. u. W. 270.

(2) *ibid.* 393 s.

(3) *ibid.* 397-399.

(4) *ibid.* 387-396.

(5) Op. 102-104 *Libri haereticorum sunt legendi non comburendi.*

(6) Cf. Augustinus contra. Poecilianum. Doc. 184.

qu'on pouvait lire sans difficulté des auteurs païens, comme Aristote, Platon, Averrhoës, etc. C'était, en outre, un défi et un outrage au royaume et à l'Université que celle-ci ne pouvait manquer de relever.

Le 27 juin, elle ouvrit un cycle de conférences pour défendre les livres de Wiclef. Huss l'inaugura lui-même par une disputation de l'ouvrage théologique de Wiclef : *De Trinitate sancta* (1). Il y défend la renommée du royaume où on n'a jamais trouvé d'hérétique obstiné. Il déclare ne rien vouloir affirmer contre l'Écriture, mais se soumettre à toute « *persona ecclesiae* » qui lui fera la preuve d'une hérésie par l'Écriture ou la « *ratio valabilis* ». Après avoir montré comment on peut comprendre par la raison le mystère de la Trinité, il attaque la condamnation des livres de Wiclef qui détruit beaucoup de bonnes choses, fait beaucoup de mal et jette le soupçon d'hérésie sur le royaume de Bohême. Même s'il y avait des hérésies dans ces livres, on n'aurait pas dû les brûler, surtout les ouvrages psychologiques et logiques. Pourquoi n'a-t-on pas brûlé aussi les livres d'Aristote, par exemple son « *De coelo et mundo* », ou les sentences de Pierre Lombard, qui contiennent beaucoup d'erreurs ? Sans doute, il y a une autre raison pour condamner les livres de Wiclef, malgré la protestation de l'Université. Les docteurs doivent montrer où il y a une hérésie dans son livre « *de Trinitate* », et c'est un livre théologique. Dieu a ordonné de prêcher sa parole, et la crainte de la mort n'empêchera pas Huss de poursuivre sa mission. Il espère que le Seigneur lui en donnera la force et ceindra son front de la couronne du martyre, s'il en est digne.

Ensuite Jacobelle de Stribro prit la défense du Décalogue (2). Condamner le Décalogue, c'est condamner la Vérité évangélique que tout chrétien doit défendre jusqu'à la mort. Dans l'Eglise, l'amour est refroidi — *domus dei facta est spelunca latronum* — et c'est la tâ-

---

(1) Doc. Op. I, 105-107 A. 1410 Dom. die p. festum s. Jacobi.

(2) Sedlak, *Etudes et Textes* II, 316-328.

che des humbles et des pauvres prêtres de prêcher l'Évangile contre les faux prophètes.

Le 29 juillet, M. Simon de Tisnov défendit le traité philosophique de Wiclef : *De probationibus propositionum* (1). Il montre et raille l'erreur de l'archevêque dans l'obédience papale, appelant le pape Grégoire *Errorius* (*Gregorius*) — *Gens Bohemica est universaliter mundissima ab heretica foeditate* — et Simon invite les ennemis à prouver les hérésies du traité publiquement.

Jicin prit la défense du traité : *De materia et forma*. (2). Les livres de Wiclef ont été brûlés inconsidérément. Jicin prie Dieu de lui donner la force de ne pas se soumettre à l'ordre de l'archevêque, d'affronter l'excommunication, de blâmer l'incinération des livres et de défendre le livre « *De materia et forma* ».

Le 31 juillet, Procop de Plzen se fit l'avocat du traité : *De ideis* (3). C'est par ignorance que les livres de Wiclef ont été condamnés. Avec eux ont été condamnées plusieurs vérités théologiques, philosophiques, métaphysiques et logiques. C'est un outrage au royaume. Le vrai motif de cette condamnation est la colère des prêtres contre Wiclef qui a osé blâmer leurs vices. Pourquoi n'a-t-on pas brûlé le Talmud, les livres d'Aristote et des autres ? Wiclef in Anglia doctor evangelicus appellatur. Mais ce n'est pas seulement Wiclef, mais aussi Saint Augustin, Saint Anselme, etc., qui professent les « idées universelles ».

Le dernier des défenseurs fut Zdislas de Zviretic. Il parla du traité : *De universalibus* (4). attaquant directement l'archevêque et ses complices, les mettant au défi de signaler une hérésie dans ce traité « *de Universalibus* » — *ut ipse dominus Sbinco vel alius de condempnatoribus ostendat publice, quam manifestam heresim liber mag. Wiclef de Universalibus realibus (continet)* — allusion ironique à l'ignorance théologique

---

(1) Loserth H. u. W. 271-276.

(2) *ibid.* 289-290.

(3) *ibid.* 277-285.

(4) *ibid.* 285-389.

de Zbyniek. Les « *universalia realia* »; — *quae sunt causae efficaces, formales et finales individuorum universi, sine quibus non potest ipsum universum consistere* — existent. Saint Augustin, Jean de Damas, Anselme et bien d'autres les ont reconnues, et Wiclef n'a fait que de les rappeler (1), contre les partisans de Buridan et d'Occam. Beaucoup d'adversaires ne pourraient même pas dire actuellement ce que c'est que l'« *Universale reale* ».

Par *universalia realia*, on peut très bien comprendre la doctrine de la Trinité. Il défie de nouveau les accusateurs de trouver une hérésie dans ce traité qui a été brûlé sans « *causa rationabili* », au mépris de Dieu et de la justice, de l'Université et du royaume de Bohême.

Ce cycle de conférences devait servir d'introduction à la disputation proprement dite des livres de Wiclef à laquelle ses adversaires ne voulurent pas participer, sous le prétexte qu'il n'est pas permis de discuter avec les hérétiques.

Les partisans de Wiclef avaient voulu prouver qu'il y avait de bonnes choses chez lui et que la condamnation de ses livres était injuste. Ils y réussirent si bien que leurs adversaires n'eurent pas le courage de répliquer. Huss ferma le cycle des conférences par son sermon « *Vos estis sal terrae* » (2) où il prouve que prêcher les idées de Wiclef n'est pas prêcher hérétiquement.

En résumé, le but pratique de Huss et de ses amis dans cette « défense » de Wiclef était de confondre les ennemis de la réforme qui cherchaient à l'entraver en accusant ses partisans de sympathiser avec les idées de Wiclef.

L'appel de Huss et de ses amis fut confié par Jean XXIII au cardinal Oddo de Colonna (3).

Le pape se montra très correct dans cette affaire et

---

(1) *Horum enim sententias* (d'Augustin d'Anselm etc.) mag. Ioh. Wyklef in libro de *Universalibus* in memoriam reduxit (287).

(2) Op II, 44-46.

(3) Le futur pape Martin V.

consulta les maîtres de Bologne, de Paris et d'Oxford, réunis alors à Bologne. Cette assemblée — fait intéressant — prit position contre l'archevêque et contre l'incinération des livres de Wiclef, disant qu'il était absurde et injuste de détruire des ouvrages philosophiques, théologiques et moraux qui contenaient beaucoup de bonnes choses ; elle ne voulait pas non plus faire un affront à l'Université d'Oxford, dont Wiclef avait été professeur, ni à l'Université de Prague (1). En somme, c'était soutenir l'opinion de Huss et de ses amis sur les livres de Wiclef et, comme jadis le concile de Pise avait approuvé le point de vue de Huss dans la question de la neutralité, de même l'Université de Bologne confirmait le point de vue de Huss quant à l'incinération des livres contre l'archevêque Zbynek.

Il est sûr que le pape et le cardinal Oddo auraient accepté la décision de l'Université de Bologne et écouté l'appel de Huss et de ses amis, si l'archevêque n'avait envoyé une nouvelle mission à Rome pour obtenir la confirmation de ses ordres, appuyant sa requête de cadeaux auxquels Jean XXIII savait encore moins résister qu'Alexandre V.

La mission de l'archevêque gâta tout. Le pape ordonna à Colonna de satisfaire à sa demande et de citer Huss à Rome (2).

C'est ce que Zbynek et ses partisans avaient toujours désiré : envoyer le fâcheux moraliste devant le tribunal à Rome, et ainsi se débarrasser de lui.

---

(1) F. Thomas de Utimo-Instrum. not. publ'ci 1410, 25 Nov. Bononiae Doc. 426-428. : conclusum fuit finaliter per omnes, quod libri dicti M. J. Wiclef nullo modo comburantur ; ex co signaliter, quod ex tali combustione inferretur scandalum et confusio universitati Oxoniensi, cujus dictus M. Joannes professor sacrae theologiae existit ; etiam in hoc universitas Pragensis confunderetur et majus schisma in regno Bohemiae generaretur, et etiam *absurdum esset et veritati contrarium*, quod libri logicales, philosophicales, morales et theologicales d. M. J., in quibus multa vera, bona et utilia continentur, a studentibus et scholasticis remouentur.

(2) Les mots suivants sont la preuve, que le pape Jean XXIII fut complètement gagné par l'archevêque (personne n'osera affirmer que c'est la pureté de la foi qui intéressait Jean XXIII.) : de mandato dom. nostri papae audiat idem reverendus pater D. Cardinalis, *procedat et etiam omnia faciat*, ut petitur, et citet etiam personaliter et ex officio inquirat. Doc. 406.

Mais en Bohême on ne l'entendait pas ainsi. Tout le monde prit parti pour Huss. Le roi lui-même (1), la reine (2), les nobles de Moravie (3), Vacek de Kravar en tête, les nobles de Bohême (4), les conseillers de Prague (5) et en premier lieu l'Université demandèrent par lettre au pape et aux cardinaux de casser l'ordre de l'archevêque et de permettre à Huss de prêcher à Bethléhem. L'Université demanda pour les mêmes raisons que l'Université de Bologne — *libris Mgri. Johannis Wiclef uti in veris et licitis* (6).

Mais cet appel ne fut pas écouté. Colonna ordonna à l'archevêque de poursuivre le procès de Huss selon le mandat d'Alexandre V (7), et Huss fut cité à Rome.

Le roi prit énergiquement la défense du prédicateur et retira au docteur Jérôme de Seydenberg sa procuration, en lui reprochant de compromettre l'honneur de son royaume au lieu de le défendre, — *combustionem librorum et processus contra nostros regnicolas procurando* (8) — et par M. Jean de Reinstein, surnommé Cardinal, il ordonna à Jean Naz d'intervenir auprès du pape en faveur de Huss. Le procès de Huss devait être suspendu, sa citation annulée et il devait recevoir la permission de prêcher à Bethléhem.

Le roi ajoutait qu'il pourrait bien par la force calmer les « *rumores* » et punir les « *aemulos regni* », mais qu'il ne voulait pas le faire — *sedi apostolicae humiliter deferentes* (9).

La reine se joignit à son époux pour prier le pape, les cardinaux et Oddo de Colonna de révoquer la citation de Huss et de lui confirmer le droit de prêcher dans la chapelle de Bethléhem, ajoutant que, si on avait

---

(1) Doc. 409-410, 412.

(2) — 411-412, 413.

(3) — 413-414.

(4) — 414.

(5) — 415.

(6) ed. Sedlak, Huss, 197. \*

(7) Oddo de Colonna-Zhynconi ad ulteriora procedat atque etiam auxilium secularis brachii invocet D. 401-408.

(8) Doc. 421.

(9) Doc. 425-426.

quelque chose à lui reprocher, on devait le convoquer devant l'Université ou d'autres juges compétents (1).

Huss choisit, comme mandataire, outre Jean de Jeseník, Marc de Hradec et M. Nicolas de Stojicin. Ceux-ci se rendirent près de Colonna et lui expliquèrent pourquoi leur mandant ne pouvait pas comparaître en personne, la base de l'accusation de l'archevêque étant injuste (Huss y est appelé : *dictorum errorum auctor et defensor et nutritor praecipuus* D. 404), et se déclarèrent prêts à répondre aux reproches formulés contre Huss (2).

Mais l'archevêque avait envoyé à Rome une nouvelle mission porteuse de nouveaux cadeaux (3), et il obtint que le cardinal Oddo restât sourd et inflexible envers Huss, bien que le roi et les mandataires de Huss eussent proposé d'envoyer aux frais de leur souverain des légats papaux en Bohême pour examiner l'affaire du réformateur et punir les coupables avec l'aide du roi.

Le cardinal Colonna restant inflexible, les défenseurs en appelèrent directement au pape qui confia l'affaire à l'auditeur « *sacri palatii* » Jean de Thomariis (4).

En lutte ouverte avec Huss, l'archevêque emploie tous les moyens possibles pour se débarrasser de son adversaire. Ayant, dans son accusation à Rome, nommé Huss « *dictorum errorum auctor et defensor et nutritor praecipuus* », il veut aussi le prouver et convaincre Huss d'hérésie.

Pour y parvenir, il a recours aux témoignages de ses ennemis (5). Parmi ceux-ci nous trouvons le fameux Protiva, l'esption de Bethléhem (6), Jean Peklo, Benes de Ostromer, Paul Nicolas, André de Broda, Nicolas de Podwini et Venceslas de Voderad. Tous rappellent des choses depuis longtemps passées et oubliées qu'ils n'ont

---

(1) Doc 422-425.

(2) Dantes et offerentes coram eodem articulos et positiones pro accusatione a comparitione personali dicti M. Huss sufficientes, pertinentes et admissibiles et jure procedentes. Doc. 190.

(3) Cf. Sedlak, Huss, 191 n. 2.

(4) Doc. 191.

(5) v. Novotny I. 464 s.

(6) v. p. 65.

pas comprises ou faussement interprétées dans leur haine pour Huss ; ils déclarent par exemple que Huss a soutenu la rémanence, ou que le prêtre en état de péché mortel « non consecrat » (1). — opinions que Huss n'a jamais professées.

Ces témoins, à bon escient ou par ignorance, ne disent pas qu'il s'agit d'une disputation scolastique, ils ne veulent pas voir de différence entre la dictio « forma panis » et « panis materialis » ou « panis angelorum » (symboliquement), et se croient autorisés à supprimer dans leur témoignage le petit mot, d'ailleurs très important, de « digne » (non consecrat).

Ce sont les témoignages que nous trouverons en général contre Huss à Constance (2).

L'archevêque réussit, en outre, à se faire à Rome un habile complice dans la personne de Michel de Brod qui avait extorqué au roi une grosse somme d'argent pour exploiter les mines d'or de Jilové et, l'affaire n'ayant pas réussi, s'était enfui avec l'argent à Rome où il était devenu procurator fidei. Là, avec l'argent volé au roi et les fonds fournis par l'archevêque, les curés et les moines de Prague, il soutenait les procès intentés à Huss et à ses amis (3).

En mars 1412, sur l'invitation de l'archevêque, Michel porta contre Huss l'accusation suivante basée sur les déclarations des témoins : Huss propage les hérésies et les erreurs de Wiclef et n'obéit pas aux ordres du pape et de l'évêque ; il faut lui interdire de prêcher, l'obliger à se rétracter publiquement et le punir comme « haeresiarcham et defensorem haereticorum et seditiosum » (4). C'était ce que demandaient l'archevêque et les antiréformistes — les ennemis de Huss.

Un Allemand de Westphalie, Dietrich de Niem, écri-

---

(1) D'ailleurs ceci n'est pas moins soutenu par Wiclef, comme nous l'avons dit, v. p. 37.

(2) *Depositiones testium contra Hus* an. 1414. Doc. 174-185.

(3) Doc. 246-247.

(4) Doc. 169-174.

vit à Rome un traité (1) contre les wiclifistes tchèques, où il déclare les Praguois hérétiques, parce qu'ils croient à la rémanence. Il leur reproche d'avoir expulsé de Prague les maîtres orthodoxes allemands et de vouloir échapper au procès en faisant appel au pape. Il prétend que seul l'archevêque est compétent pour juger la question et non la curie romaine, qui doit repousser l'appel de Huss et confier l'affaire à l'archevêque.

Colonna, passant outre à l'appel et sans se soucier que l'affaire avait été confiée à un auditeur, excommunia Huss en février 1411. Cette mesure du cardinal était contraire au « *juris ordinis* » et Huss ne l'ignorait pas. (2)

L'excommunication fut publiée aussi à Rome (3) et dans les pays voisins de la Bohême. Et, dès son retour à Prague, l'archevêque s'empessa de l'y faire publier (le 15 mars 1411) avec une grande satisfaction. Cet excommunication illégale provoqua l'indignation du peuple et ne fut respectée ni par Huss ni par personne.

Bien qu'on eût rejeté sa proposition conciliante d'envoyer à ses frais une légation en Bohême pour trancher la question, le roi ne s'opposa pas pourtant à la publication d'une mesure qui rendait tout son pays suspect d'hérésie. Mais l'archevêque n'ayant pas, conformément à son ordre, dédommagé les propriétaires des livres brûlés, le roi usa de représailles. Le 28 avril, il fit confisquer tous les revenus des chanoines et des curés de Prague pour avoir désobéi à ses ordres et compromis le bon renom du royaume.

L'archevêque riposta en excommuniant, le 2 mai 1411, tous les exécuteurs de l'ordre du roi (4) et en mettant en juin la ville de Prague en interdit (*in Octava corporis Christi*, Doc. 736), mesure à laquelle le roi défendit d'obéir.

---

(1) Sedlak ; *Etudes et textes*, I, 45-55, v. Novotny ; Hus I, 46g n. 2.

(2) Cf. *Ordo procedendi* : Doc. 190-191. Tangle D. Cardinalis, pendente causa appellationis et commissa praefato domino auditori, contra juris ordinem praef. M. J. Hus, intermino citationis praetenso non comparentem personaliter reputavit contumacem et excommunicavit (à cause de l'inobédience non à cause de l'hérésie !).

(3) Doc. 202.

(4) Doc. 129 s.

Huss dans son sermon : *Ait dominus servo, Exi in vias* (1) (Luc. 14,23) approuve son attitude disant qu'il avait le droit et même le devoir d'obliger les prêtres à pratiquer la loi de Dieu, c'est-à-dire à prêcher malgré l'interdiction de l'archevêque. Il ajoute que la vraie cause de cet abus de pouvoir est la confiscation des revenus du clergé et déclare qu'au contraire, les prêtres devraient s'estimer très heureux d'être privés de leurs biens et réduits à la pauvreté à l'exemple du Christ leur maître, dont ils devraient aimer la souffrance. Il fait passer l'ordre de Dieu avant celui de l'archevêque.

De son côté, l'Université protesta aussi contre l'interdit par la bouche d'Etienne de Palec (2).

Huss ayant fait appel à Rome de l'excommunication dont Colonna l'avait frappé, son affaire fut retirée des mains du cardinal peut-être même sur l'intervention du roi Venceslas dont le pape avait besoin pour gagner l'appui du roi Sigismond, son frère. Jean XXIII, confia l'affaire de Huss à une commission dont le chef (après la mort du cardinal d'Aquilée) fut Francesco Zabarella, cardinal de Florence. Celui-ci en honnête juriste accepta les raisons des défenseurs de Huss et allait sans doute prononcer son acquittement (3) quand les envoyés de l'archevêque obtinrent que l'affaire lui fût enlevée pour être confiée au cardinal de Brancatiis.

Mais l'archevêque, voyant qu'il ne pouvait pas se fier au pape et qu'il avait perdu sa cause en Bohême, chercha à se réconcilier avec le roi Venceslas et par là, indirectement, avec le parti réformiste.

Il fut convenu entre le parti de Huss et l'archevêque qu'on s'en rapporterait à la décision du roi le 3 juillet 1411 (4).

Selon la proposition des « *arbitrorum* » (5), Zbyněk

---

(1) Op II 47-48.

(2) Doc. 432-433.

(3) *Ordo procedendi* Doc. 191 (Zabarella) et *articulos et propositiones pro excusatione et comparitione personali praefati M. J. Hus coram praefato D. Cardinal de Columna pertinentes, admissibiles et de jure procedentes, productos et non admissos admisit, et ad probandum eos-dem terminum juris statuit ut est moris.*

(4) *Universitas studii Prag.* Doc. 434-437.

(5) *Arbitrium arbitrorum.* Doc. 437 s.

devait se soumettre au roi et écrire au pape qu'il n'y avait pas d'hérésie en Bohême, « nisi quod controversiae inter se et magistros intercesserint, atque de his controversiis se rite ad Regiae Majestatis judicium venisse ». C'est au roi, de rechercher avec les évêques, les prélats, les docteurs et les seigneurs les erreurs ou les vices des prêtres et des laïques et de les punir s'il y a lieu. L'interdit, les excommunications seront rapportées, les procès arrêtés et les mandataires rappelés de Rome. L'archevêque pourra intercéder près du roi en faveur des prêtres privés de leurs revenus et ceux qui ont été arrêtés recouvreront la liberté. Le roi voulait empêcher ainsi l'ingérence de l'étranger dans les affaires de son propre pays.

Quant aux Praguois, l'archevêque déclara les avoir punis d'interdit, pensant qu'ils avaient agi de leur propre autorité (confiscation des biens du clergé) mais puisqu'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres du roi, il ne leur en voulait pas (1).

Huss de son côté, envoya le 1 septembre 1411, au pape Jean, la fameuse lettre (2) légalisée par un notaire où il fait montre d'un esprit conciliant. Il s'y défend contre l'accusation d'avoir soutenu la rémanence, réfute la calomnie qui lui impute le bannissement des Allemands de Prague, explique pourquoi il ne s'est pas rendu personnellement à Rome, prouve que la chapelle de Bethléhem n'est pas un lieu privé, réclame la révocation de son procès et de sa citation à Rome, promettant de rendre compte de ses opinions à l'Université et aux prélats sous condition de la « poenae talionis juxta canonicas sanctiones », ajoutant que personne jusqu'ici ne l'avait accusé publiquement.

---

(1) D. archiepiscopus declarat, cum sacerdotes ad se venissent si bique dixissent, Pragenses suo arbitratu vi agere ac beneficia sibi ademisse, tum se (arch.) literas contra eos edidisse, quandoquidem rem ita se habere putaret; quum vero comperisset, regis jussu id factum esse literas eas abrogavit — neque iis mali quidquam crimini dat. Doc. 440

(2) Joanni XXIII, Doc. 19. False siquidem detulerunt, quod docuerim populum, quod in sacramento altaris remanet substantia panis materialis, etc.

Dans le même sens, il écrivit aussi au collègue des cardinaux, une lettre où il explique en outre avec raison que sa querelle avec l'archevêque a eu comme point de départ, leur différend au sujet de la neutralité. Zbyněk ayant pris parti contre lui pour cette politique (soutenue du reste par les cardinaux) dans l'espoir qu'elle serait utile à l'Eglise. A la suite de quoi l'archevêque l'avait puni de suspension (1).

Mais l'archevêque ne respecta pas sa convention avec le roi. Il ne leva pas complètement l'interdit et n'envoya pas la lettre au pape où il devait lui déclarer qu'en outre des disputations de l'Université, qui devait être réglées par le roi, il n'y avait pas d'hérésie en Bohême et que lui et « magister J. Huss, nec non ceteri universitatibus studii Pragensis doctores et magistri super singulis dissensionibus atque rixis utrimque subortis per seren. Principem et dom. D. Wenceslaum Romanorum regem etc., et suos consiliarios sumus plenarie concordati ». (2)

De Litomysl Zbyněk écrivit au roi pour s'excuser de ne pas voir tenu sa promesse sous ce prétexte inadmissible qu'à Prague il n'avait pu obtenir de lui qu'une seule audience et que c'étaient ses adversaires qui violaient la convention (3). Alors que le premier il n'avait pas observé un engagement qui, il est vrai, était pour lui une capitulation.

La preuve que sa conscience n'était pas nette, c'est qu'il alla en Hongrie chercher l'appui du roi Sigismond contre Venceslas, mais la mort le surprit en route à Bratislava, le 28 septembre...

La lutte entre Huss et Zbyněk, qui constitue le premier stade de son procès, se terminait donc par sa victoire. Son point de vue dans la neutralité et la question

---

(1) Collegio eccl. cardinalium. Doc. 20-21.

(2) Exemplar literarum, Doc. 441-442.

(3) Doc. 445-446. Sedlak en voulant exciter la compassion pour le triste sort de Zbyněk qualifie sa lettre de « douloureuse » (210). C'est plutôt renier son passé comme le fit l'archevêque, qui se laissa détourner par les maîtres allemands de la réforme et exciter contre son propre roi, qui est douloureux. D'ailleurs, Zbyněk avoua lui-même aux Praguais que la base de son excommunication était fausse, et qu'il s'était trompé.

du schisme était confirmé par le concile de Pise et Zbyněk avait été obligé de l'adopter lui-même en renonçant à l'obédience du pape Grégoire pour celle du pape Alexandre, quoiqu'il eût puni Huss auparavant pour le même motif. L'attitude de Huss devant l'incinération des livres de Wiclef avait été confirmée par l'Université de Bologne et Zabarella était prêt à lui rendre justice dans son procès de citation et d'appel.

C'est une victoire morale remportée par Huss hors des frontières de la Bohême. Et aussi en Bohême, l'archevêque avait perdu la partie complètement.

---

(1) Les fluctuations de la curie romaine dans cette affaire, s'expliquent tout simplement par l'influence politique et l'argent apporté par les différentes missions.



## DEUXIEME PARTIE

---

### La lutte avec le Pape Jean XIII (question des indulgences) et avec les théologiens de Prague

---

Huss n'avait jamais abandonné son programme de réforme. La Chapelle de Bethléhem et la lutte pour la neutralité en sont une preuve suffisante.

Seul, il avait eu le courage de soutenir les livres de Wiclef « in licitis » pour la science et la liberté universitaire.

Et s'il n'avait pas craint de défendre la réforme contre l'archevêque, il ne devait pas craindre non plus de défendre contre le pape la pureté morale de l'Eglise.

Jean XXIII — comme le concile de Constance lui-même, l'a confirmé en le déposant — était un simoniaque convaincu, et la simonie au moyen-âge était avec raison considérée comme une hérésie (1).

Huss ne tarda pas à s'élever aussi contre une autre hérésie ; l'hérésie morale du pape Jean, c'est-à-dire contre la guerre avec le roi Ladislas, mais il protesta surtout contre la vente indigne des indulgences destinées à alimenter cette entreprise peu chrétienne — et c'est en attaquant ces « mandata apostolica » que Huss commença sa lutte directe avec Jean XXIII.

---

(1) Concilium eum haeresis crimine condemnavit, quod indulgentias, episcopatus aliqua beneficia vendebat. Doc. 134.

O si dominus Jesus in concilio dixisset: « Qui vestrum peccato simoniae liber est, is Joannem papam condemnato: omnes opinor alius post alium exissent (125) — in 54 artic. contra eum (Jean XXIII) per concilium Constantiense editis — quia simoniacum, homicidam, piratam, etc (305).

Le pouvoir du pape à l'époque du schisme était, il faut le dire, beaucoup moins grand qu'aujourd'hui (au point de vue dogmatique, la différence est même énorme) mais cependant, comme vicaire du Christ ou au plus « caput Ecclesiae secundarium » — il avait, bien que soumis au concile, une grande influence sur l'Eglise. Ne siégeant pas en permanence, la curie romaine pouvait exercer une influence bonne ou mauvaise sur toute l'Eglise, qui se réglait elle-même sur la cour de Rome et le pape. Il faut avouer que Jean dans sa vie et dans ses actes donnait l'exemple d'une extrême hérésie morale — *ex cathedra*. — Nous n'avons pas à juger ici quelle hérésie est la plus grande aux yeux du Christ, l'hérésie morale et pratique ou l'hérésie verbale. Nous voulons seulement insister sur ce point, que ce n'est pas à la théorie que Huss s'en prenait, mais à la pratique.

La guerre du pape Jean XXIII contre le roi Ladislas de Naples, partisan du pape Grégoire et la situation défavorable dans laquelle il se trouvait, l'amènèrent à excommunier Ladislas et le pape Grégoire XII (le 9 sept. 1411) et à prêcher contre eux une sorte de croisade. Mais pour cette entreprise, il fallait de l'argent et tous ceux qui en fournissaient ou y participaient comme soldats se voyaient accorder les mêmes indulgences plénières qu'au temps des croisades en terre sainte (1).

La bulle de ces indulgences de guerre fut apportée à Prague par le doyen de Passau. V. Thiem (né à Mikulow en Moravie). Le pape lui avait donné aussi un « pallium pour l'archevêque Albik, successeur de Zbynèk. Thiem demanda au roi et à l'archevêque la permission de prêcher et de faire des quêtes.

Huss qui déjà auparavant fidèle à la tradition de ses prédécesseurs (2) avait prêché contre le commerce des

---

(1) Op. 171-172.

(2) F. Huss : *Sermones de Sanctis* ed. Flajshans 238 : et emite vobis indulgentias et oraciones, quia nos non vendimus, 341, sed miror, quomodo hic Apostolus non donavit indulgentias Jerosolimitanas Corinthiis, cum sanctis pauperibus et praesertim laborantibus in evangelio ibidem in Jerusalem elemosinam postulavit, etc.

indulgences, chercha à provoquer l'intervention du roi et de l'Université contre cet abus. Mais le roi pour des raisons politiques resta sourd à son appel et Thiem reçut de l'archevêque la permission de prêcher les indulgences sous la condition — *quod populus in confessionibus non taxetur* (1).

Cependant, si cette prédication n'eut pas beaucoup de succès en France, en Angleterre et en Autriche, Thiem ne fut pas mieux accueilli par le peuple tchèque déjà gagné aux idées de la réforme. Surtout que cette prédication était accompagnée de véritables abus : le pays était divisé en districts et selon les archidécansats chaque district était loué pour des sommes fixées à l'avance à des prêtres chargés de percevoir les revenus des indulgences. On comprend facilement qu'ils cherchaient à stimuler le zèle des fidèles par des sermons où ils exaltaient la puissance du pape et l'efficacité des indulgences *ut pactatam conquirerent pecuniam et lucrum abundatius obtinerent* (2).

Thiem et ses collègues ajoutèrent à la bulle papale des articles, c'est-à-dire des explications tirées de la bulle que Palec lui-même juge en ces termes « *esse in illis articulis errores manu palpabiles, ex eo quod illi articuli venationem continerent pecuniarum et quod legati vel questores illos articulos confingentes rethe ad venandum pecunias extenderunt* » (3) et il n'a pas permis de les annoncer dans son église.

Dans la chapelle de Bethléhem, Huss prêcha contre la vente des indulgences et le peuple accueillit cet étrange procédé sanctificateur par des satires (4).

Le doyen de la faculté des arts, M. Brikci de Zatec, déclara devant des docteurs en théologie, qu'il aimait mieux mourir que de prêcher au peuple les articles des

---

(1) Doc. 451, *Controversiae de cruce et indulgentiis*.

(2) *Quod pr. M. V. conveniebat sub certis pecuntis archidiaconatus, decanatus et ecclesias, sicut solet convenire pater familias domos vel tabernas tabernariis vel pincernis. Et conveniebat sacerdotibus ignaris, dyscolis, conculinariis et lusoribus, qui multa commiserunt scandala, etc.* Doc. 223.

(3) Palec : *De Ecclesia* ed. Sedlak p. 280\*.

(4) Cf. Nejedlý : *Les commencements du chañt hussite*, 424, etc.

indulgences (1) et Jacobelle de Stribro se montra aussi hostile à la bulle qui est contre l'amour et par là n'a pas l'approbation du Christ (2)

Huss exposa ses raisons contre la bulle et la vente des indulgences, dans le « *decem rationes* » (3) dont voici le résumé : Cette bulle est contraire à la loi de Dieu, car elle ordonne l'effusion du sang. D'après la loi de l'église personne ne peut absoudre qui demande de l'argent. Le roi doit convoquer l'Université pour décider si la bulle est conforme à la loi divine et profitable à la foi et au royaume. Rejetée dans les autres pays, elle ne doit pas être acceptée non plus en Bohême.

L'assemblée universitaire fut convoquée par M. Marc de Hradec, ami et partisan de Huss. Mais la faculté de théologie dans une réunion privée avait pris les devants, elle avait condamné de nouveau les 45 articles de Wicief et décidé de ne pas répondre aux questions du parti réformiste (4). A l'assemblée, les théologiens déclarèrent ne vouloir s'opposer ni aux ordres du roi ni à ceux du pape dont ils n'avaient pas à juger les décisions. D'un autre côté, ils se disaient prêts à obéir aux « *mandata apostolica* » et à résister « *attendantibus in contrarium* » (5).

La faculté de théologie prenait ainsi publiquement le parti de la réaction et le reste de l'Université n'eut pas le courage de résister.

Mais Huss n'abandonna pas la lutte et annonça pour le 7 juin, une disputation publique sur la bulle du pape.

La faculté de théologie ainsi que Palec et Stanislas (intimidés par la façon d'agir à Bologne, de Baltazar Cossa, qui était maintenant le pape Jean XXIII) voulurent empêcher la disputation et l'archevêque sur le conseil de la faculté, fit appeler Huss.

---

(1) Hus : *De Ecclesia*, Op. I, 227, Palec : *De Ecclesia*, 281.

(2) cf. Quelques textes II, 26 (Sedlak).

(3) Cf. Quelques textes II, 29-33.

(4) Et hoc doctores previdentes fatuis quesitis et captiosis et non propter literam regis respondere denegarunt, nedum in publico, sed animo deliberato in sua convocatione secreta celebrata hoc faciendum decreverunt. Palec : *De Ecclesia* ed. Sedlak ; Hus, 279\*.

(5) *Controversiae*. Doc. 449.

Les légats du pape lui demandèrent s'il voulait obéir aux mandats apostoliques. Huss répondit qu'il ne demandait pas mieux que de le faire et les légats pensant qu'il parlait de la bulle de Jean XXIII, exprimèrent leur satisfaction à l'archevêque. Mais Huss aussitôt, leur expliqua qu'il entendait par mandats apostoliques, la doctrine des apôtres ; aux ordres de l'évêque romain il ne voulait obéir que dans la mesure où ceux-ci étaient conformes à la loi du Christ, autrement il ne s'y soumettrait jamais, même sous la menace du feu (1).

Le doyen de la faculté de théologie Palec essaya de son côté d'empêcher la disputation sous prétexte, que la faculté avait décidé, qu'aucun « baccalaureus » (Huss) n'avait le droit de critiquer les bulles du pape, (*quod nullus baccalaureus quidquam attentet de bulli papae* (2). Huss lui expliqua avec raison que l'archevêque lui-même « limitavit » (3), les bulles du pape et alors que son ordre n'était pas assez sévère et qu'il fallait installer un carcer dans le collège.

La disputation eut lieu et fut ouverte par Huss, par la question : « *Utrum secundum legem Jesu Christi licet et expedit pro honore Dei et salute populi, ac pro commodo Regni Bullas Papae de ereccione Crucis contra Ladislaum Regem Apuliae et suos complices Christi fidelibus approbare* » (4), dans laquelle il n'a pas grand-peine à montrer la contradiction qui existe entre la bulle du pape et la loi du Christ. Le Christ veut que le pape prie pour ses ennemis au lieu de les haïr. Le motif de la bulle est purement mondain. Aucun saint n'a accordé d'indulgences.. Résister à la bulle et aux articles des envoyés, c'est travailler au salut des âmes. Ce n'est pas un péché de s'y opposer mais un devoir.

En outre, dans sa lettre, *Pax Christi* (5) adressée au

---

(1) Op. I, 293.

(2) *Controversiae*. Doc. 451.

(3) *ibid.* primo, *quod non verbum, crucis vivificae, sed verbum evangelii, praedicetur* ; secundo in hoc, *quod populus in confessionibus non taxetur*.

(4) Op. I, 174-189. (post Viti.)

(5) Op. 189-191.

clergé, Huss formule ses objections contre la bulle des indulgences en 12 inconvenienta. La lettre écrite après le synode devait peut être en paralyser les décrets.

L'écho de ces disputations théologiques retentit aussi parmi le peuple qui protesta contre le commerce des indulgences non seulement par des satires, mais par des actes (1).

Les maîtres en théologie qui avaient la tâche difficile de réfuter les arguments de Huss, furent convoqués avec celui-ci par le roi à Zebrak devant son conseil. Aux reproches des théologiens formulés dans le « Tractatus gloriosus (2) lu par Palec », Huss répondit en demandant qu'on lui apportât à l'appui de la bulle des preuves satisfaisant l'Evangile ou la raison. Il ajouta, les théologiens lui ayant demandé sa thèse, que parlant toujours publiquement, il n'était obligé de donner ses écrits à personne. Il se déclara prêt à soumettre sa « questio » aux théologiens et à la défendre envers et contre tous, mais « sub poenâ talionis », ce que les théologiens, par crainte, n'acceptèrent pas. Le conseil du roi leva la séance en invitant les deux partis à se concilier « concordetis pulchre invicem. » (3)

Le roi, en interdisant les excès contre les prédicateurs des indulgences, convoqua encore une fois les théologiens à Zebrak, le 10 juillet pour exposer un moyen pratique d'apaiser les esprits. Ceux-ci par la bouche de Palec demandèrent qu'on condamnât les 45 articles de Wiclef auxquels ils ajoutèrent encore sept articles supplémentaires, touchant la bulle du pape (4). En outre, ils réclamèrent contre certains prédicateurs, dont Huss, l'interdiction de prêcher. Le conseil du roi donna satisfaction à leurs demandes, sauf pour l'interdiction de prêcher.

---

(1) Cp. Hardt IV, 672, Doc. 640. Les étudiants aussi prirent part aux manifestations. Le 24 juin eut lieu la fameuse procession organisée par le courtisan Vok (Voxa de Valstein). Un étudiant déguisé en femme légère portait attachées au cou les bulles qui furent ensuite publiquement brûlées.

(2) Loserth; Archives (Aög.) 75, 333-339.

(3) Op. I, 292.

(4) Doc. 451-455-457.

Le peuple de Prague ne put maîtriser sa colère contre les marchands d'indulgences et trois jeunes gens Martin, Jean et Stasek eurent le courage de les apostropher en pleine église. Ils furent arrêtés et emprisonnés dans la mairie de la Vieille Ville. Huss demanda leur grâce, disant qu'il était la cause de la résistance à la bulle du pape. Les conseillers municipaux effrayés à la vue de la foule qui accompagnait Huss, promirent de relâcher les coupables, mais quand les manifestants se furent éloignés, ils firent décapiter les prisonniers (11 juillet 1412).

Les corps, recouverts de linceuls blancs, furent transportés par le peuple à la chapelle de Bethléhem au chant de : « Isti sunt sancti ». Leur mort fut considérée comme un martyre et le deuxième dimanche après l'exécution, Huss loua comme des saints (1) ces jeunes gens qui étaient morts innocents pour la vérité, exhortant les fidèles à ne s'en laisser détourner par la peur d'aucun supplice.

Le roi fut si irrité de cette désobéissance à ses ordres qu'à la question de ses conseillers, demandant quelle mesure il fallait prendre contre les nombreux manifestants qui protestaient contre l'exécution des trois jeunes gens.

Il répondit :

« Faites avec eux comme avec les trois autres et si vous manquez de bourreaux, j'en ferai venir de l'étranger (2). Puis, le 12 juillet, il écrivit deux lettres de Tocnik, à l'Université et au clergé, où il menaçait de la peine de mort ceux qui n'obéiraient pas à ses ordres.

Le conseil du roi convoqua de nouveau le 16 juillet l'assemblée de l'Université et du clergé. Mais, comme on devait y discuter la condamnation des articles de Wiclef, le parti de Huss ne se présenta pas. Cependant, le recteur de l'Université, Marc de Hradec protesta contre la condamnation absolue des articles, notam-

---

(1) Cf. Palec : De Ecclesia 285<sup>e</sup> éd. S., Doc. 312, 313, quos ipse canonisavit. Les anciennes annales 17, 18.

(2) Relatio, Doc. 312.

ment de ceux dont le sens était bon et sans preuve tirée de l'écriture.

Huss et Marc de Hradec convoquèrent ensuite la Faculté des Arts invitant tous les théologiens à se présenter et ils protestèrent contre la condamnation des articles de Wiclef sans preuve tirée de l'écriture (1).

Maintenant comme jadis, Huss sait bien qu'on ne peut pas soutenir tous les articles de Wiclef (rémanence), mais il dit qu'il est injuste de les condamner sans exception, quelques-uns étant vrais en tout, et d'autres quant à leur sens. En condamnant en bloc les articles de Wiclef les adversaires voulaient seulement, sous prétexte d'hérésie, rendre la réforme impossible.

Dans son traité « *Contra occultum adversarium* » (2), contre l'inquisiteur Marik, Huss n'avait déjà pas craint d'accorder à l'autorité laïque, le droit de punir les prêtres vicieux et de les obliger à vivre selon la loi du Christ et il n'hésite pas dans la question : « *De tribus dubiis* » (3) à affirmer, suivant Saint-Augustin, qu'on ne doit pas croire in papam, mais seulement in Deum (*credere in quem, cui, quem*) et en même temps, il ajoute : *sed credendum est, quod papa sit immediatus vicarius Jesu Christi et supremus sacerdos hic in terris* (si et in quantum immediatus imitatur dom. Jesum Christum).

En outre, dans son traité « *Contra praedicatorem Plzenensem* » (4) il flagelle impitoyablement l'orgueil et l'hérésie des prêtres qui osent se mettre au-dessus de Marie en se considérant comme « *créatores Dei* » Marie seule étant la mère de Dieu et dans son sermon : « *Dixit Martha ad Jesum* » (5), il s'élève contre l'avidité du clergé à l'occasion des riches enterrements (les trente messes).

En même temps, il défend l'honneur de Wiclef con-

---

(1) Cf. Hus ; *Postilla* (ed. Erben) II, 59, *Palec* : *Antihus* 76, *Op. I*, 260.

(2) *Op. I*, 135-143.

(3) *Op. I*, 167-169, *De credere* 169-170.

(4) *Op. I*, 144-148.

(5) *Op. II*, 48-53.

tre son compatriote Jean Stokes. De retour de Hongrie où il avait été envoyé en compagnie du chevalier Clux par le roi Henri d'Angleterre à la Cour du roi Sigismond, Stokes en qualité de licencié en droit de l'Université de Cambridge avait été invité par les maîtres tchèques de Prague, comme jadis Jacques de Novion, à un banquet. Après dîner on avait voulu entamer une discussion amicale sur Wiclef, mais Stokes s'y était refusé. Quelque temps après, le bruit courait que Stokes avait porté sur Wiclef, le jugement suivant : quiconque lit ou étudie les livres de Wiclef, malgré la foi la plus inébranlable, ne tarde pas à tomber dans l'hérésie (1).

Les maîtres tchèques se rendirent chez Stokes avec un notaire pour obtenir de lui la confirmation légale de cette déclaration. Stokes l'ayant accordée, Huss l'invita le 13 septembre, à une disputation publique pour discuter son affirmation. Mais Stokes refusa sous le prétexte de sa mission et revint un peu sur sa déclaration, en invitant Huss à venir à Paris ou à Rome, ou dans une autre Université, pour y discuter la question sur le terrain « utrique parti indifferens » ! (2).

Le jour fixé dans sa : « Replica contra Anglicum Joannem Stokes » (3) Huss défend l'honneur des Universités d'Oxford et de Prague ; il ne croit pas (sans le nier toutefois) que Wiclef soit hérétique, mais le Christ dit qu'il ne faut pas juger les autres. Si les prélats de France, d'Angleterre et de Bohême le considèrent comme hérétique, cela ne prouve pas qu'il le soit. La condamnation de ses livres ne signifie rien, car les livres du pape Grégoire ont été aussi brûlés et Saint-Jean Chrysostome a été condamné comme hérétique. Il rappelle la lettre de l'Université d'Oxford et si Stokes veut la nier c'est accuser ses compatriotes de fraude et il doit prouver le danger qu'il y a à lire les livres de Wiclef à Oxford. (4)

---

(1) Op. I, 108.

(2) Intimationes 447-448. Doc.

(3) Op. I, 108-110.

(4) Quant aux relations de Huss avec l'Angleterre (Lollards) v. Lo-

Stokes fut confondu à Prague, mais il se vengea à Constance, en affirmant mensongèrement avoir vu à Prague, un traité attribué à Huss où l'on soutenait la rémanence.

Avec le même courage qu'il avait apporté à la défense de la lecture des livres de Wiclef, Huss défendit les 6 articles de Wiclef dont le sens était juste.

Il ouvrit la disputation à la fin de juillet 1412 par la défense des articles 13 et 14 (1) : « Illi qui dimittunt praedicare sive verbum Dei audire propter excommunicationem hominum, sunt excommunicati et in die Iudicii traditores Christi habebuntur » et « Licet alicui Diacono vel Presbytero praedicare verbum Dei absque autoritate sedis Apostolicae sive episcopi catholici » où il montre qu'un vrai prêtre doit toujours prêcher malgré l'excommunication injuste, à l'exemple des apôtres qui prêchèrent malgré l'interdiction du sanhédrin. La prédication est ordonnée par Dieu lui-même et c'est de Dieu que le prêtre tient sa mission.

Quelques jours après, il passe à l'article 16 : (2) *Doni temporales possunt ad arbitrium suum auferre bona temporalia ab Ecclesiasticis habitualiter delinquentibus* » auquel il ajoute qu'il n'a pas l'intention de le conseiller aux Seigneurs, mais il veut seulement montrer dans quel sens cet article peut être vrai.

Pour la troisième fois, il défend le véritable sens des articles 18, 15, 4. : (3). *Decimae sunt purae elemosynae. (18.) Nullus est Dominus civilis, nullus est Praelatus, nullus est Episcopus, dum est in peccato mortali. (15.) Si Episcopus vel Sacerdos existat in peccato mortali, non ordinat, non conficit, nec consecrat nec baptizat (4).*

Pour l'article 18, Huss n'en soutient que la première partie, il insiste sur cette conception que non seulement les dîmes mais aussi tous les biens des prêtres sont des

---

serth ; Über die Beziehungen zwischen englischen und böhmischen Wiclifisten, Mitth. des Inst. für öst. Geschichtsforschung, XII, 1891.

(1) Op. I, 116-117.

(2) Op. I, 117-124.

(3) Op. I, 125-134.

aumônes dont ils sont simplement dépositaires et dont ils ne doivent pas abuser. Mais pour la deuxième partie de l'article : et parochiani possunt eas propter peccata suorum praelatorum ad libitum auferre, Huss ne la défend pas et il a le droit de dire à Constance quant à cet article : *primam partem non audeo negare nec affirmare, secundam partem nego* (1).

Quant aux articles 15 et 4 il y apporte cette juste restriction que « *nullus dominus* », en état de péché mortel n'est pas « juste » *dominus civilis*, *Nullus est dignus et justus civilis Dominus, dum est in peccato mortali* (131), » de même que le prêtre qui est en état de péché mortel « *conficit* » mais pas « *digne* ». Ce qui est dogmatiquement tout à fait juste et c'est dans le même sens que Huss expliquera cet article devant le concile (*quia dignus talia non facit, sed indignus, cum protunc sit indignus minister sacramentorum dei.*) (2)

Ces deux petits mots « juste » et « digne » ont une importance énorme au point de vue dogmatique et si on omet ces deux mots on peut facilement créer une hérésie. C'est ce que fit le concile de Constance (3) légèrement impardonnable pour une assemblée se disant chrétienne quand il s'agit de l'honneur et de la vie d'un homme.

D'ailleurs, il faut rappeler que Wiclef, comme nous l'avons déjà dit n'a jamais affirmé l'art. 4 (4). qui lui est attribué.

A cette disputation prirent également part Jacobelle de Stribro qui se chargea de la défense de l'article 32, et M. F. Epinge qui défendit l'art. 11 (5),

Il faut répéter encore une fois qu'il ne s'agit pas là d'une affirmation dogmatique, mais seulement d'une

---

(1) Responsiones M. J. Hus ad articulos J. Wiclef, ed. Sedlak, Hus 307\*. Cf. Novotny II, 140 s, Sedlak, Etudes II, 301.

(2) Doc. 279.

(3) Et ipsi dixerunt : Ille (l'art. 4) stat simpliciter in libro tuo (sans cette limitation « digne »). Et ipse respondit : Ego volo comburi, si non stat sic, sicut ego limitavi. Et postea, *invenerunt illum sic limitate stare in tractatu, c. II contra Palez in principio.* Doc. 279.

(4) Cf. p. 37.

(5) Sedlak, Hus 252 s.

disputation. D'ailleurs, Huss a dit toujours lui-même *qu'il ne voulait soutenir obstinément aucun article mais qu'il demandait simplement qu'on lui fournit contre eux des preuves tirées de l'écriture et de la raison.* (1)

D'autre part, il était loisible aux théologiens anti-réformistes d'apporter des arguments contraires conformément à l'usage dans les disputations et au désir constant de J. Huss.

De même qu'il protesta contre l'incinération des livres de Wiclef, Huss protesta contre la condamnation des articles dont le sens est juste si les théologiens veulent se donner la peine de « pie examinare ». Et défendant Wiclef par Wiclef (c'est-à-dire par ses propres citations) il démontre qu'on peut très bien être son partisan sans être pour cela hérétique. Il veut briser ainsi la meilleure arme des adversaires de la réforme : l'accusation de Wicléfisme.

Il faut en outre se souvenir que nous sommes avant le concile de Constance et non après le Vaticanum, que Huss n'affirme rien qui soit contraire au dogme, et qu'hérétique est celui qui soutient obstinément une thèse antidogmatique.

Quand Huss met l'autorité de Dieu au-dessus de celle du pape ou de l'archevêque, on peut peut-être l'accuser d'hérésie au point de vue actuel, mais ce n'en était pas une dans ce temps-là. D'ailleurs, à cette époque l'autorité de l'église appartenait au concile général qui était au-dessus du pape (Pise, Constance, Bâle), aujourd'hui c'est au contraire, le pape qui est au-dessus du concile.

Les théologiens dont les chefs étaient alors Stanislas et Palec, qui avaient complètement renié leur passé, répondirent aux arguments de Huss, à l'église du haut de la chaire, n'ayant pas le courage d'aller discuter à l'Université.

---

(1) Par là Huss n'exclut pas la tradition « Les Pères » car il s'appuie sur eux pour soutenir sa thèse. « Ratio » n'a ici aucun rapport avec le rationalisme, comme le pensent quelques-uns qui veulent faire de Huss un rationaliste. C'est le terme courant dans la scolastique, et même dans la dogmatique d'aujourd'hui (ex ratione), ratio: cause, raison, preuve.

Mais la situation se tendit encore davantage lorsque l'intransigeant Jacobelle de Stribro ne craignit pas dans son ardeur mystique de proclamer Antéchrists le pape et tous ceux qui résisteraient à la loi divine. Il faut avouer que le schisme, les actes de la curie romaine justifiaient les accusations des partisans de Huss. De même les mœurs des prélats et des prêtres montraient clairement les défauts de l'église et la nécessité d'une réforme depuis longtemps appelée par le peuple élevé dans les traditions réformatrices. Les théologiens avaient beau flétrir ses prédicateurs, du nom d'hérétiques, ils ne parvenaient pas à leur aliéner la sympathie des fidèles, qui ne regardaient guère aux mots et étaient outrés de la dépravation du clergé. Celui-ci voyait son influence et ses revenus diminuer de jour en jour malgré les excommunications, les suspensions et les interdits. Quelle hérésie de prêcher la pauvreté pour les prêtres, de vouloir leur enlever leurs bénéfices et les contraindre à vivre selon la loi du Christ. Il fallait donc à tout prix enrayer le mouvement réformiste et frapper son chef. La vie de Huss étant sans reproche on eut recours à un autre moyen pour se débarrasser de ce moraliste ensombrant : on l'accusa donc d'hérésie, — comme jadis son maître en Palestine, — il soulevait le peuple et blasphémait et pour que la ressemblance fût complète, on trouva aussi des faux témoins.

Le clergé de Prague fit donc accuser Huss devant le pape par l'intermédiaire de Michel de Causis. (1) Il rappela à Jean XXIII le procès de Huss et les mesures prises contre lui par feu l'archevêque, lui demandant de les confirmer sans autre enquête.

« secundum canonicas sanctiones hereticis nec non eis credentibus, faventibus et receptantibus *appellationis beneficium sit interdictum* », cependant, l'appel de Huss durait toujours et aucun des curés n'avait pu lui prouver une hérésie. (2).

---

(1) Querimoniae D. 457-461.

(2) Ce que Sedlak dit 258 et s. prouve seulement qu'il ne peut pas ou ne veut pas se défaire de sa constante erreur, que Huss n'a pas

Ses adversaires trahissent leur caractère et leur désir par les paroles suivantes : supplicatur S. V. quatenus *omnium judiciorum strepitu praetermisso* ac dictis appellationibus interpositis et aliis quibuscunque interponendis circumspectis nulla ulterius statione requisita, auctoritate apostolica *dictos processus per d. D. Archiepiscopum fulminatos ratificare, approbare et supplere dignemini defectus, ac dictos J. Hus et ceteros, fuisse et esse hereticos declarare et eos ut haereticos puniendos poenis et censuris a canonibus institutis, ac tradendos potestati saeculari* (459).

C'est la mort qu'ils demandent pour leur gênant collègue et pour parvenir à leur fin, ils accumulent les exagérations et les mensonges.

Il faut dire que Michel de Causis était pour le clergé un excellent avocat et que le clergé ne ménageait pas l'argent. Michel avait déjà réussi, sous prétexte d'hérésie, à faire emprisonner le mandataire et ami de Huss, Jean de Jesenic. Il obtint maintenant que le procès de Huss fût enlevé à Brancas (qui devant la décision favorable de son prédécesseur Zabarella, faisait trainer l'affaire pour gagner du temps) et confié au cardinal Pierre degli Stephanesci qui prononça contre Huss l'aggravation de l'excommunication. (1.)

Il faut dire aussi qu'en attaquant la vente des indulgences, Huss s'était attiré le ressentiment du pape qui lui aurait pardonné toute autre hérésie même véridique.

La nouvelle de l'aggravation de son excommunication arriva à Prague en septembre 1412 et fut accueillie avec joie par les ennemis de la réforme. Huss comprenant qu'il ne pouvait obtenir justice du pape en ce monde, en appela au Christ (2) suivant l'exemple de

---

vécu après le Vaticanum. On pourrait s'attendre à cela de la part d'un prêtre romain, mais non d'un homme qui veut faire un travail impartial et scientifique.

(1) Doc. 461-464.

(2) Appellatio M. J. Huss a sententiis pontificis Romani ad Jesum Christum supremum judicem D. 464-467.

Saint-Jean Chrysostome, de l'évêque André de Prague et de Robert de Lincone (1).

Il refusa de se soumettre à l'aggravation et Prague fut mis en interdit. Mais le roi n'eut pas cette fois le courage de passer outre à cette punition, ayant besoin du consentement du pape pour faire nommer son protégé Conrad de Vechta après la résignation de l'archevêque Albik. (2.)

L'interdit fut donc exécuté et ses conséquences excitèrent contre Huss la colère des Allemands, des Tchèques antiréformistes et des curés, qui se voyaient privés du revenu de leurs messes et des cérémonies et imputaient à Huss la cause de leurs malheurs. Si bien que Bernard Chotek, curé de l'église voisine de Bethléhem (apud s. Fillipum et Jacobum) organisa avec les Allemands une véritable attaque contre cette chapelle le 1er octobre à l'occasion de la fête de la dédicace, mais les assaillants furent repoussés par les fidèles et leur plan de massacrer Huss échoua. (3.)

Celui-ci ne voulant pas exposer inutilement sa vie et aggraver la situation se décida, peut-être aussi sur le conseil du roi, à quitter Prague. Mais ce ne fut, qu'après beaucoup de délibérations et d'hésitations pro et contra, « Resolvi in animo illud, bonus pastor dat animam suam, — et, cum persequantur vos in una civitate fugite in aliam »<sup>(4)</sup>, et quand il se fut assuré, suivant l'avis donné par Saint-Augustin à Honoré, qu'un pasteur peut abandonner son troupeau « si ecclesiae necessarium illo fugiente non desit », il quitta Prague.

En partant, il laissa à ses fidèles une touchante lettre d'adieu, dans laquelle il leur dit : « Nam hoc scitote, quod non subterfugio, quo minus pro veritate dei hoc

---

(1) Cf. Novotny: Le mouvement rel. 28. Alvaro Pelayo (évêque de Silves 1353), dans son « De plactu Ecclesiae », admet l'appel au Christ de la sentence du pape.

(2) Albik devint prévôt de Vysehrad, et le prévôt de V. Kralik de Burënic remplaça l'évêque Conrad de Vechta à Olomouc.

(3) Cf. Huss, Postilla, II, 114, 115 (Erben), etc.

(4) Doc. 33.

*miserum corpus periculo ant mortis exponam, cum sciam nobis nihil deesse in verbo dei, imò magis in dies propagari veritatem evangelii.* (1.)

La situation à Rome n'était pas favorable à Huss. De plus, les théologiens qui n'avaient pas osé discuter publiquement avec Huss à l'Université se vengèrent de lui en l'accusant à Rome. Les curés de Prague qui voulaient battre le fer pendant qu'il était chaud, suivirent leur exemple. Huss fut donc de nouveau accusé de prêcher contre les bulles et les indulgences. Comme peine il fallait lui interdire de prêcher et détruire la chapelle de Bethléhem cause de leurs plus vives inquiétudes. (2.)

Le pape exauça leurs désirs. A cette nouvelle on convoqua une réunion à l'hôtel-de-ville de Prague pour prendre une décision. Les Allemands et quelques Tchèques votèrent pour l'exécution de la destruction de la chapelle mais la plupart des Tchèques s'y opposèrent.

Huss, très ému de cette nouvelle (3) écrivit à ses amis de l'Université, qui suivant l'ordre du pape devaient désavouer par serment les hérésies, afin de les exhorter à n'en rien faire ; car désavouer c'était avouer avoir soutenu les hérésies, qu'on leur reprochait: « *scitote quoque (quod), ejurare esse rei, cui credatur, renunciare; itaque qui ejurat, is aut fidei verae renunciat, quam tenuit, aut haeresi et errori* » (4).

Il les conjure de ne pas laisser détruire la chapelle, de ne pas craindre les persécutions leur rappelant l'exemple du Christ et de rester « *in agnita veritate constantes* ». Enfin, il leur annonce qu'il prêche de nouveau « *alibi praedico et illis ministro sciens in me voluntatem dei impleri, sive in morte ab Antichristo, sive in infirmitate* » (4).

Huss dans son exil ne pouvant prononcer des ser-

---

(1) *Pragensibus*. Doc. 40.

(2) Doc. 460 s. *Chron. Univ. Prag. F.R.B.V.*, 574 s.

(3) Cf. *Invaserunt igitur quaedam templa et sacella, ne in illis verbum dei praedicaretur, verum tamen tale facinus Christus illis perpetrare non permisit. Jam, ut audio, moluntur ut sacellum Bethléhem diruant, et in aliis templis, in quibus verbum dei docetur, prohibent praedicare* 39.

(4) Doc. 34-40.

mons, écrit des traités pour ses fidèles afin qu'ils ne soient pas complètement privés de la parole divine. Après avoir terminé (en novembre 1412), L'exposition de la foi, du décalogue et de la prière du Seigneur, il entreprend son traité polémique « De la Simonie ». En s'aidant dans son travail, des ouvrages de Wiclef (*Expositio Decalogi*, de *Simonia*, de *Officio pastorali*, etc.), il sait conserver sa propre originalité. (1) A l'usage des jeunes filles il écrit le traité nommé « Dcerka » (la jeune fille). Tous ces ouvrages écrits en tchèque sont destinés à rempacer ses sermons près du peuple.

En décembre, Huss d'accord avec son avocat Jesenic, de retour en Bohême après avoir été libéré sur les instances de l'Université de Bologne, envoya une lettre au roi et aux Seigneurs qui devaient réunir une assemblée judiciaire avant Noël à Prague. Il remercie le roi de ses anciens efforts pour le réconcilier avec l'archevêque Zbyněk. Cependant, les curés de Prague ont réussi, grâce aux intrigues de Michel à faire excommunier Huss par le pape. Il demande de pouvoir prêcher librement la parole divine et se déclare prêt à rendre compte de sa foi comme il l'a déjà fait devant Zbyněk « donec is praelatis et parochis Pragensibus instigantibus a partibus meorum inimicorum stare coepit et ut Romam ad iudicium vocarer effecit », mais personne n'a pu prouver contre lui une hérésie « sub poena talionis. » (2) La défense de prêcher est contraire à l'ordre de Dieu et la bulle d'Alexandre a été achetée par ses ennemis.

---

(1) Cf. Sedlak. Les études et les textes I, 170 s. 305 s. II, 415 s. etc. Novotny ; Hus, II, 195 s. 240 s.

(2) Cf. Ego vero sistere me volo coram omnibus magistris praelatisque et coram V. Gratia voloque libenter audire accusationem meam et causam dicere et iudicium subire — modo prodeat is, qui me accusaturus sit. — Atque hoc semper profitebar et regia Majestas hoc iis concessit, neque quidquam unquam crimini mihi datum est, nisi quod dicitur, me non obedire, scio vero, dilecti Domini, ne vos quidem obedire praecepto quod dedit papa, qui jam mortuus est, in Bulla sua, quam illi magno emerunt, ne usquam verbum dei in sacellis praedicaretur; scio enim, multos vestrum habere sacella, in quibus vobis praedicetur. — Ad papae curiam me non contuli; habebam enim procuratores meos, quos omni crimine liberos in carcerem coniecerunt. Collegio iudicum regni Boh. supremo. Doc. 22-24.

A Rome, on a emprisonné ses mandataires « qui ad ignem se obligare voluerunt contra quem vis, qui errorum me vellet convincere ». Il ne s'y est pas rendu en personne par crainte des embûches et il confie sa cause au roi et aux Seigneurs.

Jesenic, devenu docteur en droit à Bologne, se chargea de sa défense (1) le 18 décembre après la session de l'assemblée judiciaire des Seigneurs. Après avoir énuméré les 4 cas où les sentences d'excommuniacion sont nulles (cum ignorantia sit fundamentum et mater errorum) il démontre que celle dont Huss a été victime de la part de Zbyněk est illégale, l'archevêque n'ayant pas le droit de punir les membres de l'Université qui par privilège, ne sont pas soumis à sa juridiction.

De même, le jugement du cardinal Pierre est sans valeur ipso jure, car il est basé sur une erreur. Huss ne pouvait se rendre à Rome, le terme accordé étant trop court. Du reste, son excuse a été acceptée par Zabarella un juriste. En outre, Pierre a outrepassé les limites de sa juridiction. A l'objection qu'il faut obéir aussi à la sentence du juge même quand elle est injuste. Jesenic réplique en citant l'avis contraire exprimé la même année par le juriste Pierre de Ancorano à Bologne. Il proteste contre les mauvais traitements infligés aux mandataires de Huss. Enfin, il émet des doutes sur l'origine des lettres d'excommunication et il rejette les terribles cérémonies d'excommunication. Il demande de mettre fin à tous ces procès qui ne font qu'exciter le peuple et de suivre le conseil de Gamaliel : si c'est une œuvre purement humaine, elle périra d'elle-même mais si elle est divine, personne ne pourra la détruire.

Les théologiens lui répondirent par les : « Motiva ad abviandum illis qui volunt impugnare processus contra Huss fulminatos. » (2.) Cette réponse si elle est faible en raison est forte en sophisme. Dans le Deuteronomium

---

(1) Op. I, 324-333 Repetitio M. J. Jessinetz, doctoris juris canonici pro defensione causae M. J. Huss 18, XII, 1412.

(2) Quelques textes (ed. Sedlak) III, 12-14.

c. XVII la désobéissance est punie de mort et l'excommunication est une peine moindre que la mort. Saint Paul a excommunié l'impudique de l'église pour ne pas infecter les autres et Huss a séduit beaucoup de monde. Ses partisans « totum ordinem ecclesiae subvertere, moliantur, papam non curant, archiepiscopum contempnunt, regem infamant, senioribus non obediunt ». Ils ont même recours à l'injure, « ecce quod veri luciferi sunt ! (13). » Attendre dans ce procès serait douter de la foi de l'église et permettre à l'hérésie de se propager. Il faut que les fidèles obéissent aux ordres du pape. »

La lettre adressée au roi et aux Seigneurs, et la défense efficace de Jesenic améliorèrent la situation de Huss qui put dès après Noël (1413) revenir à Prague à la grande joie de ses fidèles.

Dès son retour, il recommença à prêcher et l'interdit entra de nouveau en vigueur. Le roi voulant remédier à cet état de choses et réconcilier les partis convoqua le 3 janvier le synode du clergé pour le 2 février à Cesky Brod.

Huss interrompit ses prédications et s'éloigna de nouveau pour quelque temps, mais il rentra bientôt à Prague et y resta jusqu'à Pâques.

Enfin, le synode s'ouvrit à Prague le 6 février. Tous les efforts des théologiens visent de nouveau la condamnation des articles de Wiclef et l'approbation des trois vérités des théologiens (1), que le parti de Huss ne veut pas reconnaître, ce qui est, selon eux, la cause de la scission entre le clergé. Leurs propositions furent rédigées par Stanislas et Palec.

I. Vérité (causa). Le clergé de Bohême croit « de 7, sacramentis ecclesiae, de clavibus, officiis et censuris eccl., de moribus, ritibus, ceremoniis, juribus, libertatibus et sacris rebus ecclesiae, de veneratione reliquiarum et indulgentiis, de ordinibus et religionibus in ecclesia », avec le clergé du monde entier et avec toute la chrétienté comme l'Eglise romaine, « et non aliter »,

---

(1) Concilium doctorum fac. theolog. stud. Prag. Doc. 475 s.

dont la tête est le pape et le corps le collège des cardinaux (définition incorrecte !) qui a le droit de : cognoscendi, puniendi, diffiniendi universam materiam catholicam et corrigendi et purgandi errores. Mais quelques prêtres en Bohême en affirmant que la condamnation des articles de Wiclef est injuste, « sunt praedictis contrarii » et ils ne veulent pas admettre que l'opinion de Wiclef sur les sacrements et « de aliis » est contraire à la doctrine de l'église. Enfin les théologiens citent à tort Saint-Augustin, qui parle de l'Eglise Universelle, dans le sens où l'entend Huss, et non de l'église partielle romaine. En outre, Saint-Augustin parle de l'écriture et non de la foi dans l'église romaine (476).

II. Vérité : Le clergé, croit, comme l'église romaine, que dans toutes les questions concernant la foi et l'église il faut se soumettre aux décisions du Saint-Siège romain et apostolique, dont la tête est pape et le corps le collège des cardinaux, qui dans l'église sont les vrais successeurs de Saint-Pierre et des apôtres. Cependant, quelques membres du clergé de Bohême rabaissant le pape et les cardinaux, ne reconnaissant pour juge que l'écriture qu'ils interprètent « secundum capita sua ».

III. Vérité : Le clergé croit qu'il faut obéir au Saint-Siège apostolique et romain et aux prélats « in omnibus quibuscunque, ubi non prohibetur purum bonum nec praecipitur *purum malum* (?) sed medium, quod pro modo, loco, tempore vel persona potest esse bonum vel malum, juxta sententiam salvatoris Matth. XXIII. Omnia quaecunque dixerint vobis servate et facite (?) » (1). Mais quelques prêtres excitent les fidèles à désobéir au pape et aux prélats.

Donc, pour rétablir la concorde dans le clergé et la renommée du royaume, il faut ordonner sous les peines les plus sévères de se conformer à ces croyances. Il faut interdire de soutenir les articles de Wiclef sous peine d'expulsion de Bohême, sanction déjà approuvée à la

---

(1) Doc. ibid. 478.

réunion de l'Hôtel-de-Ville. En outre, comme les procès contre Huss ont été acceptés par le roi et l'administrateur de l'archevêché Conrad, il faut les reconnaître et ce n'est pas au clergé de Prague à décider s'ils sont justes ou non.

Ces 3 « vérités » œuvre digne de Palec et de Stanislas qui devenus les ennemis acharnés de Huss, se montrent plus papistes que le pape, prouvent simplement que le sophisme florissait toujours parmi les théologiens.

Puis on passa à la lecture de l'avis de l'Université, qui, ne pouvant prendre part au synode s'était réunie auparavant, pour discuter la question.

Il fut rédigé par Huss lui-même (1).

Pour l'honneur de Dieu, la libre prédication de l'évangile, le salut du peuple, la bonne renommée du royaume de Bohême et de la marche de Moravie, de la cité de Prague et de son Université ainsi que pour la paix entre prêtres et laïques, il fait les propositions suivantes :

1° Prendre pour base de négociation le pacte conclu entre Zbyněk et Huss (l'Université) ;

2° Accorder au royaume de Bohême, les mêmes droits dont jouissent les autres pays en ce qui concerne l'église ;

3° Permettre à Huss à qui Zbyněk n'a reproché « *nulum crimen* » d'être admis au synode » *et ibi quicumque voluerit sibi errorem vel haeresim obijcere, obijciat, obligando se ad poenam talionis, si non probaverit* (491) ;

4° *Si nullus tunc se partem ponere voluit*, alors il faut annoncer dans tout le royaume que Jean Huss est prêt à rendre compte de sa foi ; quiconque l'accusera d'erreur ou d'hérésie devra s'inscrire au bureau de l'archevêque « *ad deducendum publice coram utraque parte* ;

5° Si personne ne se présente, ceux qui ont dit à

---

(1) *Conditiones concordiae propositae a M. J. Huss. Doc. 491-492.*

Rome qu'il y a des hérésies en Bohême et en Moravie devront le prouver, ou être punis ;

6° Tous les docteurs en théologie et en droit ainsi que tous les chanoines (tous et séparément — et requiratur ab omnibus et a quolibet singillatim) seront interrogés et devront déclarer s'ils connaissent un hérétique. S'ils disent que non leur réponse devra être attestée par un notaire ;

7° Ordre devra être donné par le roi et l'archevêque de n'accuser personne d'hérésie sans preuve ;

8° Le roi et les Seigneurs feront une collecte parmi les prêtres pour envoyer une mission à la curie, pourront en faire partie à leurs frais aussi ceux qui, à Rome ont si gravement compromis le renom du royaume ;

9° En attendant, Prague ne devra pas être mise en interdit à cause de la personne de Huss, « sicut nuper fuerat positum, contra generalia concilia et determinationes sanctae matris ecclesiae » (492).

Quelle différence entre les propositions de Huss et celles des théologiens. Le but manifeste et constant de ces derniers au cours du procès de Huss est de l'envoyer à Rome, loin de sa patrie et hors du droit. Si Huss était hérétique, il était facile de lui prouver à l'Université et devant le roi. Il le demande lui-même à maintes reprises, mais connaissant bien ses collègues, il ajoute toujours « sub poena talionis ». Cependant, personne n'ose l'accuser d'hérésie directement ce qui prouve combien les motifs qui poussaient ses adversaires étaient suspects.

L'évêque de Litomysl Jean, qui n'était pas au synode, répondit le 10 février 1413 à l'archevêque. Dans sa lettre il approuve naturellement les propositions des théologiens et même il les complète. (1)

1° Il faut élire à l'Université un vice-chancelier pour rechercher et corriger les « errata » des maîtres et des étudiants ;

---

(1) Joh. epis. Lutomysl. sententiae. Doc. 501-504.

2° Il faut interdire à Huss et à ses complices de prêcher ;

3° Personne ne pourra prêcher sans autorisation ecclésiastique spécialement Huss et ses amis à Bethléhem ;

4° Les « mandata apostolica » doivent être exécutés c'est-à-dire le jugement rendu contre Huss à qui tout contact avec le peuple sera interdit ;

5° Les livres tchèques seront frappés d'anathème — ut libros bohemicos sui erroris nutritores — ut dicti libri vulgares anathematisantur (503).

Puis, il répond aux propositions de Huss d'une manière qui lui fait peut-être honneur comme évêque mais pas comme prêtre du Christ (1). C'est la 8<sup>e</sup> proposition de Huss qui l'inquiète le plus (lui comme les autres prêtres du reste), l'amende imposée au clergé en punition de son mensonge — assumptis desuper cleri sumptibus et expensis — ce qui à ses yeux est certainement la plus grande et la plus inacceptable des hérésies. L'évêque Jean prie l'archevêque d'intercéder auprès du roi pour « impedire pro viribus » cette odieuse collecte. (2)

Les propositions des Théologiens furent ensuite présentées à l'Université qui y répondit par la bouche de Jesenic (3).

Elle protesta contre le « quod quidam clerus sit pestifer » et contre la définition incorrecte de l'église. La tête de l'église c'est le Christ et non le pape et son corps ce sont les fidèles et non seulement les cardinaux — sed omnes Christi fideles sunt corpus catholicae et Romanae ecclesiae, ut omnis sacra scriptura et sanctorum patrum decreta clamant et affirmant (495).

It. secunda causa concordia falsissima etiam apud laicos, cum fides de Ecclesia Romana totius christianitatis est tripartita *secundum tres papas* et *quarta est neutralis* (496). Jesenic sait très bien employer contre

---

(1) Doc. 503-504.

(2) Il n'oublie pas en même temps de lui demander de solliciter du roi une faveur pour un de ses parents.

(3) Replica magistrorum Pragensium. Doc. 495-499.

les théologiens, ce fait qui prouve incontestablement leur erreur : les trois papes et la neutralité de la quatrième partie de la chrétienté.

Elle dévoile la supercherie habituelle aux Théologiens dans leurs disputations en disant : consequenter tamquam idiotae pro sua intentione allegant canonem sub auctoritate Hieronymi de fide sua ad Saint-Augustinum, quem papa beatissimum appellat — *ad papam Romanum applicant impertinentissime* (497).

Elle leur reproche leur propre inconséquence comme p. ex. quand ils prennent eux-mêmes l'écriture comme juge en alléguant l'autorité du Deuteronome XVII contre Huss.

Elle sait très bien discerner les vraies causes des dissensions du clergé et les montrer au clergé : Ce sont ces trois vices : simonia, luxuria, avaritia, quae est idolorum servitus — sunt causae totius dissensionis inter clerum in regno Bohemiae — et non priores cum false « clero evangelico » ascribantur ; quibus ablatis pax et unio inter clerum statim esset reformata (498). Enfin elle proteste par des raisons juridiques contre les procès intentés à Huss — qui jure sunt nulli.

Le recteur de l'Université Kristan envoya les propositions des théologiens à Huss. Celui-ci leur reproche (1) de diffamer sans preuve le royaume et blâme avec juste raison, leurs auteurs Stanislas et Palèc de condamner des articles qu'ils avaient d'abord soutenus — priusquam in metum secularem inciderent.

Il rappelle aux théologiens qu'ils n'ont pas eux-mêmes obéi aux bulles du pape Innocent dans l'affaire de Marik à qui ils n'ont pas accordé de chaire à l'Université (2), pourquoi ne se soumettent-ils pas aux ordres du pape Boniface IX, qui a déposé le roi Venceslas « de romano imperio » et le roi Sigismond du trône de Hongrie et il demande : cur fabricatores concilii non

---

(1) Contra doctorum concilium. Doc. 53.

(2) Quum eos papa jussisset Mag. Mauritio locum inter se dare, noluerunt enim papae in hoc obedire 53.

tenent hujusmodi degradationes tamquam fidem (1.).

En répondant (2) au recteur Kristan, Huss repousse la définition de l'église donnée par les théologiens : le pape est la tête de l'église et les cardinaux son corps, en montrant quelle inconséquence en résulte : le pape et les cardinaux seraient toute l'église universelle. Il rappelle l'hérésie du pape Libérius et Léon et la papesse Jeanne, et contrairement aux théologiens, affirme que le Christ est la tête de l'église.

Huss, bien qu'il admette plusieurs définitions de l'église, entend par église universelle l'église du Christ ou corpus Christi mysticum, qui se compose de tous les élus ou prédestinés (Saint-Paul) depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin du monde et dont la tête est le Christ. C'est une église mystique et le réel royaume de Dieu qui comprend tous les patriarches, prophètes et saints de l'Ancien Testament ainsi que tous les apôtres et saints du Nouveau Testament, passés, présents et futurs, en général tous les élus (passés et futurs) ou prédestinés, ou bien pour employer le terme de la dogmatique catholique-romaine d'aujourd'hui, tous ceux qui ont reçu ou recevront la grâce « finalis perseverantiae ».

C'est cette fameuse église des prédestinés dont la définition est attribuée à Huss ou à Wiclef et qui en réalité appartient à Saint-Augustin. Ce dernier la basant sur la « gratia praedestinationis » de Saint-Paul (3) et Huss n'a fait que l'accepter.

Cette définition augustinienne de l'église déjà connue en Bohême par Matthias de Janov et Adalbert Rankuv maîtres de Paris avant Huss et citée aussi par Ailly

---

(1) Contra falsa concilia doctorum Huss. Doc. 499-501 cf. Cum Innocentius papa mandavit facultati theologiae et cuilibet divisim, quod darent locum M. Mauritio sub poenis excommunicationis et beneficiorum privationis et inhabilitationis: cur ipsi moniti saepius bullis hujusmodi abjecerunt et abjiciunt usque hodie.

(2) Doc. 54-63.

(3) Rom. 8, 30. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés: et ceux qu'il a appelés il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés: il les a aussi glorifiés.

comme telle (1) est basée purement sur la grâce de Dieu — *gratia gratis data* ! — et son nom d' « universelle » signifie non seulement l'université « *quoad spatium* » mais aussi « *quoad tempus* » ce qu'il est très important de se rappeler.

Cette conception augustinienne de l'église est absolument correcte au point de vue théologique, et nous la trouvons même dans la dogmatique d'aujourd'hui où seul le mot « prédestiné » est remplacé par une autre expression : la grâce « *finalis perseverantiae* ».

Et cette définition de l'église universelle *quoad spatium* et temps, basée sur la « *gratia praedestinationis* » doit être bien retenue et connue de ceux qui veulent comprendre de quelle église parle Huss. Nous pouvons même dire dès maintenant que c'est la pierre d'achoppement de tous ceux qui ont traité cette question sans se donner la peine de comprendre cette conception paulo-augustinienne de l'église « *corporis Christi mystici* » dont la tête est le Christ et le corps les élus ou prédestinés, conception adoptée par Huss.

Cela nous permet de saisir le sens de la lettre qu'il adresse à Kristan où il dit que le Christ est la tête de l'église même « *in triduo* » (3 jours dans la tombe) et que les « *sancti in limbo patres* » sont les membres de l'église, et *virgo mater Christi* fuit tunc *partialis ecclesia militans in fide et caritate, quae plus valuit quam omnes apostoli, et per consequens plus quam omnes cum papa moderni praelati* (2)

L'église catholique apostolique et l'église romaine c'est la même chose, mais seulement : si *Romana ecclesia supponitur ibi pro universali Ecclesia, cujus partes sunt apostoli*. Le pape et les cardinaux composent seulement « *ecclesiam partialem* » qui ne peut-être en aucun cas l'église universelle sainte et apostolique. Et Saint-Jérôme ne parle que de cette église (249). 1 c. *haec est fides*) *Sancta Romana ecclesia, quae semper imma-*

---

(1) *Vindiciae* III c. XIV p. 10, De civitate XV, c. I. Contra Manicheos II. dist.

(2). Doc. 59.

culata permansit, domino providente et C. Petro apostolo opem ferente in futuro manebit sine ulla haereticorum insultatione — mais ce n'est pas l'église partielle, le pape et les cardinaux qui n'est ni « sine macula, ni sine haeresi ». Et l'état présent de l'église partielle donne parfaitement raison à Huss.

Et Huss poursuit : O si essent contenti Antichristi discipuli quod s. Romana ecclesia sunt omnes fideles sancti Christiani militantes in fide Christi, quam Petrus episcopus Romanus, sed principaliter Christus episcopus docuit ; et si Roma per possibile cum papa et cum cardinalibus subverteretur ut Sodoma, adhuc maneret illa ecclesia sancta, — pensée exprimée de la même façon avant lui par Adalbert Rankuv (1) et que nous trouvons aussi chez Ailly (2).

Huss considère le pape comme le vicaire du Christ dans l'église romaine et même « si papa est praedestinatus et exercet officium pastorale sequens Christum in moribus, tunc est caput tantae militantis ecclesiae quantam regit — sub archicapite Christo — si vivit vero Christo contrarie, tunc est fur, lupus rapax, hypocrita, praecipuus Antichristus.

Il est prêt à obéir aux ordres du pape et des cardinaux dans la mesure où ils se conforment à la loi du Christ, sinon, il s'y opposera comme par ex. maintenant ce qui lui vaut l'excommunication.

Le pape et la curie romaine ne sont pas infailibles : Hostiensis (in lectura super 5<sup>o</sup> decretalium ca<sup>o</sup> A nobis) tenet, quod papa et tota curia Romana (ce n'est pas l'église universelle !) errare poterit in via morum, sicut

---

(1) Sine capite secundario (sans le pape) in esse nature vel in esse gratie potest corpus et membra (l'Eglise) spiritualiter et naturaliter vivere, ed. Sedlak ; Huss, 42, n 1.

(2) Vindiciae III. c. XVII p. 49. Corpus autem Ecclesiae manet unum, scilicet vita fidei et gratia absque capite in terris, utpote dum caret Summo Pontifice : tamen tunc habet caput in coelis, scilicet Christum, qui est Caput Ecclesiae ut dicitur Ephes I. Et quamvis Romana ecclesia ob Papam sit ipsius Ecclesiae membrorum principale, et ratione ipsius possit dici caput ejus, tamen sine ipsa possit esse Ecclesia. Alors les deux maîtres parisiens, le Tchèque Adalbert comme le Français Ailly, disent la même chose que Huss.

saepe errat in iudicio veritatis. Istam expositionem audacter teneo (1).

Naturellement, il faut toujours se rappeler que nous sommes à l'époque du Concile de Constance qui s'est placé au-dessus du pape en un temps où l'infaillibilité du pape est non seulement loin d'être reconnue (2) mais considérée plutôt comme une hérésie (3). C'est l'église universelle qui est infaillible et sainte « sine macula et hérésie » non le pape.

On voit qu'entre les propositions des théologiens et celles du parti de Huss, il y a une grande différence non seulement quant au fond (quoiqu'il n'y eût rien d'hérétique dans les propositions de Huss) mais quant à l'intention.

Cette différence capitale éclatera pendant l'essai de conciliation.

Le roi nomma de nouveau une commission pour concilier ces différents points de vue. Elle était composée de quatre membres : l'archevêque Albik, le prévôt Zdeněk de Laboun, Jacques, le doyen de Vysehrad et le recteur de l'Université Kristan de Prachatic (4).

Cette commission se réunit dans le presbytère de Kristan et convoqua Jean de Jesenic, Jacobelle de Stribro et Simon de Tisnov partisans de Huss et les théologiens, Stanislas, Palec, Jean d'Elias et Pierre de Znoymo.

Le prévôt Zdeněk leur demanda à tous, s'ils voulaient obéir à la sainte et universelle église romaine.

Les amis de Huss y consentirent de même que les théologiens qui ajoutèrent que sous cette dénomination, ils comprenaient l'église dont la tête est le pape et le corps les cardinaux. Zdeněk proclama alors qu'ils

---

(1) Doc. 61. Sedlak. Huss, 287, ne se donne pas la peine de mentionner où Huss prend « cette hérésie » il la donne comme la sienne !

(2) Cf. Adalbert Rankv : papa errare et deviare potest et non est idoneus regere immaculatam sponsam Christi (ibid. 42 n. 1.) Cf. Mansi XXVII, 547.

(3) Cf. Vindiciae: Ex instrumento, p. 310, Excensura lata et publicata (par la Sorbonne) d. 26. M. 1664, in librum cui titubus est : La défense de l'autorité d. N.S.P. le Pape etc. p. 229, 304, 315, etc.

(4) Chron. Univ. Prag. 576 s. Doc. 510.

étaient d'accord contre quoi les théologiens protestèrent. Le jour suivant, les partisans de Huss allèrent si loin dans leurs concessions qu'ils se déclarèrent prêts à se soumettre à l'église romaine, *cujus papa Joannes XXIII pro tunc est caput* — et le corps les cardinaux, *in omni materia catholica*, en ajoutant « *sicut quilibet bonus et fidelis Christianus deberet et tenetur* » (1). Cette addition sembla innacceptable aux théologiens et les pourparlers furent rompus. Leur insistance à demander la condamnation des articles de Wicléf cachait seulement leur mauvais vouloir de se réconcilier avec le parti de Huss, et leur intransigeance rendait toute conciliation impossible. Mais la commission reconnut alors où était le manque de bonne volonté.

Sur l'instigation des théologiens, les livres de Wicléf furent condamnés au petit concile de Rome par la bulle « *Inter omnes* » le 10 fév. 1413 (2) et brûlés devant l'église de Saint-Pierre. Le concile n'aboutit pas, mais les théologiens réussirent à gagner l'appui du pape contre Huss, qui s'était attiré sa colère par sa lutte contre les indulgences.

Après s'être absenté quelques temps de Prague, Huss y revint à la fin de février et y trouva la situation favorable pour lui et pour son parti. N'avait-il pas montré sa bonne volonté d'arriver à une conciliation avec ses adversaires...? Mais dès son retour à Prague, l'interdit rentra de nouveau en vigueur et Huss se vit encore obligé de quitter la ville. En même temps le roi privaît du professorat et du canonikat Stanislas de Znoymo, Etienne de Palec et Pierre de Znoymo, les anciens partisans de Wicléf et amis de Huss, qui étaient devenus ses pires ennemis, les considérant comme les vrais

---

(1) Doc. 507 s.

(2) *Condemnatio libr. J. Wicléf*. Doc. 467-469. C'est Olanus in Romana curia causarum procurator qui annonce cette bonne nouvelle (*solatium magnum*) de la condamnation des livres de Wicléf à Georges Bora, docteur en théologie, principal accusateur à Prague, que Olanus appelle « *domine mi et fautor singularissime !* » (469 Doc.). On voit que l'influence de l'argent domine toujours à Rome.

Jesenic accompagnait la bulle de remarques ironiques et satiriques (Doc. 470 s.) qui à Constance furent attribuées à Huss. Cp. Doc. 311-312, 309.

perturbateurs de la paix et les exilait du royaume — utpote dictarum dissensionum patratores — propter quod ipsorum notabilem malitiam, dignam anima aversione, refrenare volentes (1).

C'était dans un certain sens un succès pour Huss, le roi et la commission étaient obligés de reconnaître les bonnes dispositions de son parti et le mauvais vouloir des théologiens. Le roi et la commission composée d'ecclésiastiques — avouaient donc ainsi publiquement que c'étaient les théologiens qui étaient cause des querelles et cherchaient à se débarrasser de Huss sous prétexte d'hérésie. Ils se voyaient ainsi punis de la peine qu'ils réclamaient pour Huss. Leur haine contre Huss s'accrut encore si possible par l'exil et le succès de Huss. Ceci explique le rôle lamentable que joua Palec à Constance.

Cette victoire de Huss devait être la dernière.

Huss se rendit de Prague à Kozi Hradek où il acheva son traité « De Ecclesia » (2) en s'appuyant sur les idées de Wiclef. Au commencement de ce traité, il donne différentes définitions de l'église, il parle de son pouvoir ainsi que de la papauté, puis, dans une large mesure, il s'occupe des polémiques avec les théologiens, enfin dans les derniers chapitres, il parle des peines ecclésiastiques. Ce traité fut envoyé et lu publiquement à Prague.

A la campagne, Huss ne cesse pas de prêcher et écrit en même temps des traités contre ses adversaires, entre autres la : « Responsio ad scripta M. Stephani Palez et Responsio ad scripta M. Stanislai de Znoyma, Refutatio scripti octo doctorum théologie (3), enfin, pour remplacer près des fidèles ses prédications orales, il compose en tchèque sa grande œuvre « Postilla » où tout en se servant de la Postille de Wiclef, il sait conserver son originalité (4).

---

(1) Doc. 510-511.

(2) Op. I, 196-255.

(3) Op. I 255-334.

(4) Cf. Sedlak: La source de la postille tchèque de Huss. Les études et les textes I, 257 s.

Contre le professeur viennois Sybart, il défend l'honneur de Jérôme de Prague et des étudiants slaves inculpés par lui d'hérésie. Un étudiant croate, Dominique de Zagreb, élève de la faculté de Prague, avait été arrêté à Vienne sous prétexte d'hérésie, et Sybart avait écrit à l'évêque et au chapitre de Zagreb pour les mettre en garde contre la propagation dans leur pays des hérésies de Wiclef qui infestaient déjà la ville de Prague.

Dans une lettre sévère adressée à Sybart, Huss prit la défense de Jérôme et des étudiants slaves (1) et de son côté, le recteur de l'Université de Prague, Michel de Malenic envoya une plainte à celle de Vienne contre les diffamations de Sybart (2).

Huss rentra à Prague le 12 avril 1414 (*Ostensio reliquiarum*) mais il n'y resta pas longtemps, il retourna à la campagne à Ousti et après la mort de son protecteur Jean de Ousti, il se rendit à Krakovec chez son ami Lefl de Lazan.

Huss continua d'écrire et publia dans cette période, « La substance de la doctrine chrétienne (3) ». La brève exposition de la foi et du pater noster, *De sex erroribus en tchèque* (4) (fini à Prague) peut-être le catéchisme, et l'orthographe où Huss propose une simplification de l'orthographe tchèque, qui fut en grande partie acceptée par les frères Tchèques et ainsi réalisée, Les livres contre le chef de cuisine (prêtre qui se fait cuisinier et diffame Huss par ses mensonges.) (5).

Mais ses adversaires n'étaient pas non plus inactifs et Etienne de Dolan écrivait contre Huss (1414) le *Dialogus volatilis inter aucam* (Huss) et *passerem* (6), Pa-

---

(1) Doc. 63.

(2) Doc. 512 s.

(3) éd. Erben III, 255-258.

(4) éd. Erben III, 212-240. *De sex erroribus en latin*, dont les sentences... « auctoritates » étaient gravées sur les murs de la chapelle de Bethléhem, v. Op. I, 191-195.

(5) éd. Erben III, 241-254.

(6) Pez: Thes. IV, 433-502.

lec : De Ecclesia et l'Antihus (1) et avant déjà Stanislas de Znoyma « Alma et venerabilis » (2) et un anonyme, Eloquenti viro » (3) et un auteur inconnu : « De Ecclesia » (4).

---

(1) éd. Sedlak, Hus: De Ecclesia; (partes selectae), 202-s., Revue; Illidka, 1911-12.

(2) Loserth; Archives LXXV, 361-413 (Palec: Replicatio contra quidamistas 344-361).

(3) Hardt III., 338-391, cf. Sedlak; Etudes I, XXIII s.

(4) Sedlak ; Etudes I, 312-348.

## TROISIÈME PARTIE

---

### Huss devant le Concile de Constance

---

La situation de l'église était désolante : ni le concile de Pise, ni le concile manqué de Rome n'avaient réussi à l'améliorer.

Le pape Jean XXIII, voyant que Ladislas de Naples serait toujours pour lui un ennemi redoutable, rechercha l'appui du roi Sigismond alors engagé dans une guerre contre les Vénitiens. Celui-ci demanda au pape de convoquer un concile pour mettre fin au schisme. Jean se soumit (1). Mais pressentant le sort qui l'attendait, il voulait réunir le concile à Bologne où il était en sûreté. Sigismond au contraire, désigna une ville qui était accessible de tous les points de l'Allemagne : Constance. Enfin, le 31 octobre 1413 à Viglud, le pape consentit à convoquer le concile à Constance pour le 1er novembre 1414 (2).

Le roi Sigismond à qui l'affaire de Huss n'était pas indifférente, comme héritier de la couronne de Bohême, suggéra au pape l'idée de mettre fin à son procès à la condition qu'il irait défendre sa cause à Constance.

Sigismond envoya au printemps de 1414, deux Seigneurs tchèques, Jean de Chlum et Venceslas de Dubé

---

(1) Papa Joannes XXIII, Doc. 513 s.

(2) Doc. 515-518.

auprès de Huss pour le décider à aller au concile sous la garantie « *salvi conductus* » libere ut Constantiam veniens e converso redire ad Bohemiam possit (1).

Huss qui n'avait pu se rendre à Rome à cause des fausses accusations portées contre lui et des mesures illégales de la curie — car il eût semblé les justifier en obéissant, — n'était pas hostile à l'idée d'aller se justifier devant le concile sous la garantie que lui offrait Sigismond et il accepta cette proposition qui lui permettait de se justifier en audience publique, sans craindre l'emprisonnement, et par Etienne Harnmeister, il fit annoncer à Sigismönd qu'il était prêt à se rendre à Constance sous la garantie offerte : « *sub protectionis vestrae salvo conductu* ».

Dans une lettre il communiqua au roi les dispositions qu'il avait prises avant de partir : il avait fait annoncer partout qu'il allait à Constance discuter publiquement avec ses accusateurs et il remerciait Sigismond de lui avoir accordé cette faveur. Il déclarait que l'unique but de ses prédications était de ramener le clergé et le peuple « *ad imitationem Christi — propter quod datus sum in odium, non omni populo sed illis, qui ipsi domino moribus adversantur.* » Cité par ses adversaires devant l'archevêque il s'était toujours justifié, mais à Rome ses avocats n'avaient pu obtenir justice.

Le roi Venceslas de son côté, n'était pas hostile au voyage de Huss, ayant reçu le 11 juin 1414 une lettre

---

(1) Relatio 237, — misit certos nobiles — injungens eisdem ut M. J. de Husinecz, regio ipsius nomine inducere velint et *assecurare ipsius salvo conducto et nomine*, ut ipse tum pro extirpanda sua tum etiam regni Bohemiae sinistra infamia, velit venire Constantiam ad dictum concilium générale. Doc. 238. Quant au sauf-conduit v. spec. Novotny; Hus, II, 343 s., Hall A.; Sigmund und Hus, Freiburg i. B. 1912, Sedlak; Hus, 356 s.

(2) Le sauf-conduit. Doc. 237-238, l'aller et le retour, libere redire.

(3) Sigismundo Doc. 69-71, *ut in pace veniens, in ipso generali concilio valeam fidem quam teneo publice profiteri*. Nam sicut nihil in occulto docui, sed in publico, ubi magistri, baccalaurei, sacerdotes, barones, milites et ceteri homines plurimum conveniunt, *sic opto non in secreto, sed in publica audientia audiri, examinari, praedicare et omnibus quotquot arguere voluerint, juvante spiritu domini respondere*. Nec spero verebor confiteri Christum dominum, et pro ejus lege verissima, si oportuerit mortem pati.

du pape (1) où celui-ci l'exhortait à combattre la propagation des hérésies de Wiclef en Bohême. Il n'ignorait pas non plus la lettre de Gerson adressée le 27 mai 1414 à l'archevêque de Prague, pour le mettre en garde contre les hérésies et lui conseiller de mettre fin aux « zizania diversorum errorum » avec l'aide du bras séculier et du feu « excidens haereses cum auctoribus suis et in ignem mittens » — il lui recommandait de s'adresser au roi Venceslas, qui n'était pas favorable aux hérésies (2).

Pendant ce temps, Huss se préparait pour le concile. Le 26 août, par des affiches publiques en tchèque, en latin et en allemand, il invitait tous ceux qui auraient des hérésies à lui reprocher, à venir en faire la preuve au synode « sub poena talionis » devant l'archevêque et déclarait se tenir à leur disposition, de même qu'au concile de Constance, pour prouver son innocence (3).

Le synode du clergé se réunit le 27 mars, mais l'accès en fut interdit à Jesenic, le représentant de Huss.

Huss demanda alors un certificat d'orthodoxie à l'inquisiteur pragois Nicolas évêque de Nazareth. Et le 30 août devant les mandataires de Huss et les témoins publics, celui-ci certifia oralement et par écrit que Huss avait voulu rendre compte de sa foi devant l'archevêque, — comme il était prêt à le faire à Constance — envers et contre tous mais que « nullus hominum coram nobis comparuit, qui praefatum mag. J. Huss denuntiaret, vel ipsum de aliquo errore vel haeresi accusaret — et que lui-même avait souvent parlé avec Huss et qu'il l'avait toujours trouvé « *verum catholicum et fidelem* » (4),

---

(1) Cochleus Hist. Hussit. 22-23, Berghauer, Protomartyr poen 395.

(2) J. de Gersono D. 253-257. Habetis autem brachium potestatis secularis potentissimum praesto paratumque : ser. scil. principem D. Venceslaum cui displicere praefatos errores dudum apud nos vulgatum est.

(3) Intimatio. D. 66 s, paratus semper ad satisfactionem omni poscenti eum de ea, quae in eo est, fide et spe, reddere rationem, qui erroris pertinenciam vel haeresim quamcunque sibi voluit imponere, ut se inscribant ibidem juxta legis de et juris exigentiam.

(4) Doc. 239-244.

Huss demanda également au roi et à la reine de témoigner que l'accès du synode lui avait été interdit et que personne n'avait prononcé une accusation contre lui, du reste, il donnait rendez-vous à Constance, à tous ses accusateurs (1).

Et comme les Allemands lui reprochaient de les avoir fait expulser de Prague, Huss envoya son ami, M. Jean de Pribram au recteur de l'Université réclamer une copie notariée du décret de Kutna Hora et de l'acte qui l'enregistrait dans les archives universitaires.

Huss préparait également sa défense devant le concile en annotant de gloses et d'explications les accusations portées contre lui en 1409, 1410 et ainsi que celles portées à Rome en 1412 par Michel de Causis (2). Il réunissait et préparait des matériaux pour sa défense et sa justification devant le concile et pour l'audience publique : *De sufficientia legis Christi* (3). *De fidei suae elucidatione* (4) (*Credo in spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam Catholicam, Sanctorum communionem*) et la prédication de Pace (5) (*Pax huic domui*).

Tous ces écrits sont bien orthodoxes et Huss y entremêle à bon escient des pensées de Wiclef pour prouver ainsi pratiquement au concile, qu'on peut très bien lire Wiclef sans être hérétique, ce qu'il voulait toujours démontrer (6).

Avant de partir pour Constance, Huss fit demander par des seigneurs tchèques aussi à l'archevêque s'il connaissait une erreur où même une hérésie chez lui. L'archevêque Conrad leur répondit évasivement — se nul-

(1) *Intimatio applicata in ostio regis*. Doc. 68-69. *Ac si quis haeresim ullam de me deferre potest proficisci paret ad illum concilium, ut ibi coram papa et toto concilio suo nomine (non anonyme comme c'était le fait) proferat, quam umquam haeresim a me audierit.*

(2) Doc. 164-185.

(3) Op. I, 44-48, *Utrum lex J su Christi, veri dei et veri hominis, per se sufficit ad regimen ecclesiae militantis*, cf. Gerson : *De examine doctrinarum* : *Vindiciae* 202 s. (III, II, I, : *sacram scripturam esse regulam sufficientem et infallibilem traditam a Deo pro regimine totius Ecclesiae (corporis et membrorum usque in finem saeculi 211.)*

(4) Op. I, 48-51.

(5) Op. I, 52-56.

(6) Cf. Novotny : Huss, II 351, et Loserth ; Huss und Wiclef 243 s., qui n'a pas compris cela.

lam haeresim nullumque errorem in M. Huso nosse, neque se ei quidquam crimini dare, *sed a papa eum accusari* huic igitur se excusaret (Doc. 532). Les Seigneurs Tchèques firent part de cette réponse au roi Sigismond en lui demandant, comme héritier du royaume de Bohême et défenseur de son honneur, que Huss pût au concile *veritatem suam ingenue defendere*, ne furtim contumelia afficiatur ad ignominiam nostrae nationis regnique Bohemiae. (1)

Puis Huss fit ses adieux à son élève Martin (2) et à ses fidèles de Prague (3) dans une touchante lettre, son testament,... dont les premiers mots indiquent bien le but de ses efforts : *Fideles et dilecti amici ! Scitis, me vos per longum tempus fideliter instituissse, praedicantem vobis dei verbum sine haeresi et sine erroribus, atque semper quaesivi, quaeror et quaeram usque ad mortem vestram salutem*. Puis il se plaint des faux témoins rappelle le sort du Christ, sollicite leurs prières, leur annonce qu'il part sans sauf-conduit et leur fait pressentir sa mort prochaine — fortasse jam *Praguae ante mortem* me non conspicietis — enfin il leur recommande de faire la volonté de Dieu.

Le jeudi 11 octobre, Huss se mit en route pour Constance (4), accompagné des seigneurs Venceslas de Dubé, Jean de Chlum, Henri de Lacembok, Jean Cardinal et du « baccalaureus » Pierre de Mladenovic.

Le voyage de Huss à Constance prouva qu'il avait aussi des amis à l'étranger et non seulement des ennemis comme le prétendaient ses adversaires. Il montra en outre qu'il y avait entre les Allemands de Prague et ceux de l'empire, une différence et que la réforme de l'église n'avait pas des partisans seulement en Bohême.

---

(1) Barones regni Boh. regi Sigis. Doc. 232.

(2) M. Martino discipulo suo. Doc. 74-75: Legitur superscriptio: Rogo te, quod istam non aperiās literam nisi certus fueris de hoc, quod sim mortuus.

(3) Boh. amicis. Doc. 73.

(4) feria quinta ante festum s. Galli, Doc. 244.

A Bârnau (1) Huss fut reçu par le curé et les chapelains qui lui donnèrent l'hospitalité et l'assurèrent de leur amitié. A Sulzbach où le « Lantricht » était justement réuni, il se présenta devant les conseillers et leur dit qu'ils avaient sans doute entendu dire beaucoup de mal de lui et il leur proposa de le questionner. Ceux-ci dans une assez longue discussion « valde grate omnia susceperunt ».

A Lauf, le curé qui était un grand juriste — magnus jurista — lui fit aussi un excellent accueil. A Nuremberg où les marchands avaient annoncé son arrivée, le peuple l'attendit dans les rues et le curé de Saint-Laurent M. Jean Helwel lui écrivit qu'il désirait lui parler depuis longtemps.

Là, Huss lança comme partout des intimations, invitant à une disputation immédiate ou devant le concile quiconque aurait quelque chose à lui reprocher, et Venceslas de Dubé l'informa que les « cives et magistri » voulaient s'entretenir avec lui en secret. Huss repoussa la discussion secrète en disant : Ego praedico publice, etiam volo ut audiant, quicumque voluerint. Le débat public dura quatre heures et à la fin les maîtres présents, lui dirent, que ce qu'ils avaient entendu était catholique et qu'ils n'enseignaient pas autre chose (2).

Huss fut si agréablement surpris de cet accueil bienveillant qu'il écrivit à ses amis de Nuremberg : « scitote quod nullum adhuc sensi inimicum » (75) de même l'interdit n'était observé nulle part à cause de sa présence.

Huss, qui était parti de Prague sans son sauf-conduit, devait aller le demander à Sigismond qui se trouvait alors à Aix-la-Chapelle pour son couronnement.

Cependant, au lieu de se rendre lui-même dans cette ville, il prit le chemin direct de Constance et envoya

---

(1) Postea in Nova Civitate valde grate omnes Teutonici me viderunt. Vaydami pertransivimus habentes magnum populum in admiratione. Doc. 75.

(2) Dixerunt: Procerto, magister, ista, quae nunc audivimus, catholica sunt, et nos eadem a multis annis docuimus et tenuimus (245).

son ami Venceslas de Dubé à Aix-la-Chapelle chercher son sauf-conduit, se croyant tout à fait en sûreté.

Huss, pendant tout son voyage, s'offrit à exposer ses idées et à Bibrach aussi, Jean de Chlum se montra si habile dans la discussion des questions théologiques et ecclésiastiques avec les prêtres et les « literatis » que ceux-ci le prirent pour un docteur en théologie, d'où le surnom qui lui resta de « doctoralis de Bibrach » (1).

Huss fut devancé d'une nuit par l'évêque de Lubuce qui annonça partout son arrivée à Constance, disant que c'était un sorcier qui savait lire dans la pensée des hommes, et qu'on l'amenait enchaîné (2).

Quelques jours après, Jean Zelezny, évêque de Litomyšl, se rendait au concile, accompagné de M. Marik, de Palec et de Stanislas qui allaient préparer la perte de leur ancien ami et disciple. Mais Stanislas mourut à Jindrichuv Hradec avant d'arriver à Constance (3).

Ces personnages furent rejoints à Constance par Michel l'ancien curé de Saint-Adalbert, digne mandataire du clergé (4).

Nous ne ferons pas ici l'histoire du concile de Constance, qui est bien connue. Nous dirons seulement que ce concile oecuménique de réforme n'a pas donné par sa conduite un grand exemple de réforme morale. Nous savons l'impression qu'il fit à Huss qui l'appelle non sans raison « concilium superbum, avarum omnique flagitio inquinatum » et dans une lettre il rapporte à ses amis cette pensée des Souabes : Constance ne sera pas purifiée dans 30 ans des péchés qui y ont été commis

---

(1) Doc. 93.

(2) Doc. 79.

(3) Sedlak (314) dit que Huss fut ainsi privé d'un témoin très dangereux, ce qui n'est pas juste, Stanislas n'aurait pu dire autre chose que Palec et ce qu'il dit contre lui en « Alma », C'est Stanislas qui soutenait la rémanence non Huss. La mort épargna à Stanislas cette dernière trahison de la vérité et de l'amitié.

(4) N'osant pas revenir à Prague, par crainte du roi, auquel il avait extorqué une forte somme d'argent, il s'était réfugié à Rome et y soutenait, non sans succès, les procès contre Huss avec l'argent de ses adversaires, — cum quibus pecuniis et aliis ibi per adversarios dicti M. Hus exhibitis contra ipsum M. Hus et adherentes ejus processus et citationes procurabat. Doc. 247.

pendant ce concile. (1). Nous comprenons très bien qu'une telle assemblée malgré les exceptions que nous admettons d'autant plus volontiers qu'elles sont rares, n'ait pu gagner l'estime de beaucoup de gens, surtout celle de Huss. (2)

Mais la position dogmatique du concile est gênante pour l'église romaine comme nous l'avons dit dans l'Introduction. Il n'y a que deux éventualités possibles. Où bien du point de vue du concile de Constance qui se considère comme oecuménique et supérieur au pape — c'est le concile du Vatican qui est hérétique — où bien vice-versa du point de vue du Vaticanum, c'est le concile de Constance qui est hérétique, à cause de son dogme de la supériorité du concile sur le pape.

La dogmatique romaine ne peut sortir de ce dilemme — du moins sans sophisme ; — nous répétons que le concile de Constance se considérerait comme oecuménique et était reconnu comme tel par le pape Martin V, ce qui suffit pour que ses décrets soient infaillibles.

Quand on traite le procès de Huss, il faut toujours avoir devant les yeux cette circonstance que les théologiens romains négligent complètement pour des raisons bien compréhensibles.

Le concile de Constance voulait-il sauvegarder la pureté morale de l'Eglise ? On peut en douter si on se rappelle son attitude dans les affaires de Jean Petit et de Jean de Falkenberg, qui contraste étrangement avec sa sévérité envers Jean Huss. Jean Gerson déclare lui-même que ce concile avait deux poids et deux mesures, qu'il pesait les causes dans des balances inégales, (3) que si Huss avait eu un avocat, il n'aurait pu être convaincu d'hérésie et il ajoute qu'il aimerait mieux avoir pour juges de sa foi des Juifs ou des païens que les membres du concile (4).

---

(1) Doc. 139.

(2) *Utinam videretis hoc concilium, quod vocatur concilium sanctissimum et errori non obnoxium* (139).

(3) Lenfant, *Histoire du Concile de Constance* T.I., p. XXV.

(4) Gerson, *Op. (Du Pin)* V, 444 cf. Schwab : *J. Gerson* 588, Tschackert; Peter von Ailli. 240.

Pour l'affaire de Jean Petit ce même Gerson déclare que : si le concile continue à user de délai et de dissimulation dans cette affaire, l'empereur et le roi de France, qui ont demandé si instamment la condamnation des erreurs de Jean Petit, ne manqueront pas de dire, *qu'on a condamné les erreurs de Jean Huss et de Jérôme de Prague, parce qu'elles étaient contraires aux intérêts du Clergé* ; mais qu'on a épargné celles de Jean Petit, parce qu'elles ne regardaient que les princes (1). Gerson avait prétendu que puisqu'on avait condamné cette proposition de Wiclef, (2), il fallait à plus forte raison condamner celle de Jean Petit qui va beaucoup plus loin, c'est-à-dire que l'homicide est excusable et juste quand il se fait à bonne intention, par zèle pour la loi et pour son prince (10) et que quand quelqu'un a juré, il n'est pas obligé de tenir son serment, s'il se trouve préjudiciable à lui ou à sa femme ou à ses enfants.

Mais les docteurs du parti Bourguignon avaient soutenu *que la Proposition attribuée à Wiclef avait été condamnée mal-à-propos* (1) (3).

Et pareillement dans l'affaire de Jean de Falkenberg Gerson se plaint ainsi : *C'est donner lieu aux Bohémiens d'accuser justement le Concile d'une partialité fort criminelle*, puisqu'on y a traité si indifféremment *une question aussi importante par rapport à la Morale Chrétienne*, et à la société civile, pendant qu'on a jugé *avec tant de rigueur d'autres hérésies* moins capitales. C'est ouvrir la porte aux brigandages, aux parjures, aux massacres, et aux assassinats. C'est avilir l'autorité du Concile, rendre nul tout ce qu'il a pu faire, et d'ailleurs prêter à rire aux Infidèles, aux Schismatiques, et surtout à Pierre de Lune (le pape Benoît XIII), et à ses fauteurs qui ne manqueront pas de triompher, de *ce que sur une matière de si haute importance, on a agi*

---

(1) Lenfant ibid T. II. c. V. 8.

(2) Les sujets peuvent corriger à leur gré leurs supérieurs, et les Seigneurs temporels peuvent ôter aux Ecclésiastiques leurs biens, lorsque ces Ecclésiastiques vivent dans l'habitude du péché (9).

(3) ibid. 10.

plus mollement depuis l'élection d'un Pape dont on attendait de si grandes choses, qu'on n'avait fait avant son élection. (1).

Gerson, il est vrai, s'exprime ainsi, après la mort de Huss. Nous avons cité ses paroles avant de traiter le procès de Huss au concile, car quelques-uns expliquent la cruauté du concile par son souci de sauvegarder la foi et la morale chrétiennes, quand les affaires de Jean Petit et de Jean de Falkenberg prouvent le contraire.

Huss arriva à Constance sans sauf conduit, le 3 novembre, le samedi après la Toussaint. Il descendit dans la maison d'une certaine veuve Fida non loin de la demeure du pape (rue Saint-Paul).

Le jour suivant, Jean de Chlum et Henri de Lacenbok annoncèrent au pape l'arrivée de Huss réclamant pour lui sa protection. Le pape la leur promit en disant qu'il défendrait Huss et que même s'il avait tué son propre frère, il serait en sûreté à Constance. (2) Il est bien regrettable qu'il n'ait pas tenu parole.

Jean XXIII, qui, prévoyant la fin de son règne, n'avait pas fait, sans une inquiétude d'ailleurs justifiée, le voyage de Constance, bien qu'il y fût reçu avec

---

(1) *ibid.* (Dialogue Apologétique) VI, 213.

(2) Et papa respondit, quod nullo modo vellet ipsum impedire seu impedire permittere; etiam si fratrem ejus germanum occidisset, quod debet esse securus manendi in Constantia. Doc. 246.

(3) Cf. Lenfant I, 17 s. Il partit de Bologne le 1<sup>er</sup> octobre bien pourvu de bijoux et d'argent, afin de gagner les uns par des présents et d'éblouir les autres par la magnificence de sa cour. A. Meran il fit un traité secret avec Frédéric, duc d'Autriche, qui était ennemi du concile et de Sigismond, et parent du duc de Bourgogne, il le fit capitaine général de toutes ses troupes, et de celles de l'Eglise Romaine, avec une pension de six mille florins d'or. Pareillement, il était fort généreux avec la caisse ecclésiastique envers Burchard, marquis de Bade (16.000 florins d'or) et il chercha à gagner tous les ennemis de Sigismond, comme p. ex. Jean, comte de Nassau, électeur de Mayence. Cf. Hardt IV, 60. C'est ainsi dit Lenfant (I, XV,) que le roi des Romains et le pape tâchaient de se tromper l'un l'autre. Sigismond faisait mine de reconnaître Jean XXIII pour un vrai Pape, bien résolu en secret à l'obliger à renoncer au Pontificat, et le Pape de son côté faisait semblant de convoquer de bonne foi un Concile, quoiqu'il ne le fit que pour la forme, et qu'il méditât le dessein de le dissoudre dès qu'il serait assemblé, si l'air du bureau ne lui était pas favorable.

La disposition de son cortège est bien indiquée par son bouffon qui lorsqu'il eut passé la ville de Trente lui dit : Pater Sante qui passo Trenta perdo. Cf. Dlugoss Hist. Polon XI. p. 360. Et quand à Arle-

toute la magnificence possible », leva l'interdit de Huss après son arrivée : C'est l'évêque de Constance qui, le 9 novembre annonça à Huss que le pape « de plenitudine potestatis suspendit jam dictum interdictum et sententias excommunicationis » et le demande « propter scandalum populi et rumorem evitandum, solum eorum missationibus solemnibus non intersit, sed alias liberrime tam civitatem quam ecclesias et quaelibet loca visitet juxta placitum suum (1).

Jean Cardinal ajoute que le pape et les cardinaux craignaient sa prédication publique, car le bruit courait qu'il prononcerait un sermon le dimanche suivant et donnerait un ducat à chaque auditeur. Et Huss dit lui-même : Maintenant, je reconnais qu'ils ont peur des prédications et réponses publiques que je pourrai faire, comme je l'espère « de dei gratia », à l'arrivée de Sigismond. (2).

Huss resta tout le temps chez lui pour se préparer au concile. Il disait aussi la messe. (3).

Sur ces entrefaites, Huss écrivit un traité : *Utrum expediat laicis, fidelibus sumere sanguinem Christi sub specie vini* (4), en réponse à Jacobelle de Stribro, qui lui demandait son avis sur cette question, soulevée en Bohême après son départ. C'est la communion sous les deux espèces qui deviendra le symbole du mouvement hussite comme du reste de la Réforme actuelle.

Huss n'est donc pas l'auteur de cette innovation comme on le croit d'habitude, ce qui prouve d'ailleurs aussi, que Huss et le mouvement dit hussite ce n'est

---

berg son équipage versa, le pape dit à son entourage empressé à l'aider : par le diable je suis à bas, j'aurais bien mieux fait de demeurer à Bologne (Jaceo hic in nomine diaboli). Regardant ensuite Constance, je vois bien, dit-il, que c'est ici la fosse où l'on prend les renards (19).

Cf. Richenthal: *Chronik des Constanzer Concils*, Buck (Stuttgart 1882).

(1) Doc. 20.

(2) — 79.

(3) — 80 *Ei ideo liberi sumus in Constantia, et magister quotidie divina peragit et in tota via peregit hucusque.* (Cf. 249, « iam amplius non officiabis vel missabis » dirent les évêques venus pour chercher Huss). v. p. 126.

(4) Op I, 42-44.

pas tout à fait la même chose, ce dernier existant déjà avant lui. Mais il est certain que Huss contribua beaucoup à sa propagation en approuvant le « calice ». Nous sommes donc en présence (1), de l'évolution de la pensée de Milic de Kromèriz, précurseur de Huss qui demande la fréquente communion pour les laïques malgré l'opposition des autorités ecclésiastiques. Cette idée fut réalisée par Matthias de Janov, et aboutit à la communion sous les deux espèces. Au dire de l'évêque Rokycana, c'est même Matthias qui aurait donné le premier cette nouvelle communion. (1).

Et c'est son élève et partisan, fervent Jacobelle de Stribo qui commença à propager et à défendre publiquement la communion sous les deux espèces d'ailleurs tirée de l'Ecriture. (2).

Avant le voyage de Huss à Constance, Jacobelle avait déjà pratiqué la communion sous les deux espèces et les curés des quatre églises de Saint-Michel, Saint-Nicolas Saint-Adabert et Saint-Martin avaient suivi son exemple, ce qui leur avait valu à tous l'excommunication de l'archevêque. (Cf. Doc. 178.) (Huss n'avait pas encore pratiqué cette innovation).

L'idée de Jacobelle est que le calice est l'ordre du Christ et la condition du salut. (3) (*Nisi manducaveritis.*)

Il avait défendu son opinion publiquement par la *questio* : (4) *Utrum expediens sit et necessarium ex institutione Christi, quod communitas fidelium laicorum su-*

---

(1) Cf. Hardt, III, p. 20, De Regulis V. et N. T. (Matthias de Janov), ed. Kybal, Tr. II. Reg. I. c. 1 p. 51, 69, 98, etc. Sedlak (300) dit bien que Jacobelle la tire, comme conséquence, du « De Regulis » de Matthias de Janov, cf. Débuts du calice (Sedlak): Rev. du clergé cath. 1911, 1913, 1914, p. 497 s.

(2) En outre, il ne faut pas oublier les traditions anciennes cyrillo-méthodiennes du pays qui demeuraient toujours dans le peuple, quoique on ne puisse pas les prouver mathématiquement, et même nous pensons qu'il ne faut pas exclure complètement le voisinage et l'influence de l'Eglise orthodoxe (Jérôme!), de même que le désir de renouveler l'Eglise primitive.

(3) Selon la dogmatique cath. rom., ce n'est pas nécessaire ni correct, car le Christ est entier (avec le sang) dans l'hostie.

(4) Cf. Débuts du calice, Sedlak, Revue du clergé cath., 1911, 1913, 1914 (398 s.).

mat sépius corpus et sanguinem Christi sub duplici forma sacramentali ». La disputation de Jacobelle avait soulevé une grande agitation même chez les partisans de Huss, aussi Jacobelle de Stribro s'adresse-t-il à ce dernier pour lui demander son avis.

Huss dans son traité « *Utrum* » approuve le calice en s'appuyant sur l'Écriture et les Pères ainsi que sur la pratique de l'Eglise primitive. Bien que le Christ soit tout entier dans chacune des espèces, il est bon et permis selon l'institution du Christ de communier aussi sous l'espèce du vin. Le point de vue dogmatique de Huss est correct.

Le calice reçoit ainsi son approbation et deviendra ainsi le symbole du hussitisme.

Le 5 novembre, Venceslas de Dubé arriva à Constance avec le sauf-conduit de Sigismond.

Mais les ennemis de Huss ne restaient pas inactifs et spécialement Palec et Michel cherchaient tous les moyens d'exciter l'opinion contre lui, disant qu'on aurait dû dès son arrivée l'emprisonner comme hérétique. Michel fit afficher à la porte de la cathédrale une copie des procès de Huss pour le diffamer et le rendre suspect d'hérésie.

Quand on demanda au pape d'intervenir contre eux en faveur de Huss, il répondit : « *Quid ego possum ? tamen vestri faciunt.* » (2).

Huss écrivait à ses amis de Bohême : *multi adversarii et fortes insurgent contra me, quos praesertim concitat venditor indulgentiarum Pataviensis decanus (Thiem) jam praepositus et Michael de Causis, qui semper annectit processus contra me* (3) Thiem trouvera à Constance l'occasion de se venger de Huss qui lui avait nui en Bohême dans son commerce des indulgences.

Le but principal des ennemis de Huss, était de le faire mettre en prison et ils ne négligeaient rien pour y arriver.

---

(1) Cf. Doc. 247.

(2) Cf. Doc. 79.

(3) Cf. Doc. 78.

A la fin de novembre courait à Constance, le faux bruit que Huss s'était enfui de la ville dans une charrette de foin (in curru in quo foenum vehébatur. D. 247).

Ce bruit quoique faux atteignit néanmoins son but.

Le 28 novembre les deux évêques d'Augsburg et de Trente, se rendirent avec le maire de Constance chez Huss et l'invitèrent au nom du pape et des cardinaux (1) à venir discuter avec eux, comme il en avait témoigné le désir, se déclarant prêts à l'écouter (2).

Jean de Chlum évantant un piège, représenta aux envoyés que Huss avait un sauf-conduit du roi, et que celui-ci s'opposait à ce qu'il entrât en discussion avec lui que ce fût avant son arrivée. (3) Les évêques lui répondirent hypocritement : Domine Joannes ! nos venimus solum pro bono pacis, — ne tumultus fieret — paroles, dont l'écho nous rappelle le procès d'un autre hérétique en Palestine. (Mc. XIV, 2).

Huss répliqua qu'il n'était pas venu à Constance pour discuter avec les seuls cardinaux, mais devant tout le concile, pourtant il consentit à les suivre en disant qu'il aimerait mieux mourir que de renier la vérité reconnue par l'Écriture.

Dans l'escalier les délégués déclarèrent à Huss : « Jam amplius non officiabis vel missabis » et la maison avec ses environs fut gardée militairement.

Aux cardinaux qui lui disaient qu'ils avaient entendu sur son compte « multa et mirabilia » et qu'il avait soutenu et propagé en Bohême « multos errores » Huss répondit : Reverendissimi patres ! sciat Vestra Paternitas,

---

(1) Per dictos ejus aemulos, sc. Palecz et Michael de Causis instigati Doc. 248.

(2) (Ibid.) et sicut ipse prius optabat loqui illis quia jam essent parati ipsum audire.

(3) Il avait dit au maire de Constance « in Teutonico » : Vos sciatis, quia si diabolus veniret ad videndum causam suam ipse deberet veraciter audiri, et aux évêques la volonté du roi ; et si Huss consentiret ad remeandum Constantiam vobiscum, tunc dicite sibi, quod de illa materia nihil loquatur, nisi in praesentia mei (ibid.).

(4) Ego non veni ad cardinales huc tantum, nec umquam optabam loqui illis seorsum — sed ad totum concilium veni — et ibi loquar, quidquid deus dederit — ego potius volo mortem eligere, antequam veritatem ex scripturis vel alias mihi cognitam denegarem (ibid.).

quod antequam unum errorem tenere vellem, *pōtius velem mori*. Et ecce *libere veni* ad istud sacrum concilium, et docto, quod alicubi erravi, *paratus sum humiliter corrigi et emendare*. Les cardinaux approuvèrent la réponse de Huss et s'en allèrent en le laissant sous bonne garde.

Quand Huss fut seul avec Jean de Chlum, il reçut la visite d'un frère mineur Didacus, un des plus célèbres théologiens de l'époque, qui, se donnant pour un simple moine — ego simplex idiota, — se mit à l'interroger sous prétexte de renseignement. Didacus demanda d'abord à Huss, s'il affirmait, qu'après la consécration, le pain matériel restait dans l'hostie (*remanentia*). Ce dernier lui répondit « *non teneo* ». Le moine renouvela sa question et obtint de Huss la même réponse négative, mais ayant répété sa question une troisième fois, il s'attira une réprimande de Jean de Chlum et s'excusa par un mensonge : Egregie miles, non imputetis mihi idiotae et simplici fratri, quia quaero propter informationem. (1).

Mais quand le moine commença à aborder les grandes questions théologiques « de unione hypostatica, etc. » Huss s'aperçut du piège et après en avoir fait part à Jean de Chlum, il dit très justement au moine : Tu frater dicis te simplicem et ego considero, quia tu es duplex, non simplex (250).

Quand le visiteur fut parti les gardiens de Huss lui révélèrent qu'il avait eu affaire à M. Didacus, « subtilissimus theologus in tota Lombardia reputatus. » (2).

Huss déclara regretter de ne l'avoir pas su plus tôt, qu'il l'aurait confondu par des arguments tirés de l'Ecriture, et il exprima le souhait que tous ses contradicteurs fussent pareils, dans ce cas avec l'aide de Dieu et de l'Ecriture, il n'aurait rien à craindre (3).

---

(1) Doc. 249.

(2) Cf. Novotny: Hus, II 375 s. n. 1 Fra Didacus de Moxena, mandataire du roi d'Aragon, qui se vengea de sa confusion sur Huss en écrivant pour Ferdinand une lettre à Sigismond contre Huss et en se réjouissant cruellement de sa mort.

(3) O si hoc scivissem, ipsum alias scripturis pupugissem! Et uti-

L'après-midi du même jour, les cardinaux se concertèrent pour décider ce qu'ils devaient faire de Huss. Palec et Michel invitaient (continue instigabant) les prélats à ne pas le laisser en liberté, ne cachant pas la joie qu'ils auraient à le voir en prison (1). Palec plaint hypocritement Jean Cardinal, ami de Huss, qui, disait-il, avant de se laisser séduire par Huss était estimé de la curie.

Jean lui répliqua non sans ironie, qu'il le plaignait davantage lui-même et que Jean ne serait digne de pitié que s'il avait fait quelque chose de mal. Et comme Palec se vantait de fournir à Huss « une mer de preuves tirées de l'Ecriture », il ajouta que son ami en serait charmé.

Vers le soir, les cardinaux firent savoir à Jean de Chlum, qu'il pouvait s'en aller, mais que Huss resterait au palais du pape. Jean outré du piège dont son ami avait été victime se rendit près de Jean XXIII pour protester. Il lui rappela la garantie qu'il avait accordée à Huss et lui représenta que son arrestation constituerait une violation du sauf-conduit du roi Sigismond. Il ajouta que son envoyé François (2) était dans la mission qui était venue chercher Huss.

Le pape renia François (3) et mit l'arrestation sur le compte des cardinaux, disant à Jean : *Tamen vos scitis, quomodo stant facta mea cum ipsis ; ipsi mihi eum dederunt, et oportebat me eum recipere ad captivitatem* (4).

Dans la nuit (*hora ut dicebatur IX*) Huss fut conduit par les soldats à la maison du « cantor » de la cathédrale où il resta 8 jours sous leur garde, enfin, il fut

---

*nam omnes essent tales, ipsos cum Dei auxilio et scripturae sacrae suffragio mihi suffraganti minime timerem. Doc. 250.*

(1) *Et saltantes circa aestuarium, gaudebant dicentes : Ha la ! jam habemus eum : non exibat nobis quousque non reddat minimum quadrantem. (Ibid.).*

(2) *Vester nuntius de camera.*

(3) *Et Franciscus ille est unus ribaldus, ille non est meus. (251).*

(4) Mladenovic, *Relatio D. 252*, ajoute que le pape a écrit le contraire de Shaffhaus au roi de France: *Jam illum haereticum habeo, quem volebat protegere iste rex Sigismundus.*

enfermé dans le carcer malsain du monastère des Dominicains.

Cependant, Michel de Causis travaillait toujours à la perte de Huss. Il dressa contre lui les articles (1) l'accusant de soutenir la rémanence, d'encourager la communion sous les deux espèces, de propager les idées erronées qu'un prêtre en état de péché mortel « non conficit » et qu'un laïque juste a le même pouvoir spirituel que le prêtre et les erreurs de l'Eglise. Il lui reprochait aussi, d'avoir fait exiler les Allemands, d'exciter le peuple contre le clergé, de prêcher le mépris de l'excommunication, et déclarait que les Vaudois et les autres hérétiques étaient ses partisans.

Son but principal était de faire emprisonner définitivement Huss ce « *intrinsecus lupus rapax* ». Enfin, il demandait au pape qui certainement se souciait peu des questions théologiques et religieuses de prendre la défense de son troupeau universel « *in quo Vos spiritus sanctus posuit regere ecclesiam dei* » (2).

Jean XXIII réunit une commission (le 4 déc. 1414) composée de Jean, patriarche de Constantinople, Jean évêque de Lubuce et Bernard évêque de Castela, pour examiner Huss.

Michel, avec les procureurs du concile, prépara pour elle un mémoire (3) des procès intentés à Huss depuis la bulle d'Alexandre V, jusqu'à l'aggravation de Pierre. Son but était de faire reprendre les procès antérieurs contre Huss, qui, sans pouvoir se justifier était ainsi placé comme accusé devant le tribunal.

Jean de Chlum protesta publiquement par des affiches à la porte de la cathédrale contre la violation du sauf-conduit de Huss par le pape et les cardinaux et il annonça à Sigismond l'arrestation de Huss.

Mais ni le pape, ni les cardinaux ne s'inquiétèrent de cette protestation : non seulement ils ne mirent pas

---

(1) *Primi articuli 194-199 Dec.* (Hi sunt aliqui articuli qui sufficiunt ad condemnationem ipsius!).

(2) *Doc. 199.*

(3) *Doc. 199-204.*

Huss en liberté, mais le 6 décembre ils le firent enfermer dans un cachot malsain, voisinant avec un cloaque au monastère des Prédicateurs sur le Rhin. Si bien que Huss tomba gravement malade et que Jean se vit obligé de lui envoyer ses médecins (1) pour qu'il ne mourût pas avant son procès.

Dans toute l'affaire de Huss il y a seulement deux points principaux qui pourraient être sérieusement considérés comme hérétiques. La rémanence et sa définition de l'Eglise des prédestinés. Et avant son dernier procès il faut les considérer de plus près.

Les autres articles concernent plutôt la pratique de l'Eglise que le dogme (comme p. ex. que les dîmes sont des aumônes, etc.).

Certains articles comme *Christus obedivit diabolo* (2) témoignent seulement de la mauvaise volonté mise par le concile à comprendre la véritable pensée de Huss qu'il juge sur des phrases séparées de leur contexte.

On peut même dire que *seule la rémanence serait anti-dogmatique*, si Huss l'avait soutenue, car à cette époque la doctrine et la définition de l'Eglise n'étaient pas encore dogmatiquement déterminées et quant à la doctrine du pouvoir du pape, c'est le concile même qui était hérétique.

Huss ne fait qu'emprunter la définition de Saint-Augustin qui est basée sur la grâce finalis perseverantiae ou si l'on veut praedestinationis (Saint-Paul).

Toute sa doctrine dogmatique, nous le répétons, n'est pas originale, elle n'est ni de lui, ni de Wiclef. Ils n'ont fait que suivre les Pères, l'Ecriture et l'ancienne pratique de l'Eglise primitive. D'où l'assurance absolue de

---

(1) Ad monasterium Praedicatorum, quod jacet in Rheno, seu dicto stagno, et ibidem impositus ad opacum vel tenebrosum carcerem. et immediate vicinum uni cloacae. In quo carcere cum ad aliquod septimanas jacuisset, gravis febris et ventris constipatio eum evasit; ita quod jam sua vita desperabat et papa Joannes XXIII sibi suos medicos deputavit qui et clysterisaverunt eum in carcere.

(2) Accusationes Doc. 214.

Huss d'être dans la vérité et son refus d'abjurer les vérités des Saints-Pères et de Saint-Augustin en particulier. *Il était donc pour le concile absolument impossible de prouver une hérésie à Huss (par l'Ecriture et la doctrine des Pères). Personne du reste, n'avait pu le prouver en Bohême malgré les invitations réitérées de Huss.* Et le concile à défaut de raisons employa la force et l'injustice.

Si les théologiens romains croient le prouver à présent, c'est par un procédé scientifiquement frauduleux, en jugeant la doctrine de Huss selon la doctrine du Vaticanum; oubliant que selon cette méthode c'est aussi le concile de Constance. Gerson, Ailly et même les Pères qui pourraient être condamnés comme hérétiques.

Jamais Huss n'a voulu soutenir une erreur, mais *il demande seulement qu'on lui prouve qu'il a tort en lui fournissant des arguments tirés de l'Ecriture ou des Pères.* Le concile ne pouvant y parvenir aura donc recours à un abus de pouvoir, — il n'essayera pas de justifier sa décision sous le fallacieux prétexte, qu'on ne discute pas avec les hérétiques (sans prouver à Huss qu'il l'est !) et que son autorité est infaillible — et pourtant aucun théologien romain n'oserait affirmer à présent que le concile général de Constance était infaillible.

Gerson trahit bien la gêne du concile pour motiver la condamnation de Huss par ces paroles : *Concilium generale* (la dogmatique romaine d'aujourd'hui ne le considère pas comme tel !) *potest et debet damnare Propositiones multas, vel Assertiones hujusmodi, quamvis non possent ex solo et nudo textu expresso Sacrae Scripturae patenter reprobari, seclusis expositionibus Doctorum, vel usu celebri Ecclesiae et caeteris. Hoc practicatum est in hoc Concilio IN MULTIS assertionibus J. Wiclef, et J. Huz. Imo de ista, quod est communicandum per laicos sub utraque specie panis et vini (1), et*

---

(1) Vindiciae L. III, II. Pars principalis de via veritatis IV, dir. p. 104.

pareillement par cette affirmation que le concile peut condamner les nombreuses propositions (*multas*!) avec leurs auteurs « *licet habere glossas aliquas* (!) vel *expositiones* vel *sensus logicales veros possint* (!) Hoc practicum est in hoc Concilio de *multis Articulis* et Wiclef et J. Huz ; *quorum aliqui poterant* vel de vi Logicae, vel Grammaticae, *defensionem aliquam recipere* ; ut in Articulis *qui sunt indefinite traditi* (!) vel qui loquuntur de possibilitate, prout posse Logicum est, et non Physicum : vel qui possint ad aliquem sensum verum trahi si seorsim ponerentur. (1)

Maintenant nous comprenons pourquoi il dit que si on avait accordé un avocat à Huss, il n'aurait pas pu être condamné ; mais nous nous étonnons en même temps de la légèreté d'un concile qui se disait général et chrétien dans une affaire aussi grave.

Il faut dire que par ces « *glossas aliquas et expositiones* » dont parle Gerson, Huss ne fait que rendre leur vrai sens à ses articles abusivement séparés de leur contexte et de leur sens véritable, — c'est pourtant toujours l'auteur lui-même qui est le mieux placé pour expliquer sa propre doctrine. — Et Hefele est obligé lui-même de reconnaître que certains articles n'ont pas été cités correctement et qu'ils font fait du tort à Huss. (2).

La meilleure preuve est qu'ils furent rédigés (c'est-à-dire corrigés) par le concile trois fois, nous ne cesserons de répéter que par ce procédé on pourrait condamner tous les Pères de l'Eglise.

Quant à la rémanence, jamais Huss n'a soutenu que le pain matériel restait dans l'hostie après sa consécration. Il déclare formellement à Constance « *Non tenui nec teneo* » (3). Et même ses pires ennemis Palec et Stanislas n'osent l'affirmer dans leurs écrits contre Huss, bien que ç'eût été leur meilleure arme contre lui.

---

(1) Ibid. III dir. p. 163.

(2) Hefele : VII, 150.

(3) Responsiones M. J. Hus ad art. I. W. ed. Sedlak, Hus, 305\* (XVIII).

Ça ne veut pas dire que Huss ne se soit peut être pas rendu compte des difficultés de ce dogme énigmatique et mal compris, comme le firent du reste aussi Thomas de Stitny et même Ailly dont l'idée fit naître le premier doute dans l'esprit Luther, quant à ce dogme. (1).

D'ailleurs, il faut bien remarquer que les articles reprochés à Huss à ce sujet, ne sont pas contenus ni tirés de ses livres, *mais fabriqués uniquement sur le témoignage de ses adversaires contre lui*. Leur fondement est donc plus que suspect du point de vue juridique et psychologique, si l'on considère la qualité des témoins et la difficulté de la manière. Car d'une part les distinctions scholastiques sont extrêmement subtiles et d'autre part, il ne faut pas se fier à des témoignages relatifs et trompeurs.

Il y a une grande différence au point de vue dogmatique entre les termes « *forma panis, panis materialis, panis angelorum.* » Et là est le malentendu ou la mauvaise volonté des témoins qui entendant Huss prononcer le mot « pain » y ont sciemment ou non ajouté le mot « *materialis* » Huss a bien employé les mots *forma panis* ou *panis angelorum*, mais jamais il n'a pas affirmé que c'est le *panis materialis* qui restait dans l'hostie, personne ne pourra trouver cette affirmation dans ses écrits. Le concile n'y a pas réussi non plus, ainsi a-t-il eu recours à des témoins.

Tous les efforts faits par les théologiens romains pour prouver le contraire, sont vains et non dépourvus de sophisme.

Naturellement, il faut savoir ce que sont les disputations scolastiques dont seule, la conclusion importe, et il faut se demander aussi si la « *sententia est affir-*

---

(1) Luther, *De captiv. babyl.* (Op. lat. var. arg. V, (1868) 29, Tschackert : Pierre d'Ailly, 321. *Dedit mihi quondam quum theologiam scholasticam haurirem, occasionem cogitandi D. Card. Cameracensis, libro sent. 4. acutissime disputans, multo probabilius esse, et minus superfluum miraculorum poni, si in altari verus panis verumque vinum, non autem sola accidentia esse astruerentur, nisi ecclesia determinasset contrarium. Postea videns, quae esset ecclesia, quae hoc determinasset, nempe Thomistica, hoc est Aristotelica, audacior factus sum.*

mativa (sententiative) ou seulement disputativa, etc. (1).

Ailly n'a pas réussi non plus, comme nous le verrons, à prouver contre Huss l'accusation de rémanence comme suite de la doctrine philosophique du réalisme (2).

D'ailleurs, il est nécessaire dans ce procès de bien se rendre compte qu'il ne s'agit pas ici en général de savoir s'il a jamais soutenu la rémanence, mais seulement s'il a voulu abjurer ou non, c'est-à-dire s'il *était obstiné*, car c'est comme hérétique obstiné que Huss a été condamné à mort.

Huss dit à Constance quant à la rémanence: « Non teneo nec tenui. » (3) Alors même s'il avait jadis soutenu cette croyance ce que, nous le répétons, personne

---

(1) C'est en vain qu'on essaye de faire croire que Huss a affirmé la rémanence, en s'appuyant sur le témoignage de Protiva. Il s'agissait seulement d'une disputation scolastique que P. n'a pas comprise ou n'a pas voulu comprendre. Huss l'admet du reste (erat disputatio quia erant ibi magistri et baccalaurei.) *Il n'était pas encore prêtre!* (Secundo convincitur mendacium ejus, quia ego tunc adhuc non eram sacerdos.) Mais il est faux de dire, comme Sedlak 110 n. 1, que Huss ne nie pas qu'il a « affirmé » la rémanence. (S. traduit incorrectement le mot « dicens » par « affirmans » (110. tvrde, ze tam zustava chleb), ce qui est une très grande différence dans la disputation!) Huss ne nie pas seulement que cette thèse a été posée « dicens » (scolastiquement, non sententiative!). Mais Huss nie formellement dans ses gloses la 2<sup>e</sup> partie de la disputation (la fin, la conclusion), c'est-à-dire l'affirmation de la rémanence à lui imposée par P. (ibi manente substantia panis), Huss dit: False addidit P.; sed panis manet. Huss ajoute: Mentitur P.). Naturellement Sedlak, pour soutenir sa thèse, ne cite que le commencement, en omettant tout simplement la fin, où Huss nie catégoriquement qu'il ait soutenu la rémanence et pourtant, dans une disputation, seule la fin, la conclusion importe. Jamais Huss n'a admis avoir soutenu la rémanence « sententiative ». D'ailleurs, tout théologien verra que les phrases que P. attribue à Huss supposent nécessairement la transsubstantiation et prouvent la mauvaise foi du témoin (quod panis consecratur et corpus fit Christi et digne conficit!) Sedlak (Huss; 374), dans les résultats de l'activité de Huss, ne pouvant reprocher à Huss directement d'avoir soutenu la rémanence, dit seulement qu'il a favorisé l'erreur, de Wiclef sur la rémanence. Cf. 170, 321, 327, Huss a-t-il soutenu la rémanence? Etudes I, 450 s., Novotny; Huss: I, 397 n. 1, 398 n. 3 s., II, 417 n. 3.

(2) Qui était considéré presque comme une hérésie par une partie des théologiens et dont fut tirée cette accusation anonyme aussi bizarre que mensongère: Huss aurait affirmé qu'il y avait plus de trois personnes dans la Trinité et qu'il s'en considérait comme la 4<sup>e</sup> personne. (Mansi XXVII, 758; Doc. 318; Hefele VII, 151 n. 4, 200; Schwab, 586).

Quod J. Hus personae esset in divinis. Et quod plures essent personae in divinis quam tres.

(3) Ed. Sedlak, Hus; Responsiones 305.

n'a jamais pu prouver, il l'aurait abjurée par ces paroles et personne ne peut dire que, dans cette matière, *qui seule concerne le dogme*, Huss a été obstiné. *Alors la seule raison dogmatique et juridique qui pouvait justifier sa condamnation tombe, et il n'y en a pas d'autres.*

Remarquons un trait psychologique très important dans son procès. Si Huss avait soutenu la rémanence comme étant la vérité, il n'aurait jamais dit non teneo nec tenui... car il n'a jamais voulu révoquer les articles qu'il tenait pour vrais (sa conception de l'Eglise) jusqu'à preuve du contraire, *au mépris de la mort*. Et c'est jusqu'au bûcher qu'il protestera contre les faux témoignages de ses adversaires. Huss certainement ne craignait pas de mourir pour ses idées et la défense de ce qu'il croyait être la vérité, et son courage de ne pas renier la vérité brave la mort.

Considérons maintenant les dépositions des témoins (1), concernant surtout la rémanence et que Huss a annotées de gloses correctives et explicatives.

Nous avons déjà parlé du témoignage de Protiva, quant à la rémanence (2). Contre l'affirmation de ce témoin qui l'accuse d'avoir soutenu qu'un prêtre en état de péché mortel « non consecrat » Huss proteste : *praedicavi oppositum*, *dicens, quod tam malus quam bonus sacerdos conficit digne sicut sancti et solus deus* (175). Et il explique dans quel sens il a dit : Je voudrais que mon âme fût là où est celle de Wiclef. (3).

De même au témoignage de Jean Peklo (*praedicatoris*

---

(1) *Depositiones testium* Doc. 174-185. *Huss en dit*: Hic posui responsiones cum rubrica ad articulos et dicta testium; primo propter hoc, ne aestimarent homines, quod ego sic docuisssem vel tenerem, sicut ipsi mendaciter testantur, aliqua apponentes et aliqua deponentes; secundo propter hoc, quod homines fidem meam in illis punctis cognoscant.

Huss a aussi accompagné de gloses les articles que Michel de Causis a envoyés à Rome (1412) dont le contenu est à peu près pareil. Doc. 169-174.

(2) V. p. 134 n. 1.

(3) *Unde et hodie spero, quamvis non assero, quod sit de salvandis, quia nollo quemcunque condemnare, de quo non habeo scripturam vel revelationem vel sensualem notitiam, quod sit damnatus. Dicit enim salvator : Nolite condemnare et non condemnabimini* : *ibid*: 177.

olim S. Regidi) déclarant que Huss a prêché qu'un prêtre en péché mortel « non absolvit », il réplique justement que cette erreur a été soutenue par ceux qui ont dit que les prêtres « ad Saint-Michaelum et ad Saint-Nicolaum et ad Saint-Adalbertum et ad Saint-Martinum » qui donnaient la communion sous les deux espèces, « non absolvunt nec possunt absolvere. »

A Benes qui affirme sous serment avoir entendu dire par André Broda, que Huss avait prêché à l'église de Saint-Gall, in magna feria quinta, la rémanence et d'autres hérésies de Wiclef, Huss répond que c'est lui ou André Broda qui ment et déclare : Je n'ai jamais prêché « magna feria quinta » à Saint-Gall, de plus, je n'ai jamais prêché en tchèque à Saint-Gall, et je ne sais pas bien exprimer en tchèque « materialis » (179).

Contre le témoignage de Paul (S. Castuli praedicator) assermenté, affirmant avoir entendu Huss prêcher que dans l'hostie « post consecrationem accidentia manent cum subieto, ut in exemplo : homo in tunica et anima in corpore. Huss proteste en disant que ni « accidentia » ni « subjectum » ne peuvent se traduire « pertinenier » en tchèque, et puis, il ajoute : et quando dicit, ut in exemplo, homo in tunica sicut accidens in subiecto, *quod ego sic dixissem stulte*. Utinam saperet et intelligeret me dicentem sic, quod sicut homo velatur tunica, *sic quodammodo velatur corpus Christi forma panis* ; et sicut anima est abscondita in corpore, sic corpus Christi absconditum est in *forma panis*, juxta illud canticum ecclesiae : Quod non capis, quod non vides, animosa firmat fides (Saint-Thomas) et juxta ilud Augustini de conser. distin. 2 cap. « qui manducat » : *Quod videtur, panis est et calix, quod etiam oculi renuntiant* ; quod autem fides postulat instruenda, panis est corpus Christi, calix sanguis. *Haec Augustinus*. (1).

Et ego dico, quod in sacramento venerabili est panis, est corpus Christi ; dico enim in canone missae ; panem coelestem accipiam, et accipio corpus Christi.

---

(1) Doc. 180.

A André Broda, qui témoigne, quod M. Huss procuravit a rege et a concilio literas contra tres nationes (c'est-à-dire contre les Allemands). Huss réplique qu'il l'a fait sur son conseil et il prouve que l'opinion de Broda sur ce sujet était la même que celle de Huss et contre son inculpation de rémanence, il répond : *Dixi et dico quod in hostia remanet panis qui dicit : ego sum panis vitae ; et apostolus dicit : probet se ipsum homo, et sic de pane illo edat ; et de quo dicit quilibet sacerdos in missa ; panem coelestem accipiam et nomen domini invocabo. Sed quod iste dicit quod dixerim : in Eucharistia remanet panis : non est verum*, parce qu'il ne sait rendre « pertinentement » en tchèque le mot « eucharistia » qui traduit en tchèque littéralement à un autre sens.

On voit que Huss a employé correctement le terme « panis » dans le sens de Saint-Thomas, de Saint-Augustin et de Saint-Paul, et que ce sont les témoins qui l'ont mal compris, ou mal voulu comprendre, au mot « panis » ils ont ajouté « materialis », comme Huss le dit très bien : qui quando nominatur panis, statim concipiunt de pane materiali (182).

Naturellement, si Huss ne pouvait supporter l'orgueil et l'hérésie des prêtres qui se disaient « creatores corporis Dei », (1) il ne voulait pas non plus avec raison admettre que c'est le corps de Dieu qui est rompu, touché des doigts, mordu des dents, mais il prétend justement que c'est seulement la forma panis, species sacramenti. (2),

Quand au témoignage de Nicolas de Podwinie aussi donné sous serment, Huss montre que sa déclaration

---

(1) De rex erroribus, Contra praedicatorem Plznensem (144). Secundo praedicavit, quod iste sacerdos demonstrando illum, qui ipso die primam sui officii agebat missam, quamdiu non officiavit primam missam, tam diu fuit filius Dei, sed hodie et postea postquam officiabil, est Pater Dei, et creator corporis Dei !

(2) Cp. De sacramento corporis et sanguinis Domini (Op. 47). Ulterius est sciendum, quod in sacramento venerabili aliud sentitur et aliud creditur. Patet istud per S. Augustinum de Con. dis. 2. Nam sentitur species sacramenti, et creditur in ipsa corpus et sanguis Christi. Unde species videtur, frangitur, gustatur, odoratur, et frac-

n'est pas d'accord avec celle de Broda : Ecce cum Broda fuit, red aliter testatur ; quia Broda dixit « remanet panis » ; iste dicit, quod dixerim « remanet *substantia* panis » Addidit iste mendose hanc dictionem : *substantia*, ce qui fait une grande différence.

Au témoignage de Venceslas de Wodierad, Huss répond : Dixi saepe, quod fide videmus corpus Christi *in specie vel in forma panis*, et sic in pane, sicut loquitur apostolus. I. Cor. X° *Panem quem frangimus*, nonne participatio corporis domini est. Et *Augustinus* de cons. dist. 2° dicit : quod videtur *panis est*. (184.)

Et quand il l'accuse d'avoir dit qu'un prêtre en état de péché mortel, « non potest absolvere », Huss lui répond : Mentitur hic in isto cum aliis (1). Sed *verum est*, quod dixi et dico, quod non potest sacerdos existens in mortali peccato absolvere alium *digne sive meritorie*, quia peccat sic in peccato mortali absolvendo.

Là, nous trouvons aussi des paroles par lesquelles Huss explique bien son rapport avec Wiclef :

Quand le même témoin dit que Huss a prêché, qu'il ne voudrait accepter la chapelle (Bethléhem) pleine d'or, quod recederet a dictis et via Wiclef, Huss répond : *Miscet hic mendax falsum cum vero*. Dixi enim, quod non reciperem capellam plenam auro, ut recederem a *veritate, quam cognovi ex dictis Wiclef : sed non dixi a via Wiclef. Quidquid enim veritatis dixit Wiclef, recipio, non quia est veritas Wiclef, sed quia est veritas Christi*. Nam dicit *Augustinus* contra Pœcilianum, et habetur Ia q. 11 capitulo Dominus declaravit : Si ergo apostolus nescio cujus alienigenae testimonium, *quia verum comperit, etiam ipse attestatus est*, cur non apud quemcunque invenerimus *quod Christi est et ve-*

---

*tura ejus auditur. Videtur species corporali oculo, tangitur et frangitur manibus, conteritur dentibus, lingua gustatur, odoratu percipitur.*

Cp. Le Catéchisme (Doc. 712) qui, même s'il n'est pas écrit par lui même, exprime bien sa pensée :

Num frangitur corpus Dei ? Non frangitur. Quid autem frangitur ? *Sacramentum corporis Dei.*

(1) On voit bien, d'ailleurs, par leurs déclarations que les témoins s'étaient concertés.

*rum est, etiamsi ille, apud quem invenitur, perversus et fallax est : Haec Augustinus.*

On voit que dans cette matière scolastique si subtile où l'omission ou l'addition d'un seul mot change complètement le sens de la phrase, le témoignage oral — même en supposant l'honnêteté et l'impartialité parfaite des témoins — ce qui dans notre cas serait assez difficile, est toujours relatif et douteux.

Nous terminerons cette énumération en ajoutant aux conclusions ci-dessus une citation du traité que Huss écrivit à Constance : *De sacramento corporis et sanguinis Domini* (Op. 47), qui prouve sans doute son orthodoxie quant à la transsubstantiation: *Dixi ulterius supra, quod Christus virtute propria et verbis propriis transsubstantiat panem in corpus suum et vinum in sanguinem suum* (c. III (1)).

La seconde raison principale qui, à ce qu'on prétend d'habitude, amena la condamnation de Huss comme hérétique obstiné est sa conception de l'Eglise des prédestinés.

D'abord, il faut bien se rendre compte que nous sommes à une époque où la conception de l'Eglise n'est pas encore dogmatiquement définie. On ne peut pas donc considérer comme hérétique l'idée que s'en faisait Huss. En outre, les conceptions théologiques de l'Eglise à cette époque sont vagues et différentes et le concile de Constance (sans pape !) selon les dogmaticiens romains d'aujourd'hui ne jouit pas de la généralité et encore moins de l'infaillibilité.

Huss, comme nous l'avons dit, accepte comme Wiclef et bien d'autres théologiens la conception paulo augustinienne de la grâce des prédestinés ; c'est sur elle qu'il fonde selon saint Augustin son idée de l'Eglise

---

(1) Ibid. Item, credendum est, quod tam bonus quam malus sacerdos, habens fidem rectam circa sacramentum venerabile, et habens intentionem sic facere, ut praecepit Christus, et dicens verba in missa secundum institutionem Ecclesiae conficit, id est virtute verborum sacramentaliter, facit ministerialiter, esse sub specie panis verum corpus Christi. (48)

Quia Deus per ipsum facit dicente b. Augustino in libro de corpore et sanguine Domini. (48)

universelle. Comme les autres théologiens il connaît aussi « *ecclesiam militantem, dormientem et triumphantem* » et à l'instar de saint Augustin il considère l'Eglise comme le « *corpus Christi verum ac similitum sive permixtum* » et la vraie et sainte Eglise universelle comme le vrai corps du Christ « *corpus Christi mysticum* » dont le corps sont les saints (*electi*) qui ont la grâce « *praedestinationis* » (saint Paul) (ou *finalis perseverantiae*), et dont la tête est naturellement le Christ lui-même.

Le terme d'Eglise universelle comprend l'Eglise universelle non seulement « *quoad spatium* », mais aussi « *quoad tempus* » — l'Eglise qui commence avec Abel et finit avec le dernier élu — c'est-à-dire contenant tous ceux qui ont la grâce efficace, quel que soit son nom, (*predestinationis, finalis perseverantiae, etc.*) in *praeterito, in praesenti et in futuro*. Et *c'est le corpus Christi verum et mysticum la vraie et sainte Eglise universelle dont la tête est le Christ lui-même.*

Cette conception de la vraie et sainte Eglise universelle qui est basée sur la grâce (*gratia gratis data* et alors ne peut être acquise par le mérite !) est pour tous ceux qui acceptent la doctrine de la grâce, comme le fait aussi la dogmatique romaine, *absolument exacte* au point de vue théologique. *Et au fond c'est la seule définition juste et logique de l'Eglise universelle.*

C'est ce qu'il faut bien savoir quand on traite la doctrine de Huss de l'Eglise et, spécialement, son procès. Nous comprenons maintenant pourquoi il n'a pas voulu révoquer comme hérétiques les articles touchant cette définition de l'Eglise, sans preuve du contraire tirée de l'Ecriture et des Pères, preuve impossible à faire pour le Concile.

Il va de soi qu'il faut lire le texte de Huss pour pouvoir bien comprendre ses idées sur l'Eglise et non de simples citations, dépouillées de leur véritable sens comme le font les articles fabriqués par le concile et après lui souvent les théologiens, pour condamner faus-

sement Huss une deuxième fois. On verra alors que Huss ne fait qu'interpréter l'Ecriture, saint Augustin et d'autres Pères en les citant la plupart du temps mot à mot.

D'ailleurs cette conception de l'Eglise universelle n'était pas connue seulement de Huss ou de Wiclef, elle était déjà connue même en Bohême avant Huss, et Adalbert Rankuv de Jezov, maître de l'Université de Paris, mentionné plus haut, en parle avec une précision exacte quand il dit : *Quinque modis accipitur ecclesia* : — 5° pro *universali* et *totali* congregatione fidelium, *qui sunt in gratia constituti*. Et isto quinto modo accipiendo ecclesiam ipsa numquam *erravit vel errabit deo ipsam gubernante*. (1) Et pareillement l'autre « magister Parisiensis » et précurseur de Huss, Matthias de Janov parle de l'Eglise universelle dans le même sens (2) qu'après Huss.

Cette conception de l'Eglise était bien connue comme appartenant à Saint Augustin, et les paroles d'Ailly en sont la preuve : — Adhuc *multipliciter* sumitur ecclesia (3). Quandoque autem adhuc *generalius* sumitur ecclesia, pro congregatione *omnium* fidelium a *principio mundi*, usque ad *consumationem seculi*, et sic non solum comprehendit ecclesiam Christi, sed etiam synagogam Moysi, et eos qui fuerunt sub lege naturali ; et isto modo accipit *Augustinus Ecclesiam*, lib. 15 de Civitate cap. I ubi dicit, *quod non solum a tempore corporalis praesentiae Christi et Apostolorum ejus, sed ab ipso Abel usque in hujus seculi finem peregrinando percurrit Ecclesia*.

Et *Gregorius* in quadam Homilia dicit quod ab *Abel justo* usque ad *ultimum electum* semper manet Ecclesia.

Nam summendo eam pro *Ecclesia Universali*, quando

---

(1) Sedlak ; J. Hus, 42 n. 1.

(2) Kybal ; Matthias de Janov ; Praha 1905, L. III, tr. IV, 158 (ecclesia sanctorum) *sancti et electi*, qui faciunt unitatem in Christo Jesu et unam ecclesiam (157) universitas sanctorum (293), etc.

Cp. Neander IX, 243, 271, etc. (Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche. Gotha, 1865.)

(3) Vindiciae : Utrum Petri Ecclesia lege reguletur III, c. XIV, p. 10 s.

sumitur pro Congregatione omnium fidelium actu existentium ; quando vero *generalius* sumitur pro Congregatione *omnium fidelium a tempore Christi vel Apostolorum usque nunc succedentium* : Et sic distinguitur Ecclesia Christi contra Synagogam Moysi. Et isto modo *accipit Augustinus Ecclesiam* in libro contra Manicheos, ut habetur II, dist. ca palam et alibi: ubi dicit *quod evangelio non crederet nisi eum Ecclesiae auctoritas compelleret*. Hoc enim modo Ecclesia est *majoris auctoritatis, quam evangelium sit; quia hujus Ecclesiae Evangelista, sive scriptor Evangelii pars existit*.

(49) Ad auctoritatem Augustini dictum est, quod *non loquitur de particulari Ecclesia Romana* sed de *Ecclesia universa* (Ego Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiae catholicae commoveret auctoritas.) (1) Secundo patet ex *verbis Augustini, quia loquitur ibi de Ecclesia quae succedit a tempore Petri usque ad tempus suum, et sic ipsa comprehendit Petrum, et alias Apostolos, et Evangelistas et sanctos omnes a quibus in Ecclesia susceptum est Evangelium et publicata doctrina Christi: et sic major est illius Ecclesiae auctoritas quam Evangelii* (2).

Et sur l'Eglise universelle, Ailly dit : (10) Secunda Distinctio est ista, quod Ecclesia militans dupliciter potest summi: uno modo *pro Ecclesia Universali*, et sic est *UNICA Ecclesia*, et *extra quam non est salus* ; de qua dicit *Apostolus*, quod *Christus* est caput Ecclesiae et corpus ejus Ecclesia Colos. I. 18. Alio modo pro Ecclesia particulari et sic sunt plures Ecclesiae juxta illud dictum ejusdem Apostoli : Salutant vos omnes Ecclesiae Christi. Rom 16,16.

Ici Ailly exprime mot pour mot la même conception de l'Eglise pour laquelle Huss fut condamné par le Concile.

---

(1) Cp. Quelle application en fait l'Eglise romaine d'aujourd'hui !

(2) D'où provient et se répand dans l'Eglise romaine la conception que la tradition (la doctrine de l'Eglise) est plus importante que l'Ecriture et son autorité (en remplaçant l'Eglise universelle dans le sens d'Augustin par l'Eglise romaine, alors tout à fait dans le sens opposé à la conception d'Augustin).

Cette citation d'Ailly suffit, selon nous, à prouver non seulement que cette conception de l'Eglise universelle, que Huss a si vaillamment soutenue au mépris de la mort appartient en réalité à saint Augustin, mais qu'elle était aussi connue comme telle — contre certains théologiens qui sont assez gênés de l'admettre pour des raisons faciles à comprendre.

Car en le faisant ils avoueraient que c'est en réalité la doctrine de saint Paul et de saint Augustin que le Concile a condamnée. On verra par là qu'il était impossible au Concile de prouver à Huss que sa conception de l'Eglise était hérétique, comme il le demanda toujours en vain.

D'ailleurs ce fait sera encore plus clair si nous citons les paroles de Huss, qui à son tour ne fait que de citer et d'interpréter saint Augustin.

En outre Huss admet aussi d'autres définitions de l'Eglise comme nous le voyons déjà dans son « Sermone de Ecclesia » où il dit : *Sed quia ecclesia sancta catholica secundum varios varie accipitur, ideo quantum sufficit ad propositum de tribus famosioribus significacionibus erit mihi sermo.*

*Ecclesia ergo sancta catholica uno modo sumitur large pro omnibus confidentibus eandem fidem verbo vel facto, et sic accipitur pro predestinatis mixtim et pro prescitis, presertim dum sunt in gracia secundum presentem justiciam. Et ista ecclesia vocatur mixtim granum et palea, frumentum et zizania nec non regnum celorum de fatuis virginibus et prudentibus quinque, ymmo sagena missa in mare in se bonos et malos pisces congregans. Et istam ecclesiam appellavit errando Ticonius corpus domini bipartitum, ut patet 3, de doctrina Christ 32 (saint Augustin) ; non enim sunt presciti corpus domini nec pars eius.*

*Alio modo sumitur ecclesia sancta catholica stricte pro congregatione predestinatorum, ut pro puro grano*

---

(1) M. J. Hus ; sermo de Ecclesia, édité p. Sedlak ; Hus, 116\*.

(2) Cp. De Ecclesia Op. I, 206, Augustin In. Joh. Ev. Tract IV, 12.

a palea depurgato, ut patet 32q. 4, Recurrat ubi sic scribitur *et sunt verba Augustini: Sive intus versari videantur sive aperte foris sint, quod caro est caro est et quod palea est palea est et semper ab illius ecclesie, que sine macula est et ruga, unitate est decisus*. Vult iste sanctus dicere, ut patet ex dictis, quod impossibile est presciturum esse membrum sancte ecclesie vel predestinatum a maternitate illa deficere, quomodocunque secundum presentem justiciam varietur.

*Tertio modo* accipitur ecclesia pro papa et cetu cardinalium, qui debent precipua esse membra et officiales domini Jesu et in sancta ecclesia prima et secundo modo dicta. (1)

Et dans son traité « De Ecclesia »: Ex cujus sententia (Augustini) patet, *quod unica est sancta universalis ecclesia, quae est praedestinatorum universitas, a primo justo inclusive, usque ad ultimum futurum salvandum inclusive*. Ecclesia autem sancta catholica, id est *universalis*, est omnium praedestinatorum universitas, quae est, omnes *praedestinati praesentes praeteriti et futuri*. (2)

Et dans ce sens il dit au chapitre IV (3) que Christus est a principio mundi usque in aeternum Caput Ecclesiae, omnesque justii sunt de ejus corpore. Praesciti vero numquam fuerunt, nec erunt membra ejus corporis.

Cette conception de l'Eglise universelle, en soi dogmatiquement correcte est empruntée à saint Augustin et il suffit seulement d'un peu de bonne volonté pour le comprendre, comme le fait Pierre de Mladenovic quand il dit à l'article I: Ecce sic ponitur in originali libello de manu M. J. Huss scripto iste et alii sequentes: Ecclesia autem sancta catholica, i. e. *universalis*, est omnium praedestinatorum universitas, quae est omnes praedestinati, praesentes, praeteriti et futuri. Patet ista sententia per *b. Augustinum* super Joanne, sub

---

(1) Sermo ibid. 117.

(2) De Ecclesia c. I (Op. I, 196).

(3) De Ecclesia c. IV (Op. I, 200).

cujus sententia et auctoritate 32 q. 4 cap « Reccurat » habetur, quo modo eadem ecclesia praedestinatorum currebat *a mundi exordio usque ad apostolos*, et *abhinc usque ad diem judicii*. Nam dicit: Ecclesia, quae peperit Abel et Enoch et Noe et Abraham, ipsa peperit Moysen et prophetas tempore posteriores ante domini adventum ; et quae istos ipsa apostolos et martyres nostros et omnes bonos Christianos. *Omnes enim peperit*, qui diversis temporibus nati apparuerunt, sed societate unius populi continentur, et ejusdem civitatis cives labores hujus peregrinationis experti sunt et quidam nunc experiuntur et usque in finem ceteri experientur. (1)

Et comme le Concile n'a pas eu la conscience de citer les phrases avec leur contexte, c'est Huss lui-même qui les complète et les rétablit par des gloses dans leur vrai sens. (2)

Il est vrai que cette conception paulo-augustinienne de l'Eglise universelle, basée sur la grâce de la prédestination et adoptée par Wiclef et Huss nous semble aujourd'hui peut-être un peu étrange. Mais pourtant pour ceux qui acceptent la doctrine de la grâce, cette conception de l'Eglise universelle, comme nous l'avons mentionné, est non seulement correcte mais encore seule logiquement juste et c'est pourquoi Huss l'acceptant après saint Augustin et saint Paul ne l'a pu révoquer comme une hérésie ou une erreur.

D'ailleurs, si la dogmatique romaine d'aujourd'hui dit, que seront sauvés ceux qui ont la grâce « finalis perseverantiae » (*gratiam efficacem* non seulement *sufficentem*) quoique les mots soient différents — ici un peu modérés, le fond et l'effet restent les mêmes : le salut par la grâce divine. Il faut se rendre compte que

---

(1) Relationis pars IV, Doc. 285, 286 s.

(2) Cp. Rerponsum M. J. Hus ad articulos 42, Doc. 204 s. ad art. 1. Ecclesia catholica sive universalis est omnium praedestinatorum duntaxat. « Respondeo, quod non illa, sed ista est mea propositio (1<sup>o</sup> c<sup>o</sup> tr.) ». Ecclesia sancta catholica i e universalis est omnium praedestinatorum universitas » patet per b. Augustinum super Joanne, et 32 quaest. 4 cap<sup>o</sup> Recurrat. Item eap<sup>o</sup> 7<sup>o</sup> tractatus in principio. Doc. 225 s.

quand on parle « de gratia praedestinationis, electionis, finalis perseverantiae ou efficaci », malgré la différence des termes, la chose est la même, car gratia est toujours gratis data, et sa cause première (la volonté de Dieu) et sa fin (le salut) restent toujours les mêmes. La différence est purement verbale et artificielle.

Mais la grâce n'est pas donnée à tous (1), au moins pas dans la même mesure. C'est le revers de la doctrine de la grâce, revers nécessaire selon la doctrine de la grâce, car « spiritus flat ubi vult » et ceux qui n'ont pas cette gratiam praedestinationis, finalis perseverantiae ou efficacem, sont praesciti et ne seront pas sauvés. *La difficulté est dans le mystère de la grâce*, car si tous reçoivent la grâce finalis perseverantiae ou efficacem tous seront sauvés, mais ce n'est pas le cas.

Naturellement dans ce sens de la doctrine de la grâce Huss ne pouvait révoquer non plus l'art. 2. Paulus nunquam fuit membrum diaboli (glossa de Huss: praescitum quoad finalem adhaerentiam), licet fecerit quosdam actus, actibus ecclesiae malignantium consimiles. (2) Comme il ne pouvait non plus révoquer l'art. 3. Praesciti non sunt partes ecclesiae (glossa de Huss: catholicae propriissime dictae) cum nulla pars ab ea finaliter excidit, eo quod praedestinationis caritas, quae ipsam ligat, non excidit..., qui n'est que la conséquence logique et nécessaire de la doctrine de la grâce.

Il est clair que la tête de cette Eglise universelle des élus, quoad spatium et tempus, c'est-à-dire corporis Christi mystici n'est ni saint Pierre, ni le pape, mais seulement le Christ. Et c'est pourquoi Huss ne pouvait révoquer non plus l'art. 7. Petrus non fuit nec est caput sanctae ecclesiae catholicae (glossa propriissime dictae.)

Quant à la doctrine de la papauté, il faut nous rappeler que non seulement cette doctrine n'était pas dog-

---

(1) A tous est donné « gratia sufficiens » selon la dogmatique c. r. à laquelle on peut résister, qui, en réalité, non « sufficit » pour le salut, mais n'est pas donnée à tous gratia efficax, car dans ce cas tous seraient sauvés. Cf. Thomistae et Molinistae.

(2) Doc. 225.

matiquement définie, mais que de plus, comme nous l'avons déjà mentionné, la doctrine catholique orthodoxe était sur ce point pour le Concile de Constance tout le contraire de la doctrine dogmatique cath. rom. d'aujourd'hui.

Entendons Gerson quand en défenseur du Concile général de Constance et de sa doctrine catholique orthodoxe il parle contre le pape déposé Pierre de Lune (Benoît XIII) :

Concilium generale potestatem a *Christo immediate habet*, cuiquibet, cujuscunque status vel dignitatis, etiam *si Papalis existat, obedire tenetur*, in his quae pertinent *ad fidem* et extirpationem schismatis, ac generalem reformationem Ecclesiae dei *in capite* et in membris (ses. V.) Conscribenda prorsus esse mihi videtur *in eminentioribus locis, vel insculpenda per omnes Ecclesias saluberrima haec Determinatio, Lex vel Regula*, tamquam directio *fundamentalis* et velut *INFAILLIBILIS* adversus monstruosum horrendumque offendiculum Papam non esse subjectum generali concilio, neque judicari posse per ipsum. Quod propterea Generale Concilium totum ab ipso robur immediatum sumebat. Nec poterat sine eo, casu quocunque vel convocari vel stabiliri, *per quae blanda, fallax et subdola Adulatio fovebat libidinem dominandi, et tyrannidem Ecclesiae destructicem* (1): Scripsit super hoc errore vel scandalo Rev. P. Dom. Cardinalis Cameracensis, (Ailly) praeceptor meus inclytus dudum et nuper, antequam fieret haec constitutio reputans *esse perniciosissimum sic asserere*.

Nunc exquo *jam Lex posita est* (la définition du Concil) *nec jam licet dubitare* ; probationes omittamus : sola haec probatio sufficeret ; si *Ecclesiam* non audierit, (le pape !) sit Tibi sicut Ethnicus et publicanus. (1)

Gerson explique ainsi très bien au pape et aux pères du concile du Vatican ce que c'est que la doctrine catho-

---

(1) Sermo factus per eundem cancellarium Parisiensens 21 die Julii a. DMCCCXV super processionibus faciendis. Vindiciae III, 160.

lique orthodoxe dogmatiquement définie par le concile général.

Et « De Statibus Ecclesiasticis » (1) il dit : *Status Papalis non eximit Papam a Legibus pure Divinis, quae vel in Evangeliiis, vel Generalibus Conciliis positae sunt. Et si tandem nollet (le pape!) audire Ecclesiam quam Generale Concilium representat, debet haberi sicut ethnicus et publicanus* (2). Et ita potest, hoc modo, per Concilium vel *judicari*, vel *coerceri*, vel *pro excommunicato haberi*. (Cf. cons. IV.)

L'Eglise tient son autorité du Christ et non du pape : A Christo *Capite* et Sponso Ecclesiae *corpus mysticum*, quod est *Ecclesia originatur*, et *immediate* Potestatem habet, et *auctoritatem*, ut ad *suam unitatem* conservandam *rite* valeat seipsam ad Generale Concilium ipsum repraesentans congregare. Patet ex illo verbo Christi ubi duo vel très congregati fuerint in nomine meo, Ego in medio illorum sum: Ubi advertendum est, quod non dicit in *nomine Petri, vel nomine Papae, sed in nomine meo* ; dans intelligere quod ubicunque et a quocunque congregantur fideles, cum hoc fiat in nomine suo, hoc est in Christi fide, et pro Ecclesiae suae salute, ipse assistit eis tamquam director, et infaillibilis Rector : Confirmatur quia alias Christus non fuisset sufficiens fundator Ecclesiae sponsae suae (3).

De l'appel du pape au concile general, Gerson dit : Et si dicatur quod ita potest a Papa fieri appellatio ad Concilium Generale, dixerunt olim ante Concilium Generale Pisanum et Constantiense quod hoc nullo modo licebat, et allegant jura suo pro se valde, sicut eis videtur expressa : sed constanter nunc asseritur, quod *est haeresis damnata per Constitutionem expressissimam, et practicam in concilio praedicto Constantiensi* prout alibi diffusius est ostensum (4).

---

(1) Ibid. L. III, 170.

(2) L'Eglise romaine d'aujourd'hui emploie ces mots dans le sens tout à fait contraire ! en comprenant par Eglise le pape (spec. en pratique !).

(3) Ibid. 223.

(4) Ibid. 196.

L'Eglise, corps mystique du Christ, peut se passer du pape :

« Pro extinguendo schismate » (1) ; Licet Papa *in quantum est Christi vicarius* quodammodo dici possit caput Ecclesiae et ipsius sponsus: tamen Ecclesiae *unitas non necessario dependet aut originatur ab unitate Papae*. Patet ex prima : et etiam quia *nullo modo existente Papa semper Ecclesia remanet una*, juxta illud in Canticis, una est columba mea ; et illud symboli, unam sanctam Catholicam et Apostolicam Ecclesiam.

XI. Et forte diceret hic aliquis quod quidquid fit de membris adjiciendis aut rescindendis, caput tamen non potest abjici vita manente. Respondeo quod similitudo corporis veri et mystici non est usquequaque eadem, *quoniam sine capite naturali corpus non potest vivere Sed sine capite secundario (le pape) corpus mysticum potest habere vitam ; sicut in casu nostro patet de Papa, quo remoto vel abscisso stat unitas et vita in corpore mystico Ecclesiae : et hoc in virtute Capitis essentialis et primarii quod est Christus* (2).

Le pape peut être accusé *et il n'est pas infaillible* ; dire le contraire c'est une hérésie :

Quicumque cujuscunque status fuerit, qui scripserit vel asseruerit quod Papa non possit pro alio crimine accusari *coram Ecclesia* quam pro *haeresi*, ille negandus est simpliciter, *tamquam contradicens textui Evangelico*, simile dicitur de scripturis quae sonare videntur quod *Papa non habet superiorem judicem in terris*, quod ab eo numquam licuit, neque licet appellare, et ita de similibus, *quae si excludunt auctoritatem Gene-*

---

(1) Ibid. 223.

(2) Libellus contra Pierre de Lune XI ar. L. III, 230. Cp. Gers. II, 293. Ideo condemnatus est inter ceteras causas Joh. Hus quia dicebat, quod Ecclesia Dei ad consumptionem saeculi poterat aequè bene regi per sacerdotes dispersos per mundum absque uno capite sicut cum tali capite. Mais, en réalité, Hus dit : (Contra Stanislaum c. 5) : Quin per idem posset esse acephala (l'Eglise) per plures annos, cum *Christus sine talibus monstruosis capitibus per suos licet discipulos sparsos per orbem terrarum melius suam ecclesiam regularet...* alors la même chose que Gerson...

*ralis Concilii, sunt haereses manifestae* (1) (le concile du Vatican!)

Quia denique non appareret modus condemnandi vel ejiciendi *Papam schismaticum, incorribilem et haereticum contradicentem pertinaciter Ecclesiae!* (240).

Et Ailly dit à ce sujet (2). Quia stat, quod aliquis sacerdos sit immo summus sacerdos, et tamen quod erret contra *Legem Christi* sicut patet de Petro, ut testatur Apostolus Paulus Galat. 2. Ex quibus patet, quod Concilii judicium praeferendum est judicio Papae, *cum ipse in his quae fidei sunt possit errare* (99).

Nous avons cité Gerson et Ailly qui sont considérés comme les représentants du catholicisme orthodoxe de cette époque, et on voit bien qu'il n'y a pas au fond de différence sur ces points entre eux et Huss (3), du moins si on lit Huss dans son texte intégral, mais au contraire il y a une grande différence entre Gerson et Ailly d'un côté et le concile du Vatican de l'autre côté, *ou entre la dogmatique orthodoxe catholique de cette époque et celle d'aujourd'hui, et là est le problème.*

Et c'est la conception hérétique de Gerson et d'Ailly de la papauté (4) qui empêche leur béatification ou canonisation, comme elle empêche la réhabilitation et la révision du procès de Huss, car d'après le Vaticanum ils resteront toujours hérétiques.

Mais ce qui sépare absolument Gerson et Ailly de Huss c'est sa doctrine philosophique, son réalisme, con-

---

(1) Ibid. XXII, 237 s.

(2) Ibid. L. III, 43, 48, etc. L'Eglise reste unie sans le pape : Quia corpus hominis non manet unum sine capite. Corpus autem Ecclesiae, manet unum, scilicet vita fidei et gratia absque capite in terris (!) ut pote dum caret summo Pontifice : tamen tunc habet caput in coelis, scil. Christum, qui est caput Ecclesiae ut dicitur Eph. I. (49)

(3) Cp. Tschackert. Peter von Ailli, p. 23, 27. 29 s. Ist das nicht die Sprache eines Wiclef oder Hus (27).

(4) Cp. Sedlak 286 n. 1 (qui, dans ce cas, suit presque le point de vue de Lenz, en jugeant la doctrine de Huss de la papauté (et même de l'Eglise, 285 s.) d'après le Vaticanum, erreur propre et nécessaire à tous les théologiens romains, qui réussissent ainsi facilement à prouver l'hérésie de Huss) dit de Huss qu'il admet le primat (du pape) avec beaucoup de restrictions incorrectes ? mais qu'il nie son infaillibilité. Peut-être croit-il que Gerson et Ailly admettent cette « hérésie » ?

sidéré par les nominalistes intransigeants comme une hérésie.

C'est toujours saint Augustin qui dirige les pensées de Huss aussi à ce point de vue. C'est aussi le cas pour cette fameuse citation « Tu es Petrus et super hanc petram (Matth. 16) » sur laquelle la dogmatique romaine d'aujourd'hui a su si artificiellement construire la doctrine du primat du pape « sans restrictions » et qui était jadis expliquée par la plupart des Pères catholiques dans un autre sens et sans idées préconçues. (1) Et c'est saint Augustin qui dit et qui est cité par Huss (2) : Unde Augustinus de verbis domini serm. 13 dicit; Tu est Petrus et super hanc petram edificabo ecclesiam meam. Super hanc petram, quam confessus est, super hanc petram, quam cognovisti dicens : « Tu es Christus filius dei vivi » edificabo ecclesiam meam i.e. *super me ipsum filium dei vivi edificabo ecclesiam meam. Super me edificabo te, non me super te.* Nam volentes homines edificari super homines dicebant. Ego sum Pauli, ego Apollo, ego vero Cephe, ipse est Petrus ; alii vero nollentes edificari *super Petrum sed super petram*, dicebant ; Ego autem sum Christi. Hec Augustinus.

Augustin parle ici plus que clairement et il est bien naturel que Huss soit plus disposé à le suivre que le pape Jean XXIII. En outre il ne faut pas oublier que le schisme donne raison à Huss. Les trois papes dont chacun se considère comme la tête de l'Eglise et en qualité de seul vrai pape excommunie les autres.

---

(1) Cp. La papauté antichrétienne de l'Abbé E. Michaud, 65 s.; Paris 1873, que nous a fait remarquer M. le professeur Viennot, ce dont nous lui savons gré.

(2) M. J. Hus ; Sermones dogmatici atque polemicci edidit Sedlak XII (127), Migne, P. L. 38 col. 497 s. Nous nous étonnons seulement que Sedlak puisse dire (Hus ; 285) que « Huss construit la doctrine du pouvoir ecclésiastique « originalement » sur les paroles du Christ, Tu es Petrus, Matth. 16, qui sont habituellement (1) employés (comprenez par l'Eglise romaine d'aujourd'hui !) pour prouver le primat papal ». Ici Sedlak prête à Huss, pour des raisons que nous savons bien, une originalité qui ne lui appartient pas. Huss ne fait pourtant, comme toujours, que citer et développer logiquement les paroles de Saint Augustin. Cf. De Ecclesia c. IX (Augustinus sup. Joannem Homilia ultima).

Et c'est de nouveau saint Augustin, non Huss, qui dit : Si cui dimiseritis peccata, dimittuntur ei h. e. *spiritus sanctus dimittit non vos. Haec Augustinus* (1)

Comme on le voit de plus en plus, ce sont toujours les Saints Pères et spécialement St. Augustin qui parlent par la bouche de Huss (2) — qui d'ailleurs n'avance aucune thèse sans l'avoir basée sur l'Écriture et les Pères et on voit aussi que le concile général de Constance a eu bien raison de ne pas vouloir entamer la discussion théologique avec Huss, malgré toute son insistance — surtout quand son infaillibilité est contestée non seulement par Huss mais aussi par le concile du Vatican.

Huss n'est pas original pas plus que Wiclef et il n'est pas juste de dire Huss dit ceci ou cela, mais il faut dire l'Écriture, St. Augustin, St. Ambroise, Lombard, etc. le dirent et Huss l'accepta.

Le sujet que nous venons de traiter forme la substance essentielle des articles incriminés à Huss.

Quant aux articles que Gerson a tirés des ouvrages de Huss à la demande de l'archevêque Conrad (3) — qui d'ailleurs ne jouent aucun rôle spécial dans le procès — il est regrettable qu'un homme comme lui, dont les idées ne sont pas moins « hérétiques » que celles de Huss, à qui il s'unit par ses efforts de réforme, se soit laissé aller par esprit d'émulation et de rivalité philo-

---

(1) Ibid. 140 (Migne P. L. 38 col. 600), cf. 133 etc. Sedlak (374) se contente de dire : « Quant au sacrement de la pénitence, Huss soutenait incorrectement que le prêtre annonce seulement la rémission des péchés ». (Et quoi Saint Augustin, Saint Ambroise, Lombard, etc. ?)

(2) Cp. au même sujet (ibid. 133\*) Ambrosius (et ponitur de penit. T. 1c. 51). *Verbum Dei i. e. Christus dimittit peccata, sacerdos est iudex. Sacerdos quidem officium suum exhibet, sed non potestatis jura exercet, i. e. secundum glossam non habet potestatem dimissionis culpe et pene eterne, sed ministerium denuntiationis.* In IV. dist. 18 cap. ibidem (Lombardus 1 c. col. 886). *Ille solus peccata dimittit, qui solus pro peccatis mortuus est.* Alors ce n'est pas Huss qui dit cela ! Cp. 135 Gelasius papa : *Si injusta est sententia (l'excommunication) tanto curare eam non debet, quanto apud deum et ejus ecclesiam neminem gravare potest iniqua sententia.* Ita ergo ea se absolvi nullatenus desideret, qua se nullatenus perspicit obligari. Et Huss accepte cette pensée du pape G.

(3) Dont Gerson avait attiré l'attention sur le progrès des hérésies de Wiclef en Bohême, l'exhortant à les réprimer par tous les moyens.

sophique. à une telle partialité dans le procès de Huss (1), car en tirant les articles des ouvrages de Huss, il ne se donna aucune peine pour comprendre sa véritable pensée qui, comme nous l'avons vu par l'exemple cité plus haut, était au fond conforme à la sienne. Aussi trouvons nous dans ses réflexions postérieures au procès de Huss comme un aveu voilé que sa condamnation n'était pas juste. Autrement, s'il avait été persuadé de l'hérésie de Huss il n'aurait pas osé dire qu'on aurait jamais pu le convaincre d'hérésie si on lui avait accordé un avocat (2).

Déjà dans sa lettre à Conrad il lui semble « *error inter alios perniciosissimus quoad omnem civitatis politicae conservationem* (1) — *quod praescitus aut malus existens in peccato mortali nullam habet dominationem vel jurisdictionem vel potestatem de populo christiano* — qui d'ailleurs n'est pas affirmé par Huss dans ce sens (non est *digne* ! (3).

Et il semble à Gerson que « *omnis dominatio tam spiritalis quam temporalis, ad exterminationem magis igne* (1) *et gladio* (1) *quam curiosa ratiocinatione* — doivent s'opposer à cette erreur terrible... et nous avouons que cet « *ignis et gladius* » nous choque un peu dans la bouche du « *doctoris christianissimi* » — et il exhorte

---

(1) Et aussi contre Jérôme : Cp. Lenfant L. II, 289. Le tumulte un peu apaisé, Gerson, qui avait autrefois connu Jérôme de Prague à Paris, lui reprocha, d'un air assez *insultant*, d'avoir scandalisé cette Université par plusieurs propositions erronées, surtout touchant les Universaux et les Idées. Jérôme lui répondit modestement qu'ayant été reçu Maître des Arts à l'Université de Paris, il avait usé de la liberté qu'ont les Philosophes de soutenir et d'opposer, qu'alors on ne lui avait reproché aucune erreur, et qu'il était encore prêt à soutenir ce qu'il avait avancé dans ce temps-là, si on voulait le lui permettre, comme à se rétracter, si on pouvait le convaincre de s'être trompé. Gerson op. I. 118.

(2) Dont Gerson était plus tard entre autres aussi accusé devant le Concile. Gerson, Op. V, 444.

(3) Huss dit (De decimis, Op. 130) : *Nullus est dignus et iustus civilis dominus, dum est in peccato mortali*, ce qui est une différence énorme, mais c'est correct. Gerson se croit autorisé à omettre « *digne* », comme le fait aussi le Concile, ce qui constitue un procédé un peu étrange.

(Cp. : *Ex alia parte debet concedi Scriptura quod existens in peccato mortali, est Rex, Domus, sacerdos vel Diaconus, aut Episcopus, vel etiam Christianus* 133.)

l'archevêque Conrad, comme le fera aussi Ailly plus tard — à attirer là-dessus l'attention du roi (!) — ostendendo pericula, quae ex talibus permissis erroribus in regno nudum spiritualibus, *sed in temporalibus* imminerent (1).

Et Gerson tira ainsi contre Huss de son ouvrage « De Ecclesia » 20 articles, (2) qui quoique, comme nous l'avons dit, n'ayant joué aucun rôle spécial à Constance, prouvent seulement que toute phrase doit être considérée et lue avec son contexte et comprise dans le sens que veut lui donner l'auteur et que la partialité est toujours mauvaise conseillère.

Il est sûr qu'il y a ici dans la conception de l'Eglise universelle des prédestinés, comme nous l'avons mentionné, une difficulté pour ceux qui n'ont pas la grâce « praedestinationis » — et qui sont alors praesciti (Cp. l'art. 1, 2, 3, 4, 5, 12, 13, 16) — mais cette difficulté est inhérente au mystère de la grâce — de plus Huss n'ignore pas, qu'on ne peut savoir si quelqu'un est praedestinatus ou praescitus — et il ne tire jamais de conclusions pratiques basées uniquement sur ce mystère, *mais sur la vie*, car ce qu'il demande à chacun est ; d'être digne de son ministère soit sacerdotal soit laïque — et la pratique chrétienne c'est le vrai sens de toute doctrine et le but de tous ses efforts.

Mais nous trouvons aussi parmi les articles de Gerson quelques uns qui nous paraissent au moins étranges — connaissant ses idées sur la réforme — et qui peut-être ont été faits par ses collègues ! (3) Ainsi par ex. il lui semble être « error temerarius, irreverenter et scandalose publicatus » quod papa non debet vocari sanctissimus, *nec pedes ejus beati (!) nec sunt osculandi* (du pape Jean XXIII ? !) l'art. 8. Et nous trouvons parmi les articles stigmatisés comme erronés, aussi ceux qui visent la réforme effective : Quod ecclesiastici *male viventes possunt et debent per laicos* (ses Seigneurs)

---

(1) Doc. 527 s.

(2) Doc. 185 s.

(3) Articuli a. J. Gersono et magistris Parisiensibus exhibiti (185 s.).

*coërceri per subtractionem decimarum et oblationum et aliorum emolumentorum temporalium* (15) ou l'art. 18. *Quod omnis datio pecuniae ministris Ecclesiae facta in ministracione* spiritualium quorumcunque reddit ecclesiasticos hujusmodi simoniacos vel gezitas (error scandalosus et temerarius) — qui non seulement ne sont pas antidogmatiques mais rendent Huss encore plus sympathique à tout véritable chrétien et on voit toujours que c'est la pratique qui joue le grand rôle dans son procès et que c'est dans la pratique chrétienne que Huss diffère du concile.

L'art. 11. *Quod solus* (!) Christus, et non papa, est caput ecclesiae (error juxta communem doctorum acceptionem si omnis (!) a papa *ratio* capitis excludetur (d'ailleurs Huss l'admet aussi dans une certaine mesure pour l'Eglise particulière !!) prouve la partialité et le mauvais vouloir de comprendre Huss, car en général sur ce point Huss a la même idée que Gerson — seulement Gerson ne veut pas comprendre que Huss parle ici de l'Eglise *universelle* (corporis Christi mystici dont la tête est uniquement le Christ) et pas de l'Eglise « *particularis* » ce qui est encore une grande différence (d'ailleurs dire seulement l'Eglise ne signifie rien à cette époque, ce terme étant trop vague — dans la dogmatique il faut bien définir et préciser les termes, autrement on s'expose toujours à l'équivoque et au malentendu comme c'est le cas dans le procès de Huss.)

Il semble aussi à Gerson erroné « *Quod secundum doctrinam Christi non est infligenda mors etiam haereticis incorrigibilibus, nec fulminatum est interdictum* (l'art. 9).

Huss fort indigné en lisant les articles de Gerson s'apprêtait à lui répondre — et cette tâche n'aurait pas été difficile — mais le temps lui manqua et le bûcher l'en empêcha.

La commission constituée par Jean XXIII commença à interroger Huss sur les 45 articles de Wiclef, contre tout droit et en violation de son sauf-conduit. Huss pro-

clama par écrit qu'il ne voulait rien soutenir obstinément et était prêt à se laisser informer par qui que ce fût !

Il répondit aux articles de Wiclef avec une certaine réserve soit que ces articles eussent été déjà condamnés par le concile de Rome, soit qu'il n'eût pas voulu se laisser interroger et répondre en prison mais devant le concile — (*sto ad determinationem concilii*). — Cependant ses réponses sont correctes et d'accord avec sa pensée.

Aux articles 1, 2, sur la rémanence il répond, comme nous a'avons déjà dit « Numquam tēui nec teneo (2).

A l'article 4, qu'un prêtre en état de péché mortel, non ordinat, non conficit, non consecrat, nec baptizat (article, qui d'ailleurs comme nous l'avons déjà dit, ne fut jamais affirmé ni soutenu par Wiclef), (3) Huss répond, que, suivant l'avis des Sts Pères, ce prêtre ne le fait pas « digne » mais pourtant *valablement* parce qu'il n'est que l'instrument de Dieu. Réponse tout à fait correcte (*ex opere operato*). (4)

De même à l'art. 15, Nullus est dominus civilis, nullus est praelatus, nullus episcopus, dum est in peccato mortali Huss répond : Juxta sanctorum sententiam Augustini, Jeronimi, Ambrosii, Gregorii, Crisostomi, Remigii et Graciani ista propositio habet sensum verum, vid. quod nullus talis est *digne*, quamvis secundum officium sit talis (5).

Huss répond négativement à la plupart des articles (32) pour certains il fait des restrictions ou il en explique le vrai sens (4, 5, 11, 13, 14, 15, 17, 19, 22, 23). Quant aux 3 (16, 18, 33). Il déclare ne vouloir ni les soutenir ni les désapprouver parce que leur sens peut être vrai :

---

(1) Nihil volo pertinaciter defendere, sed paratus sum a quocunque informari. Doc. 92.

(2) Responsiones, ed. Sédlak ; Quelques textes I, 64 s, Hus ; 305.

(3) Lechler Joh. von Wiclef B III, c. 3 p. 250.

(4) Nescio ubi stat (dans Wiclef) *Ad istum sensum vera, ut sancti dicunt* (Pères), quod non ordinat, non conficit, non consecrat *digne*, sed alias pessimus sacerdos ita facit, quia Deus per eum facit (305).

(5) Ibid. 307.

nec assero nec nego, sed quia forte potest habere unum sensum verum. (1)

Jamais Huss ne veut défendre Wiclef dans le sens hérétique ou erronné de ses idées et ses réponses sont correctes au point de vue dogmatique. Il ne veut soutenir rien d'hérétique mais il demande qu'on lui fasse la preuve du contraire par les arguments habituels de cette époque.

Ce n'est pas Wiclef mais la vérité qu'il veut défendre. Nec dico, si Wiclef sed si *angelus* de coelo descenderet *et aliter quam scriptura docuit, doceret* — il ne veut pas le défendre (2), Cela a toujours été sa maxime en Bohême comme à Constance.

Mais c'est devant tout le concile et publiquement qu'il entend rendre compte de sa foi. C'est pourquoi il ne veut pas se soumettre à la décision de 12 ou 15 maîtres comme le demande la commission.

Cependant la commission se montrait sans pitié pour Huss. Pendant la grave maladie qu'il avait contractée dans sa prison insalubre elle le confronta avec les témoins qui devaient prêter serment devant lui.

Il y avait là Palec, Zeiselmeister (3) Berunec, Pierre de Unicov, qui se vantait que Huss l'appelât son plus grand ennemi, Adam, licencié en droit, qui avant d'être convoqué à la prison, avait dit que Huss aurait mieux fait d'attendre le roi à Nuremberg, et deux maîtres allemands exilés de Prague, Münsterberk et Storch. Tous ces témoins qui s'étaient concertés d'avance arrivaient avec leur parti-pris. Cependant l'un d'eux, le moine Pierre, ancien abbé de St.-Ambroise, voulut s'enfuir

---

(1) Domini temporales possunt ad arbitrium suum auferre bona temporalia ab ecclesia, possessionatis habitualiter delinquentibus 307 (16).

(2) Doc. 31. Cp. Op. I, 264 (Resp. ad scripta S. Paletz) : Nec mihi placet, quod iste Doctor in mala significatione vocat nos Wigleffistas. *Ego enim fateor, quod sententias veras, quam M. J. Wigleff, s. Theol. prof. posuit, teneo, non quia ipse dicit, sed quia dicens scriptura, vel ratio infallibilis dicit. Si autem aliquem errorem posuerit, nec ipsum nec quemcunque alium intendo in errore, quantumlibet modice imitari.*

(3) Zeiselmeister, qui quondam fuit officialis Prag. diocesis, Berunecz, collegiatus in collegio Caroli, Petrus monachus, Doc. 252.

pour ne pas être obligé de déposer, mais Michel de Causis le retint en lui disant : Tamen tu heri juramentum deposuisti... Et un laïque déclara : Je jure, par Dieu, que je ne sais que témoigner. Et Michel lui répliqua : « Cher camarade, tu ne sais pas sur quoi tu seras interrogé et tu jures que tu ne sais que témoigner, je témoignerais contre mon père si c'était dans une matière contre la foi » mais le laïque répondit c'est vrai, mais je ne sais rien. (1) Voilà les témoins dont on se servait contre Huss (2).

Par contre Pàlec, pour accroître ses souffrances lui dit, que depuis Wiclef il n'avait jamais vu plus grand hérétique et que tous ceux qui avaient suivi ses sermons étaient infectés par la rémanence (3).

Jean de Chlum écrivit à Sigismond au sujet de Huss et le roi par mission spéciale fit demander au pape et aux cardinaux de le délivrer. Et dès son arrivée à Constance, le 24 déc., Sigismond tenta une nouvelle démarche en faveur de Huss, mais se heurta à l'opposition des cardinaux qui le menacèrent de la démission du concile.

Le roi ne sut pas leur résister et préféra manquer à sa parole (4). Il n'obtint satisfaction que sur un point : Huss aura l'audience publique.

Quand Huss se fut un peu rétabli, la commission lui ordonna de répondre à 42 articles tirés pour la plupart de son traité « De Ecclesia » par Pàlec et « complétés » par Michel de Causis. Voici comment Pierre de Mladenovic juge cette « extraction » des articles, procédé qui ne fait pas trop d'honneur à Pàlec : « quos tamen Palecz false et inique extraxerat, aliquos in principio, alios in medio, alios in fine accurtando » (5). Huss

---

(1) Doc. 253.

(2) Novotny; Hus II, 382, place ici, vraisemblablement avec raison les paroles du prêtre Jean Mispule : Licet numquam ipsum audivi predicantem, sed quia scio, quod est hereticus, ideo dicam omnia (Truhlar, Piloni des Hussites, Rev. de l'Acad. IX ; Les Glanes des manuscrits clem. XLVIII, p. 566 s.

(3) Doc. 110, 137.

(4) Cp. Doc. 609, Sigismundus rex barones sub utraque hortatur.

(5) Doc. 254.

est obligé de dire de 16 articles sur 34 « ista propositio non est in libro, <sup>(1)</sup> sed — et il cite son propre texte dont le sens est parfois tout à fait contraire <sup>(2)</sup> à celui que lui prête Pàlec. Quant aux articles touchant la définition de l'Eglise et de la papauté, il les explique dans le sens de l'Eglise « universelle » et correctement au point de vue dogmatique.

On voit bien du reste par les réponses de Huss que ce sont les Sts Pères et l'Ecriture qui parlent pour lui et que le concile ne pouvait sans sophisme prouver le contraire par les mêmes autorités.

D'ailleurs Pàlec, dans son zèle d'inquisiteur, oublie complètement qu'il a été, avec Stanislas de Znoymo un chaud partisan de Wiclef et qu'il a traité d'erreurs les articles de Thiem expliquant la bulle des indulgences (continent errores manu palpabiles) <sup>(3)</sup> ce que Huss a l'occasion de lui rappeler maintenant.

Pàlec et Michel terminent ces articles par un double mensonge. (41, 42) Ils prétendent d'abord que Huss a dit que s'il révoquait les articles ce serait seulement par la bouche, défigurant ainsi une lettre qu'il avait adressée à ses amis pour les exhorter à suivre la vérité du Christ. Puis ils affirment que Huss s'est vanté dans une lettre que le pape et l'empereur lui avaient fait un excellent accueil et que le pape lui avait envoyé deux évêques « ad confoederandum eum sibi ». Huss répond à ces calomnies qu'à l'arrivée de Sigismond à Constance il était déjà en prison depuis trois semaines ce qui n'est pas certainement un honneur et conclut : Unde falsus est iste articulus in capite, in medio et in cauda.<sup>(4)</sup>

Les articles de Pàlec furent confiés à Ailly <sup>(5)</sup> et il fut nécessaire de les corriger à cause de leur inexactitude ce qui était une certaine satisfaction accordée à Huss.

---

(1) 1, 3, 4, 5, 12, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 27, 28, 31, 32.

(2) Cp. l'art. 24.

(3) Doc. 223.

(4) Doc. 224.

(5) Dit ainsi Petrus de Pulka ; v. Firnhaber ; Friedr. Archives de l'histoire de l'Autriche (A. f. K. O. G.) XV, 13.

Huss demanda un avocat et un mandataire qui lui furent promis mais cette promesse ne fut pas tenue.

Le bruit ayant couru que Huss voulait défendre 3 ou 4 articles de Wiclef, on le questionna de nouveau. Mais il renvoya la commission à ses réponses précédentes. Celle-ci insista et l'interrogea sur chaque article en particulier. Huss répondit dans quel sens ils pouvaient être vrais (*iste est verus ad istum sensum*). Et la commission lui ayant demandé, s'il voulait les soutenir, Huss répondit « non, sed sto ad determinationem concilii ». (2).

Et il écrivit à ses amis « deo teste non videbatur mihi tunc alia conventior responsio, *quia nihil volo pertimenter defendere* sed paratus sum a quocunque informari (*ibid.*) Ces paroles qu'il répète toujours, prouvent la mauvaise foi de ceux qui osent lui reprocher d'être obstiné.

Huss envoya, au concile une supplique où il demandait de pouvoir répondre à chacun des articles incriminés « sicut respondi in privato et manu mea scripsi » selon la manière scolastique en audience publique et exprimait l'espoir (à ses amis) de pouvoir prononcer aussi un sermon (3),

Ses amis de Constance lui ayant demandé son avis sur la communion sous les deux espèces, il leur indiqua le traité qu'il avait écrit sur ce sujet, en s'appuyant sur l'autorité de l'Ecriture, de St Paul et l'Eglise primitive et en même temps il leur suggéra l'idée de demander cette communion (*si potest fieri*) au concile « par viam gratiae et permissionis ».

Jean de Chlum fit savoir à Huss (4) que ses amis étaient intervenus pour lui faire donner une prison convenable où il pourrait se rétablir et préparer sa défense.

---

(1) Ut mihi deputarent procuratorem et advocatum ; qui promiserunt, et postea dare noluerunt, et il se console : Ego commisi me domino Jesu Christo, ut ipse procuret et advocet et judicet causam meam. Doc. 88.

(2) Doc. 92.

(3) Doc. 91.

(4) Doc. 95. Ut possitis recolligere et in vobis recreari.

Il leur fut donné satisfaction et Huss fut enfermé le 9 janvier dans un local attenant au réfectoire du monastère. Là il écrivit à ses fidèles de Prague une touchante lettre (1) pour leur dire son triste sort, la malice de ses adversaires qui avaient faussé le sens de sa lettre et qu'il mettait tout son espoir dans le Christ, son seul conseiller et consolateur.

Huss maintenant ne souhaite plus qu'une chose : l'audience publique, il demande que le roi et ses amis y soient présents pour entendre les paroles que Jésus-Christ son avocat et juge « gratiosissimus » lui inspirera et être témoins de son procès — *sive moriar, sive vivam, ne mendaces dicant, quod recesserim a veritate quam praedicavi*.

Il formule ainsi son grief contre le concile et son action illégale : *concilium nec me vocavit, nec me citaverit, nec unquam accusatus sum coram concilio* — et *concilium me incarceraverit et procuratorem suum contra me constituit*. (88)

Cependant les ennemis de Huss ne cessaient de travailler contre lui et avaient surtout recours au mensonge. C'est ainsi qu'ils firent courir le bruit que Huss était très riche et même le patriarche Jean déclarait devant tout le monde, qu'il avait beaucoup d'argent. Un évêque alla jusqu'à dire à Huss « in audientia ; tu habes 70 millia florenum... et Michel lui demanda perfidement ce qu'il avait fait de son sac plein de florins et combien lui devaient les Seigneurs tchèques. (2) C'est sans doute de ce mensonge de Michel qu'était né bruit que Huss donnerait un florin à toute personne qui serait présente à son sermon. Le but de ces racontars était clair et Huss écrivit à Jacobelle que ses adversaires disaient, qu'il serait obligé de payer pour l'audience 2.000 ducats (3).

---

(1) Doc. 83-84.

(2) Ha ha quo devenit joppa plena florenis ? Quantas pecunias tibi tenentur barones in Bohemia. Doc. 92.

(3) Inimici mei dixerunt, quod nulla mihi dabitur audientia, nisi prius resolvam duo millia ducatorum Antichristi ministris pro impensis. Doc. 88.

Michel s'empara de cette lettre et de la réponse de Jacobelle et Huss fut très ému de la désinvolture de Michel et de l'imprudence de Jacobelle.

Bientôt il retomba malade plus gravement que la première fois et ses gardiens de peur qu'il ne mourût le firent sortir de son cachot (1)

Quand il fut un peu remis, il écrivit pour ses gardiens avec qui il avait toujours été en bons termes (2) quelques petits traités dogmatiques (3). Par exemple pour le geôlier Jacques, il écrivit le « De penitentia » pour Georges « De tribus hostibus hominis » et « De cognitione et dilectione dei » pour Robert : « De peccato mortali, De matrimonio, De mandatis domini et de oratione dominica » et sur sa demande aussi « De sacramento corporis et sanguinis domini (38-42 Sepius rogasti) lequel traité prouve bien son orthodoxie en cette matière.

Ses amis ne l'oubliaient pas non plus, ils le consolait non seulement de leurs lettres mais de leurs visites. Ainsi son ami le recteur Kristan vint à Constance avec la mission du roi et Huss en le voyant ne put retenir ses larmes (4).

Mais Michel qui avait dressé contre lui 30 articles le fit arrêter, lui aussi et il ne fut remis en liberté que sur la demande du roi Sigismond après avoir juré de fournir un représentant au lieu de lui et de se rendre en personne « ad sententiam ferendam » (5)

Le même sort avait avant lui frappé l'évêque Nicolas de Nazareth inquisiteur pragois qui bien que lui aussi délégué par le roi, avait été arrêté à cause du certificat d'orthodoxie qu'il avait délivré à Huss. Ce Nico-

---

(1) Nam iterum horribiliter fui vexatus per calculum quem nunquam prius passus sum, et gravem vomitum et febres. Jam custodes timebant ne moreretur, qui eduxerunt me de carcere (98).

(2) Omnes clerici camerae D. Papae et omnes custodes valde pie me tractant (87).

(3) Op. I, 39-42.

(4) Accuso me, quod videns magistrum Christianum ex abrupto, non potui a lacrimis, quae erumpebant, me continere, fidelem magistrum meum et specialem benefactorem videas (98).

(5) Doc. 542.

las pour se sauver n'avait trouvé d'autre moyen que de témoigner faussement contre Huss devant Ailly que Huss avait été obligé de se rendre à Constance par le roi Venceslas (1).

Gerson arriva à Constance vers la fin de février avec les 20 articles (2) qu'il avait dressés contre Huss. Un ami secret avait communiqué ces articles au réformateur pour qu'il pût y répondre. Huss indigné de la façon dont Gerson a tiré les articles, les met avec ceux qui sont aussi « du sac du mensonge ». Il dit vouloir y répondre plus tard car maintenant il trahirait son ami — et il se console en disant que Dieu sera leur juge (3). Mais le temps lui manqua et le bûcher l'empêcha de répondre.

A ce moment toute l'attention du concile était concentrée sur la question de la papauté. Le pape Jean xxiii (dont la vie privée confirmait très bien les idées de Huss non seulement sur la papauté, mais aussi sur l'Eglise Universelle) malgré la promesse qu'il avait faite le 1<sup>er</sup> mars (4) d'abdiquer en faveur de la paix de l'Eglise et de l'extirpation du schisme si ses émules Benoît et Grégoire en faisaient autant, s'était enfui le 20 mars de Constance sous la protection de Frédéric, duc d'Autriche, dont il avait acheté la complicité. (5) Cette fuite avait jeté la confusion dans le concile et personne ne s'occupait plus de Huss.

Les gardiens avaient abandonné leur poste. L'évêque de Constance et les cardinaux lui avaient écrit qu'ils se désintéressaient de lui (6). Sigismond aurait donc pu

---

(1) Contra Hus realiter deposuit, inter cetera asserendo, quomodo (Huss) per ipsum regem fuerit destinatus ad hoc concilium. Doc. 542, Anonymi litterae.

(2) Cp. p. 152, 154.

(3) Articuli multi de sacco mendacii, et alii de eodem sacco, sicut et illi, quorum habetis responsiones, sunt mihi nunc oblati (98). O si deus daret tempus scribendi contra mendacia Parisiensis cancellarii, qui tam temerarie et injuste, coram tanta multitudine, non est veritus proximum erroribus annotare. Sed forte deus scripturam mea vel sua morte praecepit, et melius in judicio definiet, quam ego scriberem. (96).

(4) Cp. Lenfant L. I. 113, Hefele VII, 85, v. d. Hardt, T. IV, p. 45.

(5) V. p. 122 n. 3.

(6) Se nihil velle negotii mecum habere. Idem fecerunt cardinales. Doc. 100.

facilement mettre Huss en liberté et réparer ainsi le tort qu'il lui avait fait en violant sa promesse, mais, après s'être concerté avec les cardinaux, il remit Huss au pouvoir de l'évêque de Constance, Othon III, qui le fit transporter pendant la nuit (*dominica Palmarum* !) dans son château de Gottlieben.

Là, Huss fut chargé de fers aux mains et aux pieds et enchaîné au mur pendant la nuit, comme un brigand. (1)

Son triste sort émut non seulement les Seigneurs tchèques qui étaient à Constance mais ceux qui étaient restés en Bohême.

Les Seigneurs de Moravie furent les premiers à protester. Le « *Capitaneus Moraviae* » (2) Laczko de Krawar réunit les Seigneurs à Velké Mezerici, d'où ils envoyèrent à Sigismond une protestation contre l'emprisonnement de Huss, la violation de son sauf-conduit, lui demandant de le faire mettre en liberté et de lui accorder une audience publique. Ils attiraient en même temps son attention sur les conséquences que pourrait avoir en Bohême et en Moravie la violation de sa parole royale. Cette adresse était signée des membres les plus éminents de la noblesse au nom des autres Seigneurs.

Le 6 avril fut constituée « une nouvelle commission où se trouvaient Pierre d'Ailly, Fillastre, l'évêque Guillaume de Dôle et l'abbé de Cîteaux pour s'occuper de l'affaire de Huss (3) et le 17 cette commission s'accrut des représentants des 4 nations (*deputati*) l'archevêque

---

(1) Anonymus Doc. 541, Mladenovic D. 255. In una turri aërosa, tamen in superiori parte in compedibus ambulans, et in nocte manica ferrea parieti circum lectum applicatus, et cum hoc semper in compedibus.

(2) Barones marchionatus Moraviae Doc. 534 s. — publicam ac liberam audientiam ei dignetur parare, ut, si quis eum erroris ullius accusare velit, *palam causam dicat, sicut palam et sine metu legem divinam praedicavit*. Ac si jure et ordine in errore deprehendatur, fiat quod justum erit; Tuae Majestatis literis autem semper locus sit (sauf-conduit). Deus, scit magno cum dolore nos audituros esse, si honesta T. Majestatis fama propter tale facinus imminuatur. Multi enim idoneam esse causam putarent, cur literas T. Majestatis *extimescerent*, quomadmodum jam nunc multus est de hoc sermo. Laczko de Krawar, capitaneus Moraviae, ceterique barones nunc in Mezericz constituti. (536).

(3) V. d. Hardt IV, 99 s.

de Dubrovnik (Raguzza) pour l'Italie, M. Ūrsinus de Talawenda pour la France, l'évêque de Sleswig pour l'Allemagne et Guillaume Corn (1) pour l'Angleterre.

Après la fuite de Jean XXIII, le concile général, le jour même où la commission fut constituée, c'est-à-dire le 6 avril, proclama comme *dogme* la supériorité du concile général sur le pape (2) commettant par là, — bien entendu du point de vue du Vatican — une hérésie plus grande que toutes les prétendues hérésies de Huss. (3) Car le concile de Constance se considérait comme général et « *Universam Christi ecclesiam representans* — donc infallible.

Le premier soin de la commission fut de condamner de nouveau les articles et la doctrine de Wiclef (VIII. s. 4. V.) comme si le concile de Rome *présidé par le pape* Jean XXIII ne l'avait pas déjà fait valablement.

Cette nouvelle condamnation de Wiclef fut le prélude de la condamnation de Huss.

Malgré qu'après l'arrestation de Kristan, Huss eût averti ses amis de ne pas aller à Constance, Jérôme, fidèle à sa promesse, s'y rendit le 4 avril. Sur les instances de Jean de Chlum et de Venceslas de Dubé il partit de Constance pour Uberling d'où il demanda un sauf-conduit au roi et au concile. Le concile, le 17 avril, lui promit un sauf-conduit qui devait le protéger contre la force mais non contre le droit (« le droit » dans le sens du concile !) et en même temps il le fit citer devant son tribunal. Alors Jérôme s'enfuit, mais reconnu et arrêté à Hirschau il fut ramené à Cons-

---

(1) Hardt IV, 118.

(2) Hardt IV, 98.

(3) Il est intéressant de voir par quels mots diplomatiquement choisis et mitigés Sedlak (330) cherche à voiler cette hérésie énorme du concile pour ses croyants lecteurs. La supériorité du pape et son infallibilité — que le concile nie ainsi — est pourtant la base et le fondement de l'Eglise romaine d'aujourd'hui après le Vaticanum. C'est alors le dogme fondamental.

Il est curieux que les théologiens romains cherchent et attaquent de toutes leurs forces « les hérésies » du pauvre Huss, sans voir celles du concile général de Constance.

(4) Hardt IV, 153 s, 157.

tance. C'est l'ouverture du procès qui le conduira aussi au bûcher.

Cependant la commission se vit obligée d'accorder dans une certaine mesure satisfaction à Huss qui se plaignait de l'inexactitude des articles tirés par Palec de son traité « De Ecclesia » et elle en supprima 23 sur 34, n'en retenant que 11. A ces 11 articles elle en ajouta 28 nouveaux : 15 tirés « De Ecclesia », 7 du traité contra Palecz et 6 du traité contra Stanislaum. (1)

Mais ça ne veut pas dire que ces nouveaux articles étaient extraits exactement ou ce qui est plus important dans leur vrai sens, et Mladenovic qui les corrige et les explique selon l'original est en droit de dire que les citations ne sont pas tirées fidèlement. (2)

D'ailleurs la troisième rédaction des articles que le concile se vit obligé de faire donne raison à Mladenovic.

Mais ce que Huss voulait avant tout c'était pouvoir se défendre en audience publique. Le concile n'était guère favorable à ce vœu, peut-être était-il alors trop occupé par la question de l'unité papale. De son côté le roi Sigismond qui avait promis cette faveur à Huss, ne faisait aucun effort pour l'obtenir réellement et ce n'est peut-être pas tout à fait à tort que les amis de Huss et même ses adversaires soupçonnent son intervention d'avoir été simplement simulée ou comme le dit « Anonymus » : licet aliquando pro eo se interponat, *simu-*

---

(1) Cp. Etudes et textes, Sedlak II, 14 s., Doc. 285-307.

(2) Il en dit : (74) Quorum multi ad originale de manu ipsius exemplar comparati, falsissime erant excerpti, tum per additionem in principio, alii in medio et alii in fine, et circa alios appositae erant in dictis locis dictiones totam sententiam immutantes ; alii vero dolose conflicti fuerunt, qui nusquam in libris ejus reperiebantur.

Cf. l'art. 16. « Non quia papa vices tenet Petri, sed quia magnam habet dotationem, ex eo est sanctissimus. » Mladenovic en dit : *Ista propositio non stat in libro, sed in medio est mutata et in fine syncopata, sed tali modo stat in libro* : Non enim, quia vices tenet Petri et quia magnam habet dotationem, ex eo est sanctissimus, sed si Christum sequitur in humilitate, mititia, patientia et labore ex magno caritatis vinculo, tunc est sanctus. (Op. I, 223.) Cp. l'art. 4 10, 12, 15, 16, 18, 19, 21, 25, 26, C. P. 5, 6, 7, c. St. 2, 5, Cp. Sedlak ; Hus ; 334 n. 4.

*late* ut aestimatur, ipsorum Wiclefistarum importunitate impulsatus. (1)

Il est sûr aussi que Sigismond fut influencé par son milieu contre Huss. Le roi d'Aragon lui-même lui avait écrit le 27 mars une lettre (2) (sous l'inspiration de Didacus que Huss avait confondu) (3) où il lui demandait la mort de l'hérétique et s'opposait à une audience publique — *nec publice suas haereses audire, sed statim puniatur taliter* — et enfin excusait Sigismond d'avoir violé son sauf-conduit en disant : Certe dignus est punitione, *quoniam non est frangere fidem ei*, qui deo fidem frangit — ce qui est devenu en pratique la maxime de tout le concile (4).

Ces procédés à l'égard de Huss soulevèrent l'indignation des Seigneurs tchèques qui pour la deuxième fois intervinrent en sa faveur. Les Seigneurs moraves se réunirent le 8 mai à Brno sous la présidence de Lacek et envoyèrent de nouveau une protestation à Sigismond (5) demandant la mise en liberté de Huss. — Puis les Seigneurs bohêmes et moraves réunis à Prague au nombre de 250 envoyèrent une nouvelle protestation à Sigismond (6). Ils lui reprochent d'avoir laissé Huss en prison malgré son sauf-conduit et le prient de ne pas manquer à sa parole en lui représentant que Huss est allé au concile de sa propre volonté pour se justifier. Ils lui rappellent que *le pape Jean XXIII* en convoquant le concile a par ses bulles *garanti à tous même aux hérétiques la faculté* d'aller à Constance et *d'en revenir librement* (*plenam perfectamque securi-*

---

(1) Anonymi literae. Doc. 541.

(2) Ferdinandus Arragoniae. Doc. 539. Quelle exegèse et application étrange des paroles de l'apôtre Jean fait le roi Ferdinand (c'est-à-dire Didacus) ; sicut dictum est per Joannem apostolum et evangelistam : Si quis venit ad vos et *doctrinam Jesu Christi* (quelle ironie !) *non affert*, nolite eum recipere in domo vestra, nec ave dixeritis ei. (540).

(3) V. p. 127.

(4) Du sauf-conduit et de cette maxime : que « selon le Droit Naturel, Divin et Humain, on ne doit tenir aucune foi, ni aucune promesse à Jean Huss, au préjudice de la foi catholique ». V. Lenfant ; Apologie pour l'auteur II, 543 s.

(5) Doc. 547 s.

(6) Barones Bohemi et Moravi. Doc. 550 s.

tatem pollicens ut *omnes* et boni et mali, et christiani et *haeretici* — tuto ad illum concilium proficisci rursusque reverti possent) .(1) Ils ne connaissent aucune hérésie chez Huss et réclament en sa faveur le droit de se défendre publiquement. Ils exhortent Sigismond à tenir sa parole pour l'honneur de son nom et du royaume en lui montrant quelles pourraient être les conséquences du contraire.

De même les Seigneurs tchèques et polonais présents à Constance protestèrent auprès du concile (le 13 mai) (2).

Ils lui rappellent que les hérétiques ont pu se rendre au concile de Pise et le quitter librement 3), tandis que Huss — *nec convictus, nec condemnatus sed nec tunc auditus*, sicut praemittitur, captus est — fait qui marque très bien l'attitude du concile envers Huss. Ils réclament sa mise en liberté et l'audience publique et ils s'élèvent contre les « nobles » calomnieateurs du royaume qui propagent cette calomnie qu'en Bohême on porte le sang du Seigneur « in flasculis » et que des cordonniers y confessent et donnent la communion (4).

Calomnie dont le principal auteur après l'évêque de Litomysl était le chanoine de Prague, Jean Naz (5).

Quand cette protestation des Seigneurs fut lue le 13 mai par Pierre Mladenovic devant les représentants des quatre nations, en arrivant à la mention des calomnies, l'évêque de Litomysl s'écria : « Ah ! Cela me touche moi et les miens ! » Et il demanda un délai pour pouvoir réfléchir avant de répondre. Il répondit le 16 mai

---

(1) Doc. 552.

(2) *Milites ac militares Bohemicae et Polonicae nationis*. Doc. 256 s.; de la nation polonaise étaient : D. Janussius Kalisky, D. Zawissius Niger, regis Poloniae ambaxiatores, D. Boruta, D. Donin, D. Baliczky, etc.

(3) *Quamvis olim per Pisanum concilium damnati haeretici hic libere steterint et domum libere recesserant*. Doc. 257.

(4) *Qualiter praeclarè regni Bohemiae jam dicti quidam tam in honore, quam in fama obtrectatores et aemuli deduxissent quomodo sacramentum praetiosissimi sanguinis domini per Bohemiam in flasculis deportarent, quod sutores jam confessiones audirent et sacrosanctum corpus dominicum aliis ministrarent*. Doc. 257-258.

(5) Novotny ; Hus, II, 403.

évasivement : il nie avoir parlé de cordonniers confesseurs dans la réunion des Allemands, mais avoue avoir dit qu'on communiait en Bohême sous les deux espèces. Il déclare avoir entendu dire qu'on y portait le sang du Christ dans des vases non consacrés et tenir de témoins — *per alios fide dignos et magnos viros* — qu'une femme avait arraché de force, des mains d'un prêtre, le corps du Christ et qu'elle s'était donné la communion à elle-même (1) en déclarant qu'il fallait agir ainsi quand on vous refusait la communion et que « *bonus laicus vel bona laica melius conficit quam malus sacerdos et absolvit* » et que un mauvais prêtre ne peut consacrer ni absoudre. Il conclut en disant que les vrais calomniateurs du royaume de Bohême étaient ceux qui provoquaient et protégeaient ces hérésies. (2)

L'évêque de Carcassonne répond au nom du concile à la protestation des Seigneurs.

Il commence par un mensonge, en disant que le sauf-conduit n'a été délivré à Huss que le quinzième jour de son emprisonnement ; (3) il déclare ensuite que Huss était déjà « *infamatus* » au temps d'Alexandre, cité à Rome et excommunié ; et comme il inventait et propageait de nouvelles erreurs il n'était pas seulement un « *simplex hereticus, sed haeresiarcha* ». Il ajoute que Huss a prêché publiquement à Constance, ce qui constitue un deuxième mensonge.

On s'étonne d'une telle désinvolture et les Seigneurs n'ont pas trop de peine à lui répondre par la bouche de Mladenovic le 18 mai. Celui-ci commence par réfuter les deux mensonges de l'évêque concernant le sauf-conduit et la prédication publique de Huss à Constance. Quant à l'excommunication, il rappelle justement l'appel de Huss et il demande pour lui le même traitement que le concile de Pise a accordé aux hérés-

---

(1) *Se ipsam communicasse.* Doc. 259.

(2) (*Ibid.*) 260.

(3) (*Ibid.*) 261. *Quia sicut a fide dignis Vestrae Paternitates se dicebant accepisse.* Alors les témoins « *fide digni* » étaient tous du même genre.

tiques, d'autant plus que Huss était venu à Constance de sa propre volonté. (1)

On présenta au concile aussi la lettre, munie du sceau de l'Université que Huss avait adressée au pape Jean pour l'assurer de son orthodoxie, repousser les articles à lui incriminés et lui expliquer pourquoi il n'avait pu venir personnellement à Rome.

Les Seigneurs demandèrent instamment à l'évêque de Litomysl de prouver l'exactitude de ces incriminations, s'offrant eux-mêmes à l'aider à poursuivre les véritables hérésies s'il s'en trouvait en Bohême. Ils doutent non sans raison que la conduite de l'évêque lui ait été dictée par son patriotisme — *cum facta docent oppositum* (2).

Le 31 mai les Seigneurs tchèques interviennent encore une fois auprès du concile et du roi en faveur de Huss. (3)

Ils rappellent aux concile son erreur sur la livraison du sauf-conduit à Huss et s'appuyant sur la protestation de Huss (267) ils proclament qu'il n'a jamais voulu ni ne veut soutenir aucune hérésie et qu'il se laissera informer — *per hujusmodi informationes dirigi* (si in aliquibus talibus reperiretur defectuosus vel insufficientis, seu si ab aliis non bene intelligatur), corrigi, intelligi et illuminari, et nequaquam aliquem articulum contra sacrosanctam Romanam ecclesiam et catholicam fidem quovis modo pertinaciter defendere et sustinere.

Comme ses ennemis cherchent sa mort malgré le sauf-conduit accordé par le roi et que ses adversaires ont tiré inexactement les articles de ses livres (4), ils demandent pour l'honneur du royaume que Huss soit

---

(1) Cum ipse ad hoc sacrum concilium sponte, non alia de causa venit et libere, nisi ut fidem suam publice recognoscat. (263).

(2) Doc. 265.

(3) Doc. 266.

(4) Ils saisissent très bien le mauvais vouloir et l'inexactitude de ceux qui ont extrait les articles ; dicti aemuli *urgentibus odiis* non-nullos articulos de libris dicti M. Joannis et doctrinis *truncatim* et *syncopatim* extrahant et extraherunt, *rationes et allegationes eorum rejiciant vel non aspiciant, distinctionesque aequivocationum non advertant, fictosque articulos et mendosos contra eum componant.* (Doc. 268.)

entendu par les « illuminatos viros super omnibus et singulis articulis », et sur les dépositions des témoins dont beaucoup sont ses ennemis déclarés... Huss, affirmant-ils, n'est pas obstiné, il ne l'a jamais été et son orthodoxie est prouvée par le certificat de l'évêque Nicolas, inquisiteur de Prague.

Ils demandent que Huss — non convictus, non condemnatus — soit délivré de ses chaînes et remis aux mains de quelques évêques ou commissaires pour qu'il puisse rétablir sa santé et répondre librement à ses juges. Ils rappellent à Sigismond de nouveau son sauf-conduit et son honneur.

A cet appel des seigneurs le patriarche d'Antioche répondit au nom du concile négativement. On verra lors de l'enquête si la protestation de Huss est fondée, en ce qui concerne les articles et les témoins. Quant à mettre Huss en liberté c'est impossible même s'il fournissait mille cautions... quod sit ipsis deputatis contra ipsorum conscientias (!) *talem* hominem, cui nullo modo est credendum, dare in manus fidejussorum. (1) Huss sera entendu publiquement le mercredi 5 juin.

Le 1<sup>er</sup> juin Huss fut encore une fois interrogé sur les articles à Gottlieben en présence d'Ailly. Il promit de se soumettre à la décision du concile (naturellement sur la preuve du contraire comme il le pense toujours) et le 4 juin il fut conduit du château à la prison du monastère des Minorités où devait avoir lieu son audience.

C'est là que le concile se rassembla le jour suivant. On commença par lire les articles de Huss et, sans que celui-ci fût d'abord présent et on prépara déjà la sentence (2). C'est ainsi que le concile s'imaginait l'audience publique pour Huss. Mais un certain Oldrich

---

(1) Doc. 270.

(2) Dans l'introduction de la sentence se trouve aussi le mensonge de Palec et de Michel par lequel ils veulent juger Huss et ses réponses aux articles : Huss, selon eux, devait dire : « Si contigerit me abjurare, scitote, quia licet ore fatear et abjurem, corde vero non consentiam ad hoc ». Quale mendacium, omnipotens

s'aperçut de cette étrange procédure et il en avertit Pierre de Mladenovic, qui la signala à Jean de Chlum et à Venceslas de Dubé et ceux-ci en informèrent le roi Sigismond. Celui-ci envoya immédiatement Louis de Nuremberg au concile avec l'ordre de ne pas prononcer son jugement avant d'avoir entendu Huss et de lui faire part du résultat de l'audience qu'il voulait soumettre à certains docteurs.

Les seigneurs tchèques avaient remis aux envoyés du roi les traités de Huss, *De Ecclesia*, *Contra Stanislaum* et *Contra Palecz*, d'où les articles contre lui avaient été tirés, en les priant de les communiquer au concile afin qu'il pût se rendre compte de la façon dont les articles en avaient été extraits. Huss, qui était déjà présent, reconnut être l'auteur de ces livres et se déclara prêt à corriger ce qu'ils pouvaient contenir d'hérétique (et docto, quod in eis aliquid sinistri posuisset, paratus est humiliter emendare). (1)

Quand ses adversaires eurent vu ses livres, ils s'écrièrent qu'il fallait les brûler. Huss entendit parmi eux la voix de Michel, et il est bien explicable que Huss ne voyait pas sans inquiétude ses manuscrits entre leurs mains, malgré la promesse que le tribunal lui avait faite de les lui restituer. Promesse dont il avait de bonnes raisons de se méfier.

Puis on donna lecture des articles et des dépositions des témoins. Huss voulut y répondre, mais sa voix fut couverte par les cris et les rires des assistants. On ne lui permit pas de s'expliquer en alléguant l'autorité des saints Pères. « Continue multi simul succlamabant, dicentes, illas non facere, nec esse ad propositum ». Voyant qu'il était impossible de s'expliquer, Huss se tut et ses adversaires lui lancèrent cette apostrophe: Comment tu te tais déjà, cela prouve que tu partages ces erreurs. (2) Le tumulte était si grand qu'on dut lever la séance et la renvoyer au vendredi 7 juin.

---

Deus ! ajoute Mladenovic. Doc. 274. D'ailleurs, son procès et sa mort courageuse prouvent le contraire et le mensonge de Palec et de Michel.

(1) Doc. 275.

(2) Ecce, jam taces ! Signum est quia istis consentis erroribus.

Ce procédé impardonnable de la part d'un concile soi-disant chrétien rappelle celui du sanhedrin jugeant le Christ. Huss écrit à ses amis: « Clamabant quasi omnes adversum me, sicut Judaci adversus Jesum ».

Il se plaint que le concile n'ait pas voulu comprendre la distinction de l'Eglise et il exprime non sans raison cette crainte: « aestimo quod non admittent mihi *sententiam s. Augustini de Ecclesia* et de *praedestinationis* membris et *praescitis* et de *malis praelatis* » (1).

Quelle justice attendre d'un tribunal sans pitié qui déjà l'a condamné à mort à l'avance? Il faut pourtant admirer la force morale de Huss : épuisé par une longue détention, les chaînes, la maladie et les procédés peu chrétiens du concile, il a encore assez de force pour dire après cette audience : la « derisio » comme l'appelle Mladenovic, qui a certainement demandé toutes ses forces physiques et morales: « Deus omnipotens dedit mihi hodie cor animosum et forte ». (104)

Qui pourrait s'étonner, après une telle dépense d'énergie, si Huss avait poussé ce soupir : Eli, Eli, lama sabachtani. On voit qu'il aura la force de suivre le calvaire de son maître.

Le roi Sigismond assistait à la deuxième audience. On y relut les dépositions des témoins concernant la rémanence. Huss expliqua, qu'il n'était pas d'accord avec l'ordre de l'archevêque qui défendait d'employer le mot « panis », en disant que le Christ lui-même dans l'Evangile selon saint Jean (c. VI) se nomme onze fois, panem angelorum et dantem vitam mundo et de coelo « descendentem », etc.

Mais il déclara n'avoir jamais parlé « de pane materiali. » (2),

Alors Ailly voulut lui prouver qu'il avait soutenu la rémanence d'après la doctrine philosophique du réalisme, dont Huss était partisan (*universalia a parte rei*). Huss lui répliqua justement que dans le cas de la trans-

---

(1) *Distinctionem de Ecclesia noluerunt audire.* Doc. 105.

(2) Doc. 277.

substantiation il s'agit d'une exception à cette règle (1) *Quod desinit esse in hoc singulari pane materiali (substantia panis), cum ille tunc mutatur vel transit in corpus Christi vel transsubstantiatur. Sed nihilominus in aliis singularibus subjectatur.*

Un Anglais voulut le convaincre de la rémanence du point de vue logique (ex illa materia argumenti), mais Huss lui répliqua que c'était « puerile argumentum, quod pueri student in scholis. »

Un autre Anglais voulut lui prouver la soutenance de la rémanence par l'inaltération de la matière première. Huss lui répondit que le pain « non annihilatur, sed ibi singulariter desinit esse per *transsubstantiationem* in corpus Christi. »

Cet exemple nous montre la force de Huss en philosophie et en disputation, et comment échoua la tentative d'Ailly pour le convaincre d'hérésie d'après sa doctrine philosophique. Il prouve aussi que Huss n'a pas suivi Wicief sans réserve et confirme ce qu'il a toujours dit « qu'il prenait seulement dans Wicief ce qui était vrai et parce que c'était vrai ».

La commission fut irritée de ne pouvoir confondre Huss et l'Anglais Guillaume (Corn) dit: « Expectetis ipse loquitur cautulose, sicut et Wicief fecit », à quoi Huss répondit: « Non cautulose, sed *deo teste* sincere et ex corde loquor ». Si bien que l'Anglais précédent fut obligé d'avouer: « Ipse bene sentit de sacramento altaris, ut hic confitetur (277 »), ce qui était un succès pour Huss. Alors Stokes, surpris du résultat de cette disputation et voulant l'effacer, osa affirmer qu'il avait vu à Prague un traité de la rémanence attribué à Huss. A quoi ce dernier répliqua: « *Salva reverentia, non est verum* ».

Le cardinal Zabarella l'ayant renvoyé aux dépositions des témoins, Huss invoqua comme témoins de sa bonne

---

(1) Sedlák (337) ne voit pas qu'il s'agit ici d'un miracle — qui est toujours une exception à l'ordre commun — et Huss le dit bien.

foi Dieu et sa conscience. (1) Mais Ailly lui répondit qu'on ne pouvait pas le juger sur sa conscience, mais sur des témoignages et il prit la défense de Palec, qui a son avis « pro certo pie et valde habuit se humaniter cum libris illis et articulis » prétendant que ces articles avaient été tirés « mitius » de ses livres qu'ils n'y étaient. Il reprocha aussi à Huss de suspecter le témoignage de Gerson, le plus célèbre docteur de toute la chrétienté.

A l'accusation d'avoir soutenu les articles de Wiclef, Huss répondit justement qu'il n'avait défendu aucune erreur, mais s'était simplement opposé à ce qu'on condamnât sans preuve tous les articles comme hérétiques et erronés. (2)

Quand à propos de l'article: « Si papa vel sacerdos est in peccato mortali non conficit, non consecrat nec baptizat », on lui reprocha que son traité ne contenait pas la restriction que dans ce cas le prêtre ne le fait pas « digne », Huss répondit : « Je veux être brûlé si cette restriction n'y est pas. » *En effet on finit par la trouver* — ce qui prouve la façon dont on avait extrait les articles de ses ouvrages et la conscience de ces juges qui condamnent un auteur sans bien connaître ses ouvrages et sa pensée.

Huss proclama de nouveau qu'il ne voulait défendre aucun article de Wiclef *obstinément*, mais qu'il voulait seulement entendre des docteurs les raisons qu'ils tiraient de l'Écriture pour leur condamnation (4) (La disputation scolastique !)

---

(1) Et si dominus deus et conscientia mea mei testes sunt, quod id, quod jam contra me deponunt, nec praedicavi, nec docui, nec in cor meum ascendit, et si omnes adversarii contra me deponerent, quid ego possum, nec mihi finaliter nocet. Doc. 278.

(2) Quod ex quo doctores articulos XLV ipsius W. condemnarunt ex hac causa, quod nullus ex eis est catholicus, sed *quilibet* ex eis aut est haereticus, aut erroneus aut scandalosus, ipse *propter offensam* conscientiae non fuit ausus illorum condemnationi consentire. (Ibid.)

(3) Et postea invenerunt eum sic limitate stare in tractatu c. II contra Palecz. Doc. 279.

(4) Illo tamen non obstante expresse confessus est, quod nullum illorum articulorum pertinaciter asseruerat, sed illorum condemnationi restitit una cum aliis magistris et non consentit ei, volens

Il explique ces paroles prononcées par lui douze ans plus tôt: « *vellem tamen in spe, quod anima mea esset ibi, ubi est anima Joan. Wiclef* »: il ne connaissait pas dans ce temps-là les livres théologiques de Wiclef, mais simplement ses ouvrages de philosophie qui lui plaisaient de même que la vie vertueuse de leur auteur ; c'est pourquoi il s'est exprimé ainsi. Mais cette explication fut saluée par les rires du tribunal.

Au reproche qu'il s'est opposé aussi à la condamnation des livres de Wiclef, Huss répond que c'est lui-même qui a apporté ces livres à l'archevêque Zbynek en le priant de lui désigner les erreurs qu'il pourrait y trouver afin qu'il les proclame telles devant toute la communauté. (1)

Huss se justifie en ces termes d'en avoir appelé du pape Jean XXIII au Christ: « *Ego hic publice confiteor, quod non est justior et efficacior appellatio, quam ad Christum* », et Pierre de Mladenovic dit que ces paroles furent accueillies par les risées (2) du concile qui savait bien que cet appel resterait impuissant contre leur sentence.

Accusé d'avoir fait chasser les Allemands de Prague, Huss fit remarquer avec raison que c'était le roi Venceslas et leur imprudent serment qui les en avaient expulsés. (3) Et comme Palec lui reprochait d'avoir fait exiler aussi ses propres compatriotes (faisant allusion au bannissement dont le roi l'avait frappé par sa faute) (4), Huss le fit taire en disant qu'à cette époque il n'était pas à Prague.

Voyant Palec dans l'embarras, Ailly voulut venir à son secours en faisant observer à Huss qu'en prison ses paroles étaient plus humbles, à quoi Huss répondit qu'alors on lui parlait plus convenablement (pulchre

---

*audire* ab ipsis doctoribus scripturas vel rationes pro condemnatione illorum laborantes, 279. Mais les théologiens n'ont pas eu le courage d'entreprendre ce travail impossible pour eux.

(1) Doc. 208. V. p. 51.

(2) *Deriserunt hoc dictum valde* (281).

(3) V. p. 57.

(4) V. p. 110.

loquebantur), Ailly lui répliqua que personne n'avait crié contre lui, à quoi Huss lui répondit que, si on n'avait pas crié, le roi et lui-même Ailly, n'auraient pas réclamé le silence, sous peine d'expulsion et qu'il fallait faire taire les assistants pour qu'il puisse se faire entendre. (1)

Puis Huss fit bien ressortir que Zbynek avait frappé Prague d'interdit, non à cause de lui mais parce que le roi et l'université (de même que les cardinaux) étaient pour la neutralité dans la question papale, tandis que Zbynek était du parti opposé et que c'était la raison des mesures prises par le roi contre les prêtres qui avaient désobéi à ses ordres *Ecclesia* »

Mais Ailly fut encore plus gêné quand Huss lui fit remarquer qu'il était venu au concile de sa propre volonté et que, s'il n'avait pas voulu s'y rendre, personne, ni le roi Venceslas, ni le roi Sigismond, n'aurait pu l'y contraindre, étant donné le nombre d'amis et de protecteurs qu'il comptait parmi les seigneurs de Bohême. Ces paroles fières et vraies arrachèrent à Ailly, indigné, cette exclamation: « *Ecce quanta temeritas!* » Mais Jean de Chlum confirma pleinement la déclaration de son ami (3).

Enfin, Ailly demanda à Huss: « *velis stare informationi (concilii)?* » et Huss répondit: « *volo libentissime juxta meas protestationes (108)* » (4).

De son côté le roi Sigismond fut obligé de reconnaître que l'évêque de Carcassonne n'avait pas dit la vérité en déclarant que Huss avait reçu son sauf-conduit

---

(1) *Nisi clamarent, non mandassent nomine D. Regis, similiter Vestri sub poena expulsionis et exitus de loco isto tacere; et tamen hic sumus in iudicio, deberent alii tacere, quia non possum vos audire loquentem.* (282).

(2) Doc. 283.

(3) *Et sunt multi et magni domini, qui eum diligunt, qui habent fortissima castra, qui eum foverent quamdiu vellent, etiam contra istos ambos reges.* (Ibid.)

(4) Voilà comment Ailly comprend cette information: *Ecce hoc habeo pro informatione, quod doctores dicunt articulos de tuis libellis erroneos, quos debes revocare, et illa quae sunt per testes deposita — abjurare — C'est aussi une « vera derisio informationis ».*

quinze jours après son incarcération. Il avoua formellement lui avoir donné son sauf-conduit avant son départ de Prague. Mais en même temps il conseilla à Huss de ne rien soutenir obstinément et de se soumettre « *ad gratiam sacri concilii* » (1). Il ne défendrait aucun hérétique et c'est lui-même qui le brûlerait plutôt de sa propre main.

Huss remercia le roi de lui avoir accordé son sauf-conduit et déclara: « *Sciat vestra serenitas, quod ego veni huc libere, non ad aliquid pertinaciter defendendum, sed docto ubicunque erraverim ad humiliter corrigendum.* »

On ne dira pas pourtant que c'est trop demander à un concile qui dit représenter le Christ de renseigner un accusé sur les hérésies qu'on lui reproche, de même aucun critique impartial ne pourra considérer Huss comme un obstiné.

La séance fut levée et Huss, épuisé, porte ce jugement sur la manière d'agir du concile: « *aestimabam, quod in concilio isto esset major reverentia, pietas et disciplina* », témoignage accablant pour un concile de réforme et il se plaint à ses amis: « *quantas post passus sum tantationes, deus scit* ». (2)

La troisième audience (c'est-à-dire la continuation de l'audience) eut lieu le 8 juin.

Quoique les trente-neuf articles de la commission eussent été plus correctement extraits des livres de Huss que ceux de Palec, ils n'étaient pas cependant tout à fait exacts. Huss ne fit pas de difficulté pour reconnaître comme siens les articles qui avaient été extraits « *in forma* » de ses ouvrages. Quant aux autres qui ne l'avaient pas été ils furent lus par un Anglais et comparés à l'original (3). Mais Ailly pour dissimuler leur incorrection déclara que le texte des li-

---

(1) Quae hic sunt contra te probata (les témoins !) et quae confessus es (la doctrine de l'Eglise universelle).

(2) Amicis (7 Juni). Doc. 106 s.

(3) Doc. 285-315.

vres était pire encore que les articles (1), c'était avouer leur inexactitude et reconnaître avec Huss qu'ils n'avaient pas été extraits correctement.

Quant aux articles concernant l'Eglise, Huss sachant que sa conception de l'Eglise ne lui appartenait pas en propre, mais qu'il la tenait de saint Augustin et des Pères, ne pouvait pas la révoquer sans preuves tirées de l'Ecriture et des Pères, preuves que le concile ne pouvait ni ne voulait fournir, bien que Huss se *déclarât toujours prêt dans ce cas à se soumettre* humblement à l'abjuration et à la peine.

Nous avons déjà vu que Huss était sorti vainqueur du tournoi philosophique et il aurait sans doute gagné aussi le tournoi théologique puisque il ne fait que citer oralement ou par écrit l'Ecriture et les saints Pères. Ses ouvrages fourmillent de ces citations comme il est aisé de s'en convaincre en se donnant la peine de les lire. D'où chez Huss la conscience de posséder la vérité, le désir de la défendre et l'impossibilité de se rétracter.

Quand à la papauté (art. 9, 12, 14, 15, 17, 21, etc.), cette question est étroitement liée à la définition de l'Eglise universelle et doit être considérée de ce point de vue. D'ailleurs il ne faut pas oublier que la déposition du pape Jean XXIII et le schisme confirmaient l'opinion de Huss tant sur l'Eglise que sur la papauté, et *que le concile faisait en pratique ce qu'il désapprouvait en théorie*. Huss ne manqua pas de le lui rappeler.

Dire que le concile de Constance (surtout sans pape !) est l'autorité suprême et infaillible « in rebus fidei », c'est dire une hérésie d'après le Vaticanum. Personne, sans parti-pris ne pourra trouver dans le texte original de Huss une doctrine antidogmatique, à condition, nous le répétons, de se placer au point de vue de cette époque. Nous pouvons admettre que Huss est un théologien progressiste (dans le sens moral et de la réalisation de l'Evangile), mais il est orthodoxe. Il ne s'écarte pas de la dogmatique de l'Eglise de son époque,

---

(1) Et ecce, hic pejus stat et periculosius et plus erronee, quam articulatium fuit (285) 294.

mais de sa pratique. A ce point de vue il est tout à fait intransigeant.

La parole du Christ est sa loi, il veut la faire respecter toujours et partout « semper et ubique » dans l'Eglise du Christ, et surtout parmi les serviteurs de Dieu : les prêtres.

Pour lui l'Eglise est l'Eglise véritable des saints du commencement à la fin des siècles, elle représente le corps mystique du Christ qui en est la tête éternelle. C'est l'Eglise universelle qui forme le contre-poids de l'Eglise partielle et mixte de cette époque, déchirée par le schisme et les querelles des trois papes. De là, chez Huss, ce désir de réforme morale.

Toute la différence entre la pratique chrétienne de Huss et celle du concile apparaît dans l'art. 18, (1) qui s'il ne rend pas exactement l'idée de Huss « in forma », fait pourtant allusion à son opinion quand il parle de la façon dont le Christ a traité les pécheurs et de celle dont il traiterait lui-même les hérétiques. « Le Christ, dit-il, quoique « pontifex utriusque testamenti » n'a pas voulu juger les hommes (civiliter) ni punir personne de mort. Il n'a pas repoussé la femme adultère, que les pharisiens condamnaient à mort selon la loi ; il ne l'a pas condamnée (Jean 8.), pas plus qu'il ne demande la mort « errantis », mais sa correction et s'il se montre obstiné après avoir épuisé tous les moyens pacifiques, « Sit Tibi sicut ethnicus et publicanus. »

A la lecture de cet article, Huss dit au concile qu'un hérétique, s'il l'était vraiment, devait suivant *saint Augustin* et d'autres Pères, être « *pulchre, pie, humiliter scripturis et rationibus ex illis elaboratis instrui* » (2) Et

---

(1) Nullus haereticus ultra censuram ecclesiasticam est relinendus judicio seculari morte corporis puniendus. *Mladenovic en dit* : *Ista propositio non stat in libro, sed confixerunt sibi eadem, sed sic stat in libro...* Doc. 293.

(2) Sedlak (339) pense que cette demande est caractéristique pour l'action ultérieure de Huss. C'est vrai. De plus, elle est caractéristique aussi pour l'acte du concile. On voit qui est chrétien : Huss ou le concile ? D'ailleurs, Huss dit « ex rationibus ex illis (scripturis) elaboratis », ce que Sedlak traduit tout simplement « par la raison » (ce qui donne aux paroles de Huss un certain air de ratio-

si après ce procédé il restait obstiné, qu'on pouvait le punir mais jamais sans l'avoir instruit auparavant. Ces paroles soulevèrent parmi le tribunal des murmures de mécontentement.

Quand on lut plus loin, dans le livre de Huss, que ceux qui faisaient le contraire étaient pareils aux pharisiens qui déclaraient à Pilate : Il ne nous est pas permis de tuer quelqu'un, et lui livraient le Christ (1), et Huss ajoute que « majores sunt homicidae, quam Pilatus ». Le concile vit bien l'allusion, et Ailly exprima l'indignation de ses collègues en disant que c'était pire dans le livre que dans les articles extraits. (2)

De même pour la censure ecclésiastique et l'interdit, Huss voulait qu'on se conformât à la doctrine et à la pratique du Christ, dont le concile était si loin (art. 25, 26.)

Il n'est pas difficile de voir qu'elle idée est la plus proche du Christ, celle de Huss ou celle du concile, et si quelqu'un est d'avis contraire, mais nous permettons simplement de lui demander si le Christ aurait fait brûlé même un véritable « hérétique ».

L'art. 24 (3) prouve la mauvaise volonté mise par le concile à comprendre que Huss y parle de l' « habitus ».

Quand fut lu l'article (1. du livre « Contra Palecz ») « si papa, episcopus vel praelatus est in peccato mortali, quod tunc non est papa, episcopus vel praelatus », où est omis le mot *dignus* (5), Huss l'expliqua par

---

nalisme), ce dont il était loin (en tchèque non « Z rozumu », comme il le traduit mal, mais « duvo dy z pisem », par les raisons de l'Ecriture »).

(1) En fait, le concile a agi de la même façon avec Huss en le faisant brûler par l'autorité civile, et c'est, par un sophisme que les pharisiens modernes cherchent à excuser le concile en mettant la mort de Huss sur le compte de cette autorité civile qui ne fut que son instrument.

(2) *Ista sunt multo graviora, quam quae articulabantur ; pro certo ipsi illa pie articulaverunt. Et Mladenovic bien ajoute : Ratio quare graviora : certe, quia eos plus tangebant factum hoc, addiderunt sacerdotes (294).*

(3) Si homo est vitiosus et agit quidquam, agit vitiose : et si est virtuosus et agit quidquam, tunc agit virtuose.

(4) Doc. 299.

(5) Cp. Contra Paletz, Op. I, 256, Concedimus enim, quod malus Papa, Episcopus vel Praelatus vel Sacerdos, est *indignus* minister

l'Ecriture et les Pères en ajoutant que le roi non plus « qui est peccato mortali nec est *digne rex coram deo* » (Saul IV. Reg. 16.)

A ces mots les prélats se mirent à crier : *Vocate regem* (car le roi ennuyé de la disputation théologique s'amusa à ce moment à regarder par la fenêtre) (1). et Ailly dit à Huss : *Non sufficebat tibi, quia statum spiritua-lem vilipendens conaberis deicere per tua scripta et dogmata*, et jam *vis etiam deicere statum regium et reges a statu suo* (2), ce qui était bien loin de la pensée de Huss. C'est ainsi qu'Ailly comprenait sa tâche de juge en faussant le sens des paroles de Huss dans un but facile à deviner.

Il est sûr que cette seule phrase d'Ailly, que Huss n'a jamais prononcée, aurait suffi à conduire Huss au bûcher, et quelle hérésie que de « vilipendere statum spiritualem », qui en réalité se vilipendait lui-même par ses mœurs. Ailly dévoile ainsi la cause principale de la condamnation de Huss.

Puis Huss demanda au concile si Jean xxiii était le vrai pape et s'il l'était pourquoi il l'avait déposé ? (3)

Il lui fit remarquer qu'après avoir déposé Jean et après l'abdication de Grégoire xii, l'Eglise était sans tête mais pourtant dirigée par le Christ.

Questions embarrassantes pour le concile *qui confir-maient le point de vue de Huss*, mais les prélats comme ajoute Mladenovic « deridebant eum » (4).

Huss rappela aussi leur inconséquence aux docteurs (théologiens de Prague) qui condamnaient en théorie l'article de Wiclef que « *decimae sunt purae elemosy-*

---

sacramentorum, per quem Deus baptizat et consecrat, vel aliter ad profectum suae Ecclesiae operatur.

(1) Sigismond, dont les mœurs n'étaient pas précisément puritaines, dit à Huss : *Joanne Hus, nemo sine crimine vivit.*

(2) Doc. 300.

(3) Le roi Sigismond lui répond : *Imo nuper domini de concilio manserunt in isto, quod ipse Balthasar fuit verus papa, sed propter maleficia sua notoria, quibus ecclesiam dei scandalisavit et bona ecclesiae dilapidavit, ipse est depositus de papatu.*

(4) *Ecce nunc nullum tale caput habemus, et tamen Christus non desinit suam Ecclesiam regulare. Et illi deridebant illum.* Doc. 307.

nae », mais le confirmaient en pratique », quod scripto condemnarunt, facto approbant », car ils demandaient au roi « ut eis census restituatur cum sunt elemosynae » (1413), ce qui d'ailleurs caractérise très bien la façon d'agir des théologiens.

Comme Ailly lui reprochait d'avoir alors publiquement défendu les articles de Wiclef, comme cela résulte de ses livres, Huss lui répéta qu'il ne voulait défendre aucune erreur, mais que sa conscience ne lui permettait pas de condamner tous les articles de Wiclef « copulative nulla habita scriptura de opposito ». (art. 7).

Alors, l'Anglais Stokes, n'ayant pas oublié la défaite que Huss lui avait infligée à Prague et voulant sauver la situation qui tournait en faveur de Huss, lui lança pour l'ébranler cette remarque maligne: « Et quid tu gloriaris in his scriptis et doctrinis, tibi eorum titulum vane ascribendo? Cum hae doctrinae et sententiae non sunt tuae, sed potius Wiclef, cujus viam sequeris » (2).

Bien que Huss ne se fût jamais vanté que ce fût sa propre doctrine et bien qu'il n'eût jamais nié qu'il acceptât dans la mesure où elles étaient vraies les idées de Wiclef, que celui-ci d'ailleurs avait pour la plupart empruntées à ses prédécesseurs — comme c'était l'habitude à cette époque — le coup de Stokes était bien calculé : Huss suit Wiclef qui a été plusieurs fois condamné comme hérétique, donc il est hérétique lui-même.

A la fin Ailly invita Huss à se soumettre à la décision du concile ou s'il avait encore quelque chose à dire à demander une nouvelle audience, ce qu'il ne lui conseillait pas pour ne pas s'engager dans des erreurs encore plus grandes. Les autres prélats étaient aussi de cet avis et Huss leur répondit: « Reverendissimi patres! Ego huc *libere* veni, non ad aliquid pertinaciter defendendum, sed si in aliis minus bene sen defectuose posui, volo *informationi concilii humiliter subjacere*; rogo tamen *propter deum*, quod detur mihi audientia

---

(1) Gaudebant condemnantes, lugent censum dantes.

(2) Doc. 308.

ad declarandum intentionem meam super articulis mihi objectis, et sanctorum doctorum scripta ; si rationes meae et scripturae efficaces non fuerint, volo informationi concilii humiliter subiacere. (1)

Les assistants crièrent à Huss qu'il parlait d'une manière cauteleuse et obstinée et lui demandèrent de se soumettre non seulement à l'« informatio » du concile mais à sa « correctio ». Huss prit Dieu à témoin qu'il parlait sincèrement et qu'il voulait se soumettre non seulement à l'information du concile mais aussi à la correction et à la décision du concile.

Et Ailly lui proposa cette « informatio » :

1. Reconnaître humblement les erreurs contenues dans les articles « quod hucusque tenuistis » (De Ecclesia).

2. Les renier et prêter serment de ne plus les soutenir, prêcher et enseigner « in aeternum amplius ».

3. Les abjurer publiquement.

4. Soutenir et prêcher le contraire.

Il n'y a rien de plus émouvant que la réponse de Huss à cette information : « Rev. Patres! Ego paratus sum humiliter obedire concilio et informationi, sed rogo propter deum, quod mihi laqueum damnationis non velitis imponere, ut non cogar mentiri et abjurare istos articulos, de quibus teste deo et conscientia mihi nihil constat, et testes contra me deponunt, quae nec in cor meum umquam ascenderunt, et praesertim de isto, quod post consecrationem in sacramento remanet panis materialis. Illōs autem, de quibus constat mihi et quos in libris meis posui, *docto de opposito, volo humiliter revocare.* (2),

Il faut bien distinguer dans son dernier procès, deux sortes d'articles : ceux qui étaient tirés des dépositions des témoins et ceux qui étaient extraits des livres de Huss.

Huss rejeta les premiers, quant aux seconds il admit ceux qui se trouvaient vraiment dans ses ouvrages et se

---

(1) Ibid.

(2) Doc. 309.

dit prêt à les désavouer « docto de opposito ». Mais il déclara qu'il ne pouvait pas révoquer *tous* les articles sans exception, car il y en avait plusieurs dans le nombre qui lui étaient faussement attribués, et il avait lu dans le « catholicon » que « abjurare (ut in catholicon me legisse memoror), est *errori prius tento renuntiare*. Ce serait donc agir contre sa conscience que de renier ce qu'il n'avait jamais soutenu : ce serait un véritable mensonge.

Le concile cria à Huss que cela ne signifiait pas abjurer, mais Huss resta inébranlable et déclara : « Ita ego legi, quod illud sit abjurare. »

Sigismond lui dit, que pour sa part, il abjurerait même une erreur qu'il n'aurait pas soutenue, mais Huss lui fit poliment observer qu'il ne comprenait pas ce dont il parlait. (1)

C'est une preuve de ce souci de la vérité que Huss ne cesse de montrer au cours de son procès.

Le cardinal Zabarella promet à Huss de lui donner une formule « satis limitatam » pour sa rétractation. Le roi Sigismond lui rappela qu'il n'avait que deux partis à prendre : abjurer et s'en remettre à la grâce du concile ou se laisser juger. Huss répéta encore une fois qu'il ne voulait soutenir aucune erreur, mais que sa conscience ne lui permettait pas de reconnaître qu'il a soutenu des erreurs, qu'il n'avait jamais professées.

Il demanda qu'on lui accordât une audience publique pour s'expliquer sur les articles incriminés, notamment ceux qui concernaient le pape, les têtes et les membres de l'Eglise où ses adversaires équivoquaient (in quibus mecum aequivocant). Il fit de nouveau remarquer qu'il admettait que bien que le pape et les prélats en état de péché mortel, ou « praesciti » ne le fussent pas « digne » ils étaient cependant « *quoad officia tales* » (2).

---

(1) Doc. Domine rex, hoc non sonat illud vocabulum vel verbum abjurare (309).

(2) Il n'est pas correct de dire, comme Sedlak (374), que Huss, par son postulat de la prédestination ou de la vie morale du ministre (1), rend l'efficacité des sacrements douteuse, ce que jamais Huss ni Wiclef n'ont affirmé. Huss savait aussi très bien que personne ne sait s'il est prédestiné ou non. Aussi le terme « l'autorité de l'Eglise » que Sedlak emploie toujours diplomatiquement n'est pas exact

Mais Sigismond était déjà prévenu contre Huss et celui-ci se plaint à ses amis qu'il le condamna plutôt que le concile (1).

Aussi Palec et Naz, de leur côté, cherchaient à rendre sa situation difficile en répétant leurs anciennes accusations et les Anglais déclarèrent que la lettre d'Oxford confirmant l'orthodoxie de Wiclef était falsifiée (2) et ils soumirent au concile la lettre de l'Université d'Oxford, qui contenait 250 articles de Wiclef, en lui demandant de les condamner.

Palec, sentant que son ardeur dans la défense de la foi pourrait sembler exagérée, même au concile, et révéler le véritable mobile qui le poussait à accuser Huss : la vengeance, ou éprouvant peut-être des remords à la pensée de trahir un ancien ami et disciple, et de renier ses convictions premières, prit la parole pour se laver de sa mauvaise action et dit : « Ego serenitatem V. et V. Rev. et deum primo contestor, quod in his, in quibus processi contra ipsum, non ex aliquo zelo malo (?) vel odio personae (?) feci illa, deus mihi testis est, sed solum ideo, ut satisfaciam juramento meo, quod feci, cum sim doctor sacrae theologiae, licet indignus, ideo feci. »

Et mettant le comble à l'hypocrisie, Michel de Causis osa ajouter : « Ego similiter... » Mais Ailly voulant effacer la mauvaise impression produite par la déclaration de Palec et de Michel proclama aussitôt que celui-ci et d'autres avaient procédé véritablement *valde pie* dans l'extraction des articles. Bien que les trois rédactions successives qu'en fit le concile prouvent le contraire.

Huss assista avec calme à cette comédie et se contenta

---

(342, 374, etc.) et ne veut rien dire. Pour S., c'est le pape ; pour cette époque, c'était au contraire le concile, ce que les théologiens romains dissimulent ainsi prudemment.

(1) Doc. 114. Prius me condemnavit, quam inimici mei, et Huss se plaint qu'il a violé sa parole et il se rappelle que ses amis l'avertissaient de ne pas croire à sa parole royale : « ipse te dabit inimicis », et M. Divoky lui dit ; Magister ! scias pro certo, quod condemnaberis.

(2) V. p. 61.

de prononcer ces mots dont on peut s'imaginer l'effet : « *Sto ad iudicium dei, qui me et vos juste juxta merita judicabit...* » et Jean de Chlum ému par ces paroles lui serra la main pendant qu'on le reconduisait en prison.

Après la séance, Sigismond, ne sachant pas que les seigneurs tchèques l'entendaient, exhorta les cardinaux à faire brûler Huss s'il n'abjurait pas ses erreurs. (*Quae sunt in libris ejus et quae confessus est et quae contra eum sufficienter (!) probata sunt* (315), et nous savons qu'elle était pour lui sa principale hérésie qui, à elle seule, méritait le bûcher. Sigismond conseilla aux juges de ne pas croire Huss, même s'il se rétractait, et leur demanda d'envoyer les articles à son frère, le roi Wenceslas, en Pologne et ailleurs.

Ailly avait réussi à lui inspirer des craintes pour la sécurité de son trône. Sigismond considérait maintenant Huss comme un dangereux anarchiste et dans ce cas les rois, comme les papes, sont impitoyables.

Huss savait le sort qui l'attendait. Abjurer les articles sur l'Eglise c'était abjurer la vérité telle que l'enseignent l'Ecriture et les Pères... il ne le pouvait pas, les articles tirés des dépositions des témoins étaient faux. Il connaissait ses ennemis. Les moines, les curés, les prélats de Prague, dont le mandataire était Michel, qui n'oublieraient jamais le tort pécuniaire qu'il leur avait causé, ni la façon dont il avait blâmé leurs vices en les exhortant à vivre selon la loi du Christ. Le prêtre n'oublie jamais sa vengeance et sa haine, et déjà les anciens savaient que « *clericus clerico lupissimus* ». Les Allemands expulsés de Prague, ses ennemis personnels comme Palec et Stanislas, la querelle des indulgences, le roi Sigismond qui voyait en lui un dangereux destructeur de l'autorité politique et ecclésiastique, l'abîme tout philosophique mais cependant infranchissable entre le nominalisme d'Ailly et le réalisme de Huss, que les maîtres de Paris considéraient comme hérétique, bien que pour les idées de réforme ils fussent très près de lui.

Voilà les nombreuses causes dont l'effet devait être le même : le bûcher.

Certes il restait à Huss des partisans fidèles là-bas dans sa patrie qu'il ne devait plus revoir.

Et rien n'est plus émouvant que sa dernière lettre *Universo Bohemiae populo*, (1) son testament, qu'il écrivit dans sa prison, enchaîné, la veille de son supplice. Il lui recommande d'obéir à la loi du Christ et de faire sa volonté comme il l'a toujours fait au cours d'une vie qu'il est prêt maintenant à sacrifier avec joie. Il se plaint de ses compatriotes, qui sont ses pires ennemis et demande de prier pour eux. Il remercie tous ses amis et termine par ces mots : Je vous conjure de Vous aimer les uns les autres, de ne pas laisser opprimer les bons et de laisser à chacun liberté de sa vérité (2) — paroles plus qu'hérétiques à cette époque et héritage légué à sa nation et à toute l'humanité.

Huss sait que la mort l'attend, mais il ne la craint pas, il se rappelle son modèle, le Christ, qui lui aussi fut accusé par de faux témoins d'hérésie, jugés par des prêtres et condamné injustement à mort... cependant il conserve l'espoir que Dieu ne laissera pas succomber la vérité et il demande aux Seigneurs de rappeler au roi et au concile qu'ils lui ont promis une audience publique. (3)

Cependant le concile travaillait. Le 15 juin, dans sa XIII<sup>e</sup> séance, sur la proposition de Gerson, il interdit la communion sous les deux espèces. Le concile dit avec audace : ...Quoique le Christ, après la Cène ait institué et donné ce véritable sacrement à ses apôtres *sous les deux espèces* du pain et du vin... *tamen hoc non obstante* (sic !) comme la communion sous une espèce est devenue dans l'Eglise une habitude mainte-

---

(1) Doc. 115. Scripsi vobis has literas in carcere vinculis constrictus, expectans, me cras capitis damnatum iri. (117).

(2) Id quodque vos rogo ut inter vos ametis, bonos vi opprimi prohibeatis et veritatis unicuique copiam faciatis (118), la liberté de conscience !

(3) Sicut dixit rex, et concilium. Doc. 101. Cp. 114.

nant légalisée, donc déclarer cette pratique « sacrilège ou illicite » est erroneum » et quiconque l'affirme obstinément doit être puni comme hérétique avec l'aide du bras séculier (1).

Cette légalisation de la communion sous une espèce par le concile de Constance contredit formellement les ordres du pape Gelasius qui déclare lui-même qu'une telle division d'un même mystère (la communion sous une espèce) ne peut être, *sine grandi sacrilegio*. (2) Le concile de Constance abrogeait ainsi les décrets du pape... (ex cathedra) qui sont infaillibles.

Huss dont l'opinion sur la communion sous les deux espèces était correcte au point de vue dogmatique, indigné de la décision du concile et de l'interdiction complète du calice écrivit à ses amis : O sancte Paule ! tu dicis omnibus fidelibus : « quotiescumque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem domini annuntiabitis, donec veniat — et ecce jam dicitur, quod consuetudo Romanae ecclesiae est in oppositum (3) et il demanda à Havlik, son successeur à Bethléhem de ne pas inquiéter Jacobelle à cause du calice, en le renvoyant au traité qu'il avait écrit sur ce sujet (4).

Le concile rédigea les articles pour la 3<sup>e</sup> fois. Au lieu de 39 articles il en forma 29 (30), conservant 13 articles littéralement, corrigeant ou complétant les autres et en ajoutant 2 nouveaux (4, 29) (5), Malgré quelques

---

(1) Hardt IV, 332-334. C'est toujours le bras séculier qu'invoque doctor christianissimus.

(2) Op. 42. De sanguine Christi : Item, Gelasius Papa de Const. dist. 2 sic scribit Episcopis (alors ex cathedra !) : Comperimus, quod quidam tantummodo sumpta corporis portione a calice sacrati cruoris abstinent, qui procul dubio (quoniam nescio qua superstitione docentur astringi) aut integra sacramenta percipiant, aut ab integris arceantur. Quia divisio unius ejusdem mysterii, *sine grandi sacrilegio non potest provenire*. Cp. ce qu'en dit Lechler B. III, c. 3 p. 251, n. 1. Nebenbei gesagt, ist dass ei eine Illustration zu der angeblichen Unfehlbarkeit papstlichen Lehramtes, wenn ein okumenisches Concil die, wie es scheint, ex cathedra erfolgte Entscheidung eines alteren Bischofs von Rom für « irrig » erklärt.

(3) Doc. 126.

(4) Doc. 128.

(5) Art. 4. Duae naturae, divinitas et humanitas, sunt unus Christus (glossa de Huss : copulativum concretionis). Et infra ca 10 : Omnis homo est spiritus, cum sit duarum naturarum utraque (gl. Ista,

corrections faites aux articles tirés des témoignages le fond restait le même notamment en ce qui concernait la rémanence (17) et l'affirmation incriminée à Huss, qu'un prêtre en état de péché mortel non confieit (18), articles que Huss ne pouvait révoquer ne les ayant jamais soutenus ; d'ailleurs c'est toujours la définition de l'Eglise Universelle autour de laquelle tournent les articles tirés des livres de Huss.

C'était plutôt l'exactitude de la forme que celle du fond que visait la nouvelle rédaction. Il était pourtant bien nécessaire de vouloir comprendre aussi leur véritable sens et l'argumentation logique dans le texte. (1)

Aussi Huss chercha-t-il par des gloses (2) comme pour les anciens articles à expliquer sa véritable pensée notamment en ce qui concerne sa conception paulo-augustinienne de l'Eglise universelle basée sur la grâce : « *praedestinationis* ».

Quant aux articles tirés des dépositions des témoins il les rejeta de nouveau comme faux à priori.

Huss ne pouvait pas révoquer les articles des témoins, puisqu'il ne les avait jamais soutenus et qu'ils étaient faux, car révoquer dans ce cas c'était avouer les avoir soutenus.

Les articles tirés de ses livres, il ne pouvait les abjurer sans la preuve (3) qu'ils étaient erronés, parce qu'ils étaient vrais.

C'est au fond le problème de son dernier procès. Huss

---

saepe sententiantur a b. Augustino super Joanne). Cp. Hefele 201, nous — et peut-être Huss aussi — voudrions bien le voir prouver sérieusement et sans sophisme l'hérésie de cet article ! Art. 29. Nullus est dominus civilis, nullus est praelatus, nullus est episcopus, dum est in peccato mortali (gl. secundum officium et vitae meritum ut sancti sentiunt, Gregorius Bernardus, etc.).

Doc. 225-230-234, Sedlak, Hus, 331, 338, Etudes 17 s., 27 s., Hefele VII, 204 s.

(1) Cp. art. 2. Paulus numquam fuit membrum diaboli, licet fecerit quosdam actus, actibus ecclesiae malignantium consimiles. (Gl. praescitum quoad finalem ad haerentiam). Doc. 225.

(2) Et ego Joannes Hus, semper in spe servus Jesu Christi scripsi responsiones ad articulos in eorum copia, sicut et ista iuxta meam conscientiam, de qua omnipotenti domino debeo reddere rationem. (233).

(3) La preuve par l'Ecriture et les Saints Pères, comme il le pense toujours.

ne transige pas avec la vérité et la conscience qu'il a d'être dans le vrai lui donne le courage de braver la mort : *Iam restat vel revocare et abjurare et poenitentiam mirabilem suscipere — vel comburi. Pater et filius et spiritus sanctus, unus deus, in quem credo et confido, dabit intercedentibus omnibus sanctis et hominibus justis, spiritum concilii et fortitudinis, ut possim laqueum satanae effugere, et in ipsius gratia finaliter permanere.* (1)

Quoique beaucoup de membres du concile désirassent la mort de Huss il y en avait aussi qui avaient intérêt à ce qu'il abjurât ses idées, non peut-être par pitié mais pas politique, car si Huss abjurait c'était un coup fatal pour le mouvement réformiste en Bohême qui commençait à gagner aussi les états voisins (sp. Pologne.) C'est pourquoi ils allèrent trouver Huss dans sa prison pour le persuader et le supplier de céder.

Celui-ci considérant cette prière et leurs efforts comme une tentation, leur dit qu'il ne pouvait renier ce qu'il n'avait pas fait (2). Alors les solliciteurs cherchèrent à le persuader en lui donnant des définitions et des explications incorrectes du mot « abjurer ». Mais Huss répondit à ces tentateurs par ces paroles : « Bene, ego jurabo, quod numquam illos errores attestatos praedicavi, tenui et asserui, nec predicabo, tenebo et asseram... » et aussitôt ils se turent (3).

Ils ne s'abstinrent pas non plus de menaces mais ce fut en vain (4) et, comme ils ne pouvaient pas lui

---

(1) Doc. 234.

(2) Jam multiplices fuerunt exhortatores, suadentes multis verbis, quod debeo et possim licite abjurare, supponendo voluntatem meam sanctae ecclesiae, quam sacrum concilium representat. Sed nullus eorum scit pertinenter evadere, cum pono eum in casu meo, ut constet sibi, quia numquam praedicavit, tenui et asserui haeresim quae sibi imponitur, qualiter vellet salvare conscientiam, ne per abjuracionem confiteatur, se false haeresim tenuisse? Amicis (136).

(3) Ici, on parle seulement des articles des témoins, non des articles tirés des livres, que Huss était prêt à révoquer, comme d'ailleurs il le répétait toujours après la preuve du contraire. C'est pourquoi la formule que donne ici Huss n'est pas pareille à celle de Zabarella (qui contient aussi les articles des livres), comme le prétend Sedlak (348).

(4) Me perterrefacere conati sunt, neque tamen dei potentiam in me superare potuerunt. (139).

prouver qu'il était dans l'erreur par l'Ecriture, ils eurent recours à la fraude (1).

Un augustinien, Jean Zacharie avait trouvé dans la demeure de Huss à Constance sa bible (qu'on avait toujours refusé de lui donner dans sa prison malgré ses instances) où au texte de Ezechiel (34, 10) « Ecce ego ipse super pastores » étaient ajoutés les mots « et non populus ». Zacharie profita de cette addition pour essayer de prouver à Huss par l'Ecriture qu'il n'avait pas le droit de corriger et de blâmer les péchés du pape. Huss protesta en disant que cette addition « et non populus » était fausse et que les autres Bibles ne la contenaient pas, ce qui d'ailleurs était la vérité (2). Mais bien que Huss eût raison, Zacharie passa pour avoir confondu Huss par l'autorité de l'Ecriture et il fut récompensé de cette étrange exégèse, par une rose d'or, distinction dont plus tard le célèbre André Proles dit qu'il ne la voudrait certainement pas porter « hoc honore » (3).

D'ailleurs le concile lui-même donnait publiquement raison à Huss en déposant le 29 mai 1413 le « vrai » pape Jean XXIII, ainsi Huss pouvait écrire avec raison à ses amis : « Ecce vero jam caput illius praecisum, deus terrestres vincit, jam ejus peccata palam declarata, jam fons defecit, sol obscuratus est, cor evulsum, refu-

---

(1) Haec vobis scripsi, ut sciretis, eos *nullo sacrarum literarum loco* neque ullis argumentis me superasse, sed *dolo* conatos esse me superare et nimis ut me ad retractandum et abjurandum perducerent ; sed, misericors deus cujus legem celebravi mecum fuit et est et spero erit ad vitae finem atque ingratia sua me usque ad mortem conservabit. (140).

(2) Vulgata : Haec dicit Dom. Dom. : Ecce ego super pastores, et requiram oves meas de manibus eorum et amovebo eos ne pascant oves meas, et non pascent amplius pastores eas ; et liberabo oves meas de ore eorum, et non erunt eis ultra in devorationem.

LXX : Τὰδε λέγει κύριος, κύριος Ἰδοὺ ἐγὼ ἐπὶ τοὺς ποιμένας, καὶ ἐκζητήσω τὰ πρόβατά μου ἐκ τῶν χειρῶν αὐτῶν...

(3) Luther (Op. Husi I, préface 7) on dit: Recitabo hoc loco, quod Doctor Stampitius mihi commemoravit, de colloquio suo habito cum Andrea Prole nobili et praestanti viro, antecessore suo de rosa Doctoris Joan. Zachariae. Hic enim Z. passim in Monasteriis pingebatur, gestans in pileo (chapeau) rosam, quae ordini illi ornamento, Joan. Hus vero dedecori esset, et ignominiae. Hanc effigiem intuens Proles: « Ego sane nollem, inquit, hanc rosam hoc honore gestare », et il raconte cette histoire.

gium Constantia an fugit et abjectum est, ne quis ad id confugeret. » (1)

Si la menace de la mort ne pouvait ébranler Huss dans sa résolution, les prières des rares assistants du concile qui lui voulaient du bien, ne parvenaient pas non plus à le faire fléchir. Ainsi un membre inconnu du concile que Huss appelle « Pater » (2) lui proposa la formule suivante : *Ultra protestationes per me factas, quas hic velo habere pro repetitis, protestor de novo, quod licet mihi multa imponantur, quae numquam cogitavi : nihilominus de omnibus mihi impositis, seu contra me objectis, seu de libris meis extractis, sive etiam testium depositionibus, submitto me humiliter misericordiae ordinationi, diffinitioni, correctioni sacrosancti concilii generalis* (3).

Huss le remercia de sa bienveillance mais déclara ne pouvoir accepter cette formule qui l'obligeait à condamner plusieurs vérités que le concile qualifiait de « scandalosas » (*les articles tirés de ses livres*). Il rappelle l'exemple d'Eléazar qui ne voulut pas mentir, disant que lui qui était « sacerdos novae legis » mentirait en abjurant et scandaliserait ses fidèles. Du reste il en avait appelé à Jésus-Christ — son juge le plus juste et le plus puissant et il se soumettrait volontiers à sa sentence, car Dieu juge les hommes selon leur mérite et la vérité (4).

Pater essaya de tranquilliser Huss en lui faisant remarquer qu'ainsi ce serait le concile et non lui qui condamnerait la vérité et se rendrait coupable de faux serment et qu'en se rétractant il ne scandaliserait pas mais au contraire édifierait ses fidèles (5). **Mais Huss resta inflexible.**

Sentant sa fin prochaine il demanda comme confes-

---

(1) Doc. 134.

(2) Cp. Lenfant III, 343 s.

(3) Pater Doc. 121.

(4) Pater Doc. 122.

(5) Pater Doc. 122-123.

seur (1). son meilleur ami d'autrefois, aujourd'hui son plus cruel ennemi, Pàlec. Qui sait ce que signifie la confession d'un prêtre catholique romain à un autre prêtre avant sa mort comprendra encore mieux la pureté de conscience de Huss.

A la vue du prisonnier, Pàlec ne put retenir ses larmes et Huss mêla les siennes à celles de son ancien ami et bien que son procès abonde en incidents émouvants, celui-ci est sans doute un des plus dramatiques.

Pàlec essaya d'amener le réformateur à se rétracter en l'exhortant à ne pas avoir honte d'abjurer.

Mais Huss lui répliqua qu'il ne craignait pas cette honte-là, celle d'être condamné et brûlé comme hérétique étant beaucoup plus grande. Enfin il lui dit : « Sed dicatis mihi concilium vestrum, quid vos veltis facere, quando de certo sciretis, quod non tenuistis errores adscriptos vobis velletisne abjurare? » Et Pàlec embarrassé répondit « grave est » et se mit à pleurer (2).

Mais Michel de Causis fut impitoyable et n'eût pas honte d'empoisonner les derniers moments de Huss. Non seulement il empêcha ses amis de lui rendre visite, mais il défendit même aux femmes des geôliers de lui parler. Oubliant le serment d'impartialité qu'il venait de faire et sûr de la victoire, il s'exprima d'une manière cruelle et indigne d'un prêtre devant les gardiens de Huss : « Cum *dei gratia* cito istum haereticum comburemus, propter quem ego multos florenos expendi. » (3),

Cependant Huss ne demandait pas à ses amis de le venger mais il priait pour son adversaire.

---

(1) Pàlec était venu voir Huss, mais ce fut un moine qu'on lui donna comme confesseur. Huss dit : Confessus sum cuidam doctori monacho, qui pie et valde pulchre me audivit, absolvit et suasit, sed non injunxit, sicut et alii suadebant. (136).

(2) Doc. 129. Huss lui demande pardon de l'avoir traité de « fictor », mais en même temps il lui dit : « Quod ipse est omnium « investigator », ce que Pàlec ne nie pas, et il lui reproche d'avoir dit de lui que, depuis le temps de la nativité du Christ, on n'avait pas vu de plus grand hérétique, après Wiclef, que Huss, et que tous ceux qui suivaient ses prédications étaient infectés de rémanence, ce que Pàlec cherche maintenant à atténuer. (136).

(3) Ibid. (129).

Le concile qui avait le 24 juin condamné les livres de Huss à être brûlés (1) préparait sa sentence pour les deux cas où l'accusé se rétracterait ou non. (2)

Le 1<sup>er</sup> juillet, le concile demanda officiellement à Huss s'il voulait se soumettre et celui-ci répondit par écrit : « Ego Johannes Huss in spe sacerdos Jesu Christi timens Deum affendere et timens incidere perjurium *nolo abjurare articulos omnes, et quemlibet ex illis, qui per falsos textos in attestationibus producti sunt contra me.* Quia Deo teste non praedicavi nec asserui nec eos defendi, sicut dixerunt me eos defendisse, praedicasse vel asseruisse. *Item de articulis extractis de meis libellis, saltim qui sunt debite extracti, dico, quod quicumque ex illis includit aliquem falsum sensum illum detestor.* Sed timendo offendere in veritate et contra sanctorum sententiam dicere, non quemlibet eorum volo abjurare, et si possibile esset, quod toti mundo nunc vox mea pateret, sicut omnem errorem, quem unquam ad dicendum conceperim vel dixerim, coram toto mundo revocarem. Ista dico et scribo libere et voluntarie. » (3)

Le point de vue de Huss est constant, soit qu'il insiste sur la fausseté des articles tirés des témoignages ou sur l'impossibilité de révoquer sans preuve les articles extraits de ses livres.

C'est ainsi qu'il écrit à ses amis qui étaient avec lui à Constance (4) et à l'Université de Prague (en

---

(1) Huss écrit à ce sujet à ses amis (le 24 juin) en leur disant combien de fois de bons livres ont été condamnés (Jérémie, Saint Grégoire, Saint Chrysostome, etc.) : Cardinales quoque damnabant et comburebant libros S. Gregorii qui *Moralium* inscribuntur ; S. Joan. Chrysostomum quoque duo sacerdotum concilia *haeresis criminare* condemnarunt. Doc. 134.

(2) Hardt IV, 432-433. (Immurari !)

(3) Hardt IV, 430.

(4) Doc. 106-107 Amici : Ego magister J. Hus, in spe servus Jesu Christi, cordialiter desiderans, ne Christi fideles post mei obitum occasionem ex morte mea caperent scandali, me quasi *pertinacem haereticum* judicantes, Christum Jesum assumens in testimonium, pro cuius lege optabam mori, in memoriam amicis veritatis haec scribo : Primo, quod in audientiis privatis valde multis, postea in audientiis concilii publicis, *protestatus* sum, me velle subijci *informationi et directioni, revocationi et poenae, docto, quod aliquid scripserim, docuerim, vel in responsione dixerim quod foret contrarium veritati.* Et quia doctores quinquaginta, ut ipsi dicebant de-

parlant des articles des livres) : Scitote etiam, quod nullum articulum revocari, nec abjuravi. Volebat concilium, ut omnes et quemlibet articulum extractum de libellis dicerem fore falsum : nolui nisi *scriptura* ostenderet *falsitatem* : unde quicumque esset *sensus falsus* in quocumque articulo, illum detestor et commito ipsum correctioni dom. Jesu Christi, qui meam sinceram intentionem cognoscit, *non interpretando ad sensum sinistrum, quem ego non intendo*. Et vos etiam hortor in domino, ut quemcumque *sensum falsum* (1) possetis comprehendere, in illorum articulorum aliquo, *quod illum detestemini*, sed veritate, quae intenditur, semper salva.

Et il les exhorte « Ceterum amantissimi in Christo Jésus. State in cognita veritate, quae super omnia vincit et invalescit usque in aeternum » (2).

Tout critique sans idées préconçues et impartial voit que Huss n'a aucun doute d'être dans la vérité et qu'il parle avec la même sureté et de la même façon à ses amis, que devant le concile.

Aussi quand, sur l'ordre de Sigismond, Jean de Chlum et Venceslas de Duba sur l'ordre de Sigismond accompagné de quatre évêques vinrent trouver Huss

---

putati a concilio, saepius a me reprehensi de falsa articulorum extractione, etiam in publica concilii audientia, nullam privatam voluerunt dare informationem, imo nec mecum, conferre volebant, dicentes : Tu debes stare decisioni concilii ». Quod concilium, dum in publica audientia adducebam *scripturam Christi* vel sanctorum doctorum, *vel me deridebant, vel male intelligere dicebant* et doctores me impertinenter allegare dicebant. Cp. Doc. 127 (finalis intentio).

(1) C'est une licence extraordinaire que se permet Sedlak, 347 n. 4, en traduisant « *sensus falsus* » en tchèque par le mot « *blud* » (hérésie). Il veut prouver à ses lecteurs par cette traduction absolument fausse que Huss commençait lui-même à avoir des doutes sur la vérité de ses articles (des livres), et on comprend très bien quel serait le résultat de cette affirmation dans le procès de Huss. Et c'est non seulement une fausse traduction, mais une attaque directe contre l'honneur de Huss. Et pourtant, c'est le contraire qui est vrai. Huss admet seulement que quelqu'un pourrait — spécialement en détournant les articles de leur sens véritable, comme le fait par exemple le concile — y trouver « un sens faux », d'ailleurs comme dans tout livre, mais *jamais* il n'a pas admis qu'ils contiendraient une hérésie (cf. : « nullam haeresim in me de dei gratia inveniens » *ibid*), comme le veut suggérer Sedlak. Naturellement, avec de pareils procédés, il n'est pas difficile de justifier le concile et de rendre Huss suspect et coupable.

(2) Universitati Doc. 142-143.

dans sa prison pour l'exhorter à se rétracter, Huss répondit en pleurant à la prière de Jean de Chlum qui l'invitait à révoquer, s'il se sentait coupable mais de ne rien faire contre sa conscience : « D. Joannes ! scitote, quod si scirem me aliqua contra legem et contra sanctam matrem ecclesiam scripsisse vel praedicasse, *quod sint erronea*, vellem ea *humiliter revocare*, deus mihi testis est : *sed semper desidero, quod ostendant mihi scripturas meliores et probabiliores*, quam sint ea, quae scripsi et docui ; et si *ostensae mihi fuerint, volo paratissime revocare*. (1)

Comme les évêques lui reprochaient de vouloir être plus sage que le concile Huss se déclara prêt à abjurer si le moindre docteur pouvait le persuader et ils s'écrièrent scandalisés : Ecce quam pertinax est in haeresi sua !

On ne peut donc pas accuser Huss d'avoir manqué de bonne volonté. Personne qui ne veut se rendre compte de ce que c'est que la conscience de la vérité, ne comprendra la façon d'agir de Huss, qui ne veut pas même accepter la formule « satis limitatam » proposée par Zabarella, qui lui demandait *d'abjurer les articles tirés de ses livres et quant aux articles tirés des témoignages de faire cette proclamation* qui si elle n'est pas tout à fait pareille, ressemble à celle qu'il avait déjà proposée lui-même : quod illos articulos numquam tenui nec praedicavi, et si fecissem (!) male fecissem, quia ipsos assero esse erroneos, et juro, quod nollo costenere nec praedicare.

Bien que cette formule diplomatiquement choisie ait l'air d'être équivoque (numquam tenui... si fecissem !) elle montre pourtant que le juriste Zarabella était plus accessible à la pitié que les théologiens.

Mais si elle était acceptable pour Huss *quant aux*

---

(1) Doc. 316. Déjà le 6 juin il esquissa à Jean sa réponse aux articles : « Ego J. Hus, in spe servus Christi, nollo dicere quemlibet articulum extractum de libellis esse erroneum, ne *sanctorum doctorum sententiam*, et *praesertim b. Augustini*, condemnem. Secundo. nolo articulos per falsos testes mihi impositos confiteri me asseruisse, praedicare et tenuisse. Tertio, nolo abjurare, ne perjurem ».

*articles tirés des témoignages, elle ne l'était pas quant aux articles extraits de ses livres* qu'il ne pouvait renier sans preuves. (1)

Cependant Zabarella quoique plus juste que les autres, ne pouvait pas comprendre l'intransigeance de Huss quant à la vérité et voyant qu'il n'acceptait pas sa formule il l'abandonna.

Huss comprit que son sort était décidé et il mit son seul espoir en Dieu et, comme toujours, le procès du Christ lui apparut devant les yeux et dans ce presentiment de la mort il écrivit à ses amis Venceslas et Jean, en se plaignant de Sigismond, qui omnia dolose agit: « Aestimo, quod ista est ultima ad vos litera, quia cras, ut aestimo, purgabor in spe Jesu Christi per diram mortem a peccatis » (2).

Le 6 juillet fut tenue à la cathédrale la XV<sup>e</sup> séance générale sous la présidence de Jean de Brogni, évêque d'Ostie. Après la messe Huss fut introduit par les gardes, en entrant dans l'église, il s'agenouilla et se mit à prier. L'évêque Jacques (Laudensis) prononça un sermon sur ces paroles : *Destruatur corpus peccati* (3) excitant le roi et les assistants contre les hérétiques et contre Huss en particulier. Puis on passa à la lecture du procès et des articles incriminés.

Quand on arriva à ceux qui concernent l'Eglise, Huss prit la parole pour s'expliquer. Mais Ailly le fit taire en disant qu'il répondrait à la fin (4).

---

(1) Les deux formules se ressemblent comme nous l'avons dit quant aux articles des témoins mais non quant aux articles des livres. Sedlak ne s'en rendant pas compte croit trouver ainsi une bonne occasion de démontrer à ses lecteurs l'obstination et la mauvaise volonté de Huss et la bienveillance du concile et de Zabarella. En passant tout simplement sous silence la demande de révocation des articles des livres, il dit que la formule proposée par Zabarella est conforme à celle que proposait Huss lui-même, que celui-ci aurait bien pu y souscrire. (La formule de Z. n'est pas conforme — si fecissem ! — mais on peut dire qu'elle ressemble à celle de Huss). En retournant les choses on pourrait aussi se demander pourquoi le concile n'a pas accepté la formule de Huss que maintenant il propose.

(2) Doc. 144.

(3) Hardt III, 1-5; Hefele VII, 193, Op. I, 26-27.

(4) *Taceatis nunc bene postea ad omnes respondebitis*. Et Huss lui répondit : *Et quomodo debeo ad omnes simul respondere, cum non possum eos simul omnes cogitare* (318).

Huss objecta que c'était impossible et comme il essayait encore de se disculper le cardinal Zabarella lui imposa lui-même le silence. (1) Huss s'écria alors, les mains jointes: *Je vous en prie pour l'amour de Dieu écoutez-moi, pour que les assistants ne croient pas que j'aie soutenu des erreurs et après faites de moi ce qu'il vous plaira.* Puis il tomba à genoux et, les yeux levés vers le ciel, il pria.

Quand on lut les dépositions des témoins, Huss protesta de nouveau qu'il n'avait jamais soutenu la rémanence ou qu'un prêtre en état de péché mortel « non conficit nec baptisat etc. » On l'empêcha de parler. Mais il supplia de nouveau qu'on l'entendit au nom du ciel pour que les assistants ne croient pas qu'il ait jamais partagé ces erreurs (2).

Il protesta spécialement de toutes ses forces contre l'accusation d'avoir soutenu la rémanence: « Unde dico quod *numquam tenui, nec docui, nec praedicavi quod in sacramento altaris remaneat post consecrationem panis materialis.* »

Comme preuve du rôle joué dans ce procès par la différence et la rivalité philosophiques entre le nominalisme et le réalisme sur lequel Ailly s'appuyait pour démontrer l'hérésie de Huss quant à la rémanence, le concile reprocha à Huss de se considérer comme la quatrième personne de la Trinité (*objecerunt sibi articulum, quomodo ipse se quartam fore et esse personam in divinis, ut ponebant, possuisset* (318) (3), ce qui est parfaitement faux et stupide. Huss ayant demandé le nom du docteur qui lui attribuait cette prétention, le concile refusa de le lui dire. Huss protesta alors et donna une définition orthodoxe de la Trinité (4).

---

(1) *Taceas nunc ; jam sufficienter te audivimus, et ad bedellos dixit, mandetis sibi, ut taceat (ibid.)*

(2) Remarquer la différence; p. 318 « *me errores tenuisse* » (les articles des livres), et « *istos errores me tenuisse* » (les articles des témoins.)

(3) Cp. Mansi XXVII, 758 art. 17., Doc. 107 (*essentia communis in divinis*).

(4) *Absit a me misero, quod me quartam personam in divinis vellem nominare, cum nec hoc in cor meum ascendit ; sed constanter assero, quod pater et filius et spiritus sanctus unus deus et una essentia et trinitas est personarum.* Doc. 318.

Comme le concile lui reprochait de nouveau son appel au Christ, Huss le reconnut avec une fierté de chrétien, disant que le Christ était le seul juge impartial et juste.

Au reproche du concile qu'il avait prêché et dit des messes (missavit) étant excommunié, Huss rappela au concile son appel et la façon dont en avait traité ses mandataires (emprisonnés et maltraités) et il répéta qu'il était venu à Constance de son plein gré, avec un sauf-conduit du roi ici présent pour prouver son innocence et rendre compte de sa foi. (1)

Enfin on lut la sentence du tribunal qui avait été rédigée sous une double forme selon que l'accusé se rétracterait ou non.

« Huss a propagé les hérésies de Wiclef dont il est partisan et il s'est opposé à la condamnation de ses articles. Les livres de Huss sont condamnés à être brûlés et quant aux articles le concile déclare : Hoc sacrosanctum concilium C. declarat et deffinit articulos infrascriptos non esse catholicos nec tamquam tales esse dogmatizandos, sed ex eis plures esse erroneos, alios scandalosos, aliquos piarum aurium offensivos (!) pluresque eorum esse temerarios et seditiosos ! et nonnullos eorundem esse notorie hereticos et iam dudum a sanctis patribus et generalibus conciliis reprobatos et damnatos ipsosque predicare, dogmatizare aut quomodolibet approbare districte inhibendo (2).

Et le concile qui se considérait comme « *sacrosanctum et generale concilium, divinitus congregatum et ecclesiam catholicam representans ad perpetuam rei memoriam* (3) ... *solum deum pre oculis habens et in spiritu sancto legitime congregatum* (349) condamnait Huss au

---

(1) Insuper huc etiam ad hoc concilium veni libere, habens salvum conductum domini regis hic praesentis, volens meam innocentiam ostendere et de fide mea reddere rationem. Doc. 319.

(2) Les conceptions de la sentence éditées par Sedlak. Huss, 344-347.

(3) Comp. quant à la tendance de la part de l'Eglise romaine d'aujourd'hui à nier son œcuménicité, à cause de son dogme de supériorité sur le pape ! D'ailleurs cela prouve seulement que l'une des parties n'est pas dans le vrai. Le concile de Constance est confirmé comme général par le pape Martin V !

cas où il se rétracterait à cette peine peu conforme à l'esprit du Christ : J. Huss tamquam hominem periculosum fidei christiane (1) propter premissa immurandum et includendum in carcere immurari et includi debere et ibidem perpetue remanere... aliisque procedi in premissis deberi secundum canonicas sanctiones.

Dans le cas où il n'abjurerait pas ses hérésies, Huss serait remis à la « curie seculari » c'est-à-dire condamné à mort.

Malheureusement, ce concile qui accusait les autres d'hérésie tout en commettant lui même, semble bien en avoir commis encore une autre en décrétant : idcirco hoc sacrum concilium eundem Io. Hus *ab ordine sacerdotali — deponendum* et degradandum fore decernit et declarat (352) car le prêtre reçoit — selon la dogmatique romaine — « *characterem indelebilem* » il ne peut donc jamais être déposé « *ab ordine sacerdotali* » et les cérémonies pratiquées pendant cette déposition (la suppression de la tonsure, etc.) indiquent qu'il s'agit ici d'une déposition de *ordine* et pas seulement de *officio* (1)

La lecture de la sentence fut souvent coupée par les remarques de Huss, qui protesta surtout contre les mots « *pertinax in suo errore et haeresi* » en s'écriant : « *Numquam fui, sed nec sum pertinax*, sed semper *desideravi* et *die hodierna desidero* informationem efficaciorum ex scripturis. Et hodie dico, quod si *uno* verbo omnes errores destrui et convincere possem, libentissime hoc efficerem » (2).

Quant à la condamnation de ses livres Huss déclara, qu'il avait toujours demandé à être « *détrompé* » et il prononça contre le concile une terrible mais juste accusation : *et nec hucusque aliquam scripturam efficaciorum de opposito adduxistis, et nec ex eisdem unum verbum ostendistis erroneum* (3), refutant ainsi son juge-

---

(1) Cp. 26. Reichental, chanoine de Constance (H. 449) : dass man ihn degradieren und sein weihen abnehmen sollte ! — und wuschen ihm seine characteres ab !

(2) Doc. 319.

(3) Doc. 320.

ment, et il demanda aussi aux prélats comment ils pouvaient condamner ses livres tchèques sans même les avoir jamais vus.

La sentence fut prononcée ; Huss l'écouta à genoux les yeux tournés vers le ciel. Puis il pria à haute voix pour ses ennemis : « Seigneur Jésus-Christ! pardonnez à tous mes ennemis, je Vous en prie à cause de Votre grande miséricorde ; Vous savez qu'ils m'ont accusé fausement, qu'ils ont apporté de faux témoignages et qu'ils ont fabriqué contre moi de faux articles. Pardonnez-leur à cause de votre grande miséricorde ». Mais cette touchante prière n'excita que les moqueries des prélats.

Puis on revêtit Huss des vêtements sacerdotaux nécessaires pour la messe — *tamquam sit missaturus* (on lui donna aussi le calice) pour pouvoir le déposer « *ab ordine* ».

En prenant l'aube il se rappela le procès du Christ (1)

Le concile l'invita pour la dernière fois à abjurer. Mais Huss répéta en pleurant les raisons qui l'en empêchaient (2) , ce qui provoqua cette remarque des évêques : *Iam videmus, quomodo induratus est in malitia sua et pertinax in heresi.*

Les évêques lui arrachèrent le calice des mains et le dépouillèrent de ses vêtements sacerdotaux en l'accablant de malédictions. (3)

Comme les prélats n'étaient pas d'accord s'ils devaient lui enlever la tonsure avec un rasoir ou des ciseaux, Huss se tourna vers le roi en disant : « *Ecce adhuc nesciunt isti episcopi in hac blasphemia concordare.* » En-

---

(1) Dominus meus Jesus Christus cum ab Heroде ad Pilatum duceretur, veste alba illus est (ibid.)

(2) Huss semble insister toujours davantage sur les articles des témoins, parce qu'ils sont faux et parce que c'est là ou serait sa seule hérésie (la rémanence!)

(3) Les évêques blasphèment : O Juda maledicte ! ut qui dereliquisti concilium pacis et cum Judaeis consiliatus es: auferimus a te calicem hunc redemptionis. Et Huss leur répond : Confido in dominum deum omnipotentem, pro cuius nomine hanc blasphemiam patienter sustineo, quod ipse suae redemptionis a me calicem non auferet, sed spero firmiter, quod hodie in regno suo bibam illum (321.)

fin l'opération fut faite avec des ciseaux et le tribunal, ayant proclamé Huss déchu de tous ses droits ecclésiastiques, le remit au bras séculier.

Il fut coiffé d'une mitre de papier haute d'une aune où étaient peints 3 diables se disputant son âme et qui portait cette inscription « Hic est haeresiarcha. »

Huss voyant la mitre de papier ajouta que la couronne de son Seigneur était encore plus cruelle...

Cette cérémonie fut accompagnée de ces paroles qui constituent une terrible hérésie morale : « Committimus animam tuam *diabolo* » à quoi Huss répondit les mains jointes et les yeux au ciel : « Et ego eam committo piissimo domino Jesu Christo. »

Le roi Sigismond confia le condamné à Louis Clem ; celui-ci le remit aux mains des sergents qui le conduisirent au lieu de son supplice.

En traversant le cimetière de l'Eglise, où brûlaient justement ses livres, Huss ne put s'empêcher de sourire. Il pria les assistants de ne pas croire qu'il mourait à cause des hérésies car celles-ci lui avaient été imputées par de faux témoins et il se mit à chanter le cantique de Marie : *Christi virgo dilectissima virtutum.* (1)

Arrivé au lieu de son supplice — une voirie aux portes de la ville, — Huss s'agenouilla et fit cette prière « *Miserere mei deus* ». *In te domine speravi et In manus tuas domine* » d'un air si serein et si vaillant que tous les spectateurs en furent surpris.

Le bourreau lui ordonna de se relever et Huss dit à haute voix : *Domine Jesu Christe ! hanc diram, ignominiosam et crudelem mortem propter evangelium tuum et praedicationem verbi tui volo patientissime et humiliter sustinere.* (2)

Puis on le dépouilla de ses vêtements, l'attacha au poteau avec une chaîne, les mains derrière le dos, on mit un fagot sous ses pieds et entourra son corps de paille mêlée de bois jusqu'au cou.

---

(1) Doc. 556 s. J. Barbatî narratio.

(2) Doc. 332.

Alors Hoppe de Pappenheim « marsalcus imperii » et Louis Clem lui demandèrent au dernier moment d'abjurer, mais Huss leva les yeux au ciel et répondit à haute voix : « *Deus, mihi, inquit testis est, quod ea quae false mihi ascribuntur, per falsos testes mihi imposita, numquam nec tenui nec praedicavi, sed de principali intentione meae praedicationis et omnium meorum actuum vel scriptorum exstitit, ut solum homines retrahere possem a peccatis ; in ea vero evangelii veritate, quam scripsi, docui et praedicavi ex dictis et ex positionibus sanctorum doctorum hodie laetanter volo mori...* » (1).

Le feu fut mis au bûcher et Huss chanta « Christe filii dei vivi miserere nobis, Christi filii dei vivi miserere nobis » et comme il disait les mots « qui natus es ex Maria virgine » le vent lui jeta la flamme au visage et couvrit sa voix ; on vit encore ses lèvres remuer en silence — le silence de la mort — et le temps de dire deux ou trois Pater noster, Huss expira...

Cependant son corps n'avait pas été complètement consumé et restait pendu par la chaîne. Les bourreaux abattirent le poteau, brisèrent le crâne et les os du supplicié et firent brûler son cœur au bout d'un pieu. Quand tout fut réduit en cendres, ils recueillirent les restes avec la terre où se dressait le bûcher et les jetèrent dans le Rhin de peur « ne Bohemi illud pro reliquiis habeant ».

... Mais les idées sont éternelles et Huss, ressuscité comme sa patrie, est aujourd'hui plus vivant que jamais...

---

(1) Doc. 323.

## CONCLUSION

---

En s'appuyant sur des documents et sur les travaux des meilleurs connaisseurs de Huss et de Wiclef, Novotny, Sedlak, Flaishans et Lechler nous avons tâché de faire ressortir le côté théologico-philosophique de la question en l'encadrant dans son milieu et dans son époque. C'est pourquoi nous avons comparé pour les points litigieux la doctrine d'Ailly et de Gerson avec celle de Huss.

Donc la question des procès de Huss peut se diviser en trois parties :

1°) Sa lutte avec l'archevêque Zbynek, où le point de vue de Huss sur la neutralité est confirmé par les deux collègues de cardinaux, le concile de Pise, la France et même plus tard par Zbynek (qui renonça lui aussi à l'obéissance envers le pape Grégoire.) — quant à l'incinération des livres de Wiclef, l'Université de Bologne lui donne raison et Zabarella est prêt à reconnaître les motifs de son appel ;

2°) Sa lutte contre le pape Jean XXIII et le commerce des indulgences. Là il est clair qui a raison. Et quant à ses querelles avec les théologiens si Huss défend les articles de Wiclef « in licitis » il défie toujours et en vain les théologiens de lui prouver publiquement par l'Ecriture et les Sts-Pères leur hérésie ;

3°) Son dernier procès et la question de sa condamnation. Huss n'ayant pas soutenu la rémanence et

l'ayant même rejetée formellement — *il n'y a pas de raison dogmatique pour le condamner comme hérétique obstiné*. Quant à sa définition de l'Eglise universelle:

a) la doctrine n'en était pas dogmatiquement définie — (ni l'infailibilité du concile ; d'ailleurs aucun théologien romain n'osera affirmer l'infailibilité du concile général de Constance — confirmant ainsi le point de vue de Huss.)

b) elle n'appartient ni à Huss ni à Wiclef mais à St. Augustin et c'est Ailly lui-même qui la reconnaît comme telle.

c) elle est dogmatiquement correcte.

Jamais Huss ne veut rien défendre ou soutenir obstinément il demande seulement qu'on lui prouve qu'il a tort par l'Ecriture et les Sts. Pères.

Gerson avait donc raison de dire que « si Hus habuisset Advocatum, numquam fuisset convictus » (Gers. op. V, 444 B) c'est-à-dire si on lui avait permis de se défendre.

La façon d'agir du concile envers Huss ne fait que confirmer ce que Gerson se vit obligé de lui reprocher, quand il dit « (asserens publice) quod mallet habere Judeos et paganos pro Judicibus in causa Fidei quam deputatos in eadem causa per Concilium Generale... » triste mais véridique témoignage contre un concile chrétien dans la bouche de Gerson (ibid).

L'importance de Huss est purement morale. C'est pour la vérité qu'il est monté sur le bûcher avec une audace qui étonna même ses adversaires — Aeneas Sylvius — Pie II — (Historia Boh. c. 36) parlant de sa mort et de celle de son ami Jérôme déclare : *Pertulerunt ambo constanti animo necem et quasi ad epulas invitati ad incendium properarunt, nullam emittentes vocem, qua miseri animi potest facere indicium. Ubi ardere coeperunt, hymnum cecinere, quem vix flamma et fragor ignis intercipere potuit. Nemo philosophorum tam forti animo mortem pertulisse traditur, quam isti incendium.*

Le testament qu'il a laissé à sa nation est : « aimez-

vous les uns les autres et laissez à chacun la liberté de sa vérité (la liberté de conscience !) et sa devise « Alors chrétien fidèle cherche la vérité, écoute la vérité, apprend la vérité, aime la vérité, soutiens la vérité et défends la vérité jusqu'à la mort — car la vérité te délivrera » (Exp. V, 7) et sa mort a confirmé ses paroles...

C'est pourquoi il est considéré comme le plus grand homme de sa patrie, comme le héros de la vérité et de la force morale — il vit — et rien ne pourra effacer sa sainte mémoire et son exemple.

A Paris, à l'anniversaire  
de sa mort — 1923.

Vu :

*Le Président de la soutenance,*

John VIÉNOT.

Vu et permis d'imprimer :

*Le doyen,*

Raoul ALLIER.

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                    |      |
|--------------------|------|
| Introduction ..... | 7-26 |
|--------------------|------|

## PREMIERE PARTIE

|                                                                                                            |       |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Huss, ses études, ses premiers essais de réforme, ses relations et sa lutte avec l'archevêque Zbyněk ..... | 27-79 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|

## DEUXIEME PARTIE

|                                                             |        |
|-------------------------------------------------------------|--------|
| Querelle des indulgences: luttes avec les théologiens ..... | 81-112 |
|-------------------------------------------------------------|--------|

## TROISIEME PARTIE

|                                                                  |         |
|------------------------------------------------------------------|---------|
| Huss devant le concile de Constance. Son jugement. Sa mort ..... | 113-204 |
| Conclusion .....                                                 | 205-207 |

---



IMPRIMERIE

A. & F. DEBEAUVÉ

35, Rue Tournefort, 35

PARIS (V<sup>e</sup>)





